NOUVELLES ET VÉRITABLES

ÉTYMOLOGIES

MÉDICALES

TIRÉES DU GAULOIS

PAR

LENGLET-MORTIER

VÉTÉRINAIRE, ET VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES VÉTÉRINAIRES DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS

et

Diogène VANDAMME.

AU QUESNOY
CHEZ V. PRÉSEAU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

A PARIS
CHEZ P. JANNET, ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE
15, RUE RICHELIEU.

—

1857


YALE MEDICAL LIBRARY
HISTORICAL LIBRARY

NOUVELLES ET VÉRITABLES

ÉTYMOLOGIES MÉDICALES

TIRÉES DU GAULOIS.

Le Quesnoy. — Imp. de V. Préseau.

NOUVELLES ET VÉRITABLES

ÉTYMOLOGIES

MÉDICALES

TIRÉES DU GAULOIS

PAR

LENGLET-MORTIER

VÉTÉRINAIRE, EX VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES VÉTÉRINAIRES DU NORD
ET DU PAS-DE-CALAIS

et

Diogène VANDAMME.

AU QUESNOY
CHEZ V. PRÉSEAU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.
A PARIS
CHEZ P. JANNET, ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE
15, RUE RICHELIEU.

1857

SOMMAIRE

Ou abrégé des Matières contenues dans ce volume.

ERRATA.

Page 3, ligne 1re, en note, *kali*, lisez : *hali*.

— 10, ligne 27, *illettré*, lisez : *lettré*.

— 31, ligne 11, *génie bienfaisant*, lisez : *génies bienfaisants*.

— 67, ligne 6, en note, Βηλτισορ, lisez : Βηλτιστοι.

— 88, ligne 2, *qu'on a eu soin*, lisez : *qu'on a soin*.

— 113, note, *phlebs*, gén. de φλεϐος, lisez : φλεϐς, gén. φλεϐος.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

§ I.

Le temps que nous avons consacré à la recherche des étymologies médicales, à coordonner et rendre sensibles les idées qui forment le fond de notre système, ne nous paraît pas un temps inutilement employé. Selon nous, les étymologies médicales ont une importance plus grande que celle qu'on leur accorde généralement. Sous le double point de vue de la science et de l'histoire, nous avons cru que cette étude n'était pas à dédaigner; nous avons, au contraire, pensé qu'elle ne pouvait qu'ajouter à l'intérêt du sujet, qu'aider à retrouver le lien qui rattache la science moderne aux découvertes du passé.

D'abord, en restituant leur valeur primitive aux vieilles dénominations qui, jusqu'à ce jour, ont servi à désigner et certains organes du corps et certains agents thérapeutiques, comme aussi à caractériser les différentes affections qui viennent assiéger l'homme et les animaux, nous parviendrons à porter avec plus de certitude un jugement sain, rationnel, sur les connaissances physiologiques et pathologiques qui régnaient à l'époque de leur création.

Ensuite, ces études nous conduiront à la découverte de l'antique et savante nation qui, la première, a jeté les fondements de toutes sciences et de tous arts.

A ces deux motifs s'en joint un troisième non moins digne de notre attention. Nous *pourrons apprécier* si, après tant de siècles et de pérégrinations diverses, la science médicale a réellement acquis tous les développements que notre siècle était en droit d'exiger, et si, au contraire — par un retour naturel et providentiel — les descendants de cette antique nation ne sont pas appe-

lés à reprendre et à continuer l'œuvre où l'avaient laissée leurs aïeux.

Généralement, on fait dériver du grec ou du latin tous les anciens mots usités dans le langage médical, bien que dans ces deux langues ils ne présentent à l'esprit aucun sens raisonnable et n'ont ni corollaire ni aucune racine qui leur soit propre *génériquement*, *fondamentalement*, racine restée stérile, sans branches, sans rameaux, sans rejetons — pour parler lexiologiquement — et, par cela même, racine implantée dans ces deux langues, mais arrachée d'une autre. La chronologie gréco-romaine — à défaut d'autres données — remonte si peu au-delà de notre ère, qu'il nous est bien permis d'affirmer qu'avant les Grecs et les Romains on s'était occupé d'anatomie, de physiologie, et surtout du soin de traiter les maladies et d'appliquer à chacune d'elles un nom qui en rappelât ou la nature ou l'aspect principal sous lequel elle se décèle aux yeux de l'observateur.

Pour nous — il sera facile de le démontrer — les Grecs et les Romains ne sont que des *copistes* ou des *plagiaires*. Ils ont puisé leurs connaissances à des sources beaucoup plus anciennes. Aristote disait que les Grecs tenaient leurs sciences des barbares, et Suidas prétendait qu'Homère et Hésiode n'étaient pas Grecs (1). Selon Pierre Leroux, « ils n'ont rien qui leur soit propre ; leurs » systèmes théologiques et philosophiques ne sont, en définitive, » qu'une dérivation confuse d'autres systèmes qui ont leurs ra- » cines dans les philosophies orientales (2). » — Nous ajoutons à cela : — et *les philosophies orientales elles-mêmes tirent leur origine de plus loin* (3).

---

(1) Voir *Origine des Français et de leur empire;* 1re partie, p. 225.
M. Audigier prétend que toutes les divinités de la Grèce ont été premièrement connues en Gaule. (Bayle, art. *Hercule*, 454 A.)
Rudbeck, *Nouv. de la Rép. des lettres*, février 1685, p. 140.

(2) *Encyclopédie nouvelle*, au mot *Démocrite*.

(3) Plusieurs philologues se sont aperçu qu'il y avait entre la langue grecque et la vieille langue du nord de l'Europe une certaine affinité. Cela n'est pas étonnant, car les Grecs ont été initiés aux sciences par les Pélasges. Or, les Pélasges n'étaient autres que des navigateurs moriniens : leur nom même l'indique. Les Latins de l'antiquité regardaient les Pélasges comme parents des Samothraces, autres colons de la Morinie, ainsi que nous le démontrerons en temps et lieux.
Non seulement le mot *Pélasges* — qui est le même que *Pleïades* — mais encore les noms des divinités des Pélasges (IAO, théion, *yes*), comme

Aujourd'hui, sans doute, ils sont considérés comme les seuls et légitimes propriétaires du domaine de la science, la longue possession de cette usurpation leur valant titre; — mais nous contestons ce droit et le revendiquons au profit d'une nation dont l'antiquité remonte bien au-delà de celle des Grecs et des Romains, et qui, pour l'Orient comme pour l'Occident, est la *nation-mère, la mère-patrie des sciences, des arts et de la civilisation.* Nous voulons parler de la nation GAULOISE ou des WALLI-KELTES, descendants directs des ATLANTES, nos ancêtres (1).

Pendant long-temps — et de nos jours encore — les Gaulois ont été regardés comme des barbares, ne vivant que de la vie matérielle, sans nul souci d'idées philosophiques; c'est à peine même si l'on consent à leur accorder l'avantage d'avoir vécu en société!

Plusieurs savants, parmi lesquels figurent des Français, des Belges, des Hollandais, des Saxons, des Allemands, des Anglais, des Danois, des Suédois, avaient déjà cherché à réhabiliter la gloire de leurs ancêtres : ce fut en vain. La prévention absurde qui règne en faveur de l'Asie fut une des causes principales de l'insuccès de leurs entreprises. L'aspiration patriotique vers le vrai dut fléchir devant la fiction *officielle*. Le préjugé hypothétique, mais merveilleux, triompha de la conviction, parce que celle-ci ne produisit pas des preuves suffisantes; et, bien que le préjugé n'en produise guère non plus, le préjugé est cru sur parole.

Un auteur, resté oublié ou inconnu à cause des complications

---

ceux de leurs prêtres (*kali* ou *sali*, d'où *saliens*), ont tous une origine morino-gauloise. Les Pélasges, ou navigateurs moriniens, s'étaient établis dans la Grèce depuis un temps immémorial; ce qui les a fait regarder comme autochthones. Ce n'est point ici le lieu de divulguer toutes ces choses : elles trouveront leur place dans notre grand ouvrage. Seulement, dans le cours de la publication actuelle — notamment aux articles *Guimauve*, *Sel*, *Soleil*, *Saül*, *Sauge*, *Ail*, etc. — nous aurons occasion de faire ressortir la véritable signification de IAO, théion, et de *yes*, ainsi que celle de *sali* ou *hali*.

Les Latins ont eu aussi les Gaulois pour instituteurs. (Pezron, *Antiq. celt.*) Les Flamen étaient les prêtres des Etrusques.

(1) Les érudits, les savants et les membres de l'Institut, vont pousser un long éclat de rire, jeter les hauts cris, nous traiter de visionnaires, etc. Nous n'en serons nullement émus : cette clameur cessera, et l'on sera bien forcé de se rendre à l'évidence, quand — dans un traité spécial que nous élaborons depuis plus de *trente-cinq ans* — sera complètement démontrée la vérité de ce que nous avançons.

politiques et des guerres continuelles qui affligeaient l'Europe à l'époque où parut son ouvrage — M. Grave, ex-conseiller aux Anciens — avait, entre autres, avancé et soutenu — en 1805 — dans cet ouvrage, publié en trois volumes — que les doctrines philosophiques et religieuses de la vieille Gaule avaient été portées non seulement en Grèce, mais encore dans l'Egypte et dans toute l'Inde par les disciples des druides, et que les druides n'étaient autres que les descendants des Atlantes (1).

Un savant de notre époque, distingué par la profondeur de son savoir et la hauteur de ses aperçus, Jean Reynaud, a, dans divers articles de l'*Encyclopédie nouvelle* (2), démontré, jusqu'à la dernière évidence, que les mages de la Perse, les prêtres de la Kaldée, les religieux de la Judée, et les philosophes de la Grèce, sont reliés aux druides par une lointaine communauté d'origine (3). — Si ce savant n'a pas conclu ouvertement en faveur de l'antériorité des doctrines professées dans la vieille Gaule, il a du moins laissé entrevoir la possibilité de cette opinion. Avec nos moyens d'investigation, il nous sera très-facile de prouver d'une manière irréfragable que les mages, comme les pythagoriciens, comme les brakmanes, comme les prêtres d'Osiris, sont issus de la vieille Gaule, ou y ont puisé leurs principes, leurs doctrines.

Nous n'avons pas la prétention de faire croire que chez nos *bons aïeux* — comme on se plaît à les appeler — les arts et les sciences étaient arrivés à leur apogée. Fils de l'Industrie, comme celle-ci est fille de la Nécessité, les arts se réfugient tôt ou tard dans les lieux où règnent le luxe et l'opulence. Seulement, nous disons que l'Occident et le Nord de l'antique Europe, principalement cette partie située entre le 43° et le 52e degrés de latitude, en est le berceau. Son climat, la configuration, la nature du sol, exigent là plutôt qu'ailleurs des efforts, des secours communs

---

(1) Les druides, aux yeux de Diogène Laerte, d'Origène, de saint Clément d'Alexandrie, de Celse, étaient aussi anciens que les mages, les brackmans, les Chaldéens.

(2) Articles *Druidisme*, *Elysée* et *Zoroastre*.

(3) C'est ce qui explique la raison pour laquelle on retrouve dans l'Orient une foule de mots qui ont un rapport direct avec ceux du nord-ouest de l'Europe. Le pourquoi en sera dit à l'étymologie du mot *médecin*.

et une réunion politique. Est-ce dans l'Asie, où la nature pourvoit pour ainsi dire spontanément aux besoins de l'homme, qu'il faut aller chercher et le génie et l'industrie? Non, assurément! Pour vivre en Europe, et principalement dans les contrées situées vers le Nord, on n'a que le secours de son travail, de son activité, de son intelligence. C'est ce qui fait qu'aujourd'hui, comme dans les temps les plus reculés, la patrie des Gaulois marche encore à la tête de toutes les nations du globe, les éclaire du flambeau de son intelligence (1), tandis que l'Asie vit dans la mollesse, l'apathie, l'oisiveté et l'indifférence, et que la masse des populations y croupit dans une ignorance générale et presque complète.

Nous ne voulons pas dire — qu'on veuille bien ne pas le perdre de vue — que l'Europe occidentale soit le *berceau de l'humanité*. Cette question n'entre pas dans notre sujet. Mais nous disons que de là ont jailli, du choc d'une *population toujours nombreuse et compacte*, les premières étincelles, les premiers rayons de la lumière civilisatrice; que de là sont parties les premières connaissances et la civilisation de l'*ancien monde connu*, et que sa langue était, dans la plus haute antiquité, la langue des sages, des instituteurs civils et religieux des autres peuples (2).

§ II.

Il y avait chez les Gaulois une classe d'hommes honorés et vénérés au-dessus des autres : c'étaient les druides. Ils s'occupaient de tout ce qui pouvait contribuer au perfectionnement physique et moral de l'homme. Ils étaient à la fois prêtres, législateurs, poètes, astronomes, médecins, ingénieurs hydrauliques et nautiques, d'un profond savoir. Parmi eux se trouvaient les evhages. A ceux-ci était dévolu le soin de traiter les maladies; ils s'occupaient en même temps des menus détails de la religion. C'est

---

(1) En Orient on vendait, on vend encore les femmes. L'Occident enfanta les druidesses, les norma, les velleda : la femme forte, intelligente, courageuse. La nonchalance orientale leur était inconnue.

(2) Toutes les langues se rapportent à un type commun. (Gen., ch. XI, v. 1.) C'est du reste l'opinion de P. Leroux et d'autres philosophes.

à ces ministres qu'il convient de rapporter tout ce que nous savons de la médecine druidique.

Malheureusement, la science des druides n'était pas écrite. On ne se servait de l'écriture que pour les affaires publiques ou civiles. Les caractères de cette écriture avaient assez de ressemblance avec les caractères grecs ; mais ils étaient plus frustes, c'est-à-dire plus simples, moins déliés, moins raffinés, par conséquent plus anciens que ceux des Grecs. Ces caractères avaient aussi quelque affinité avec les caractères *démotiques* des Egyptiens; mais ces derniers étaient trop multipliés et trop variés pour être primordiaux. D'ailleurs, l'alphabet des druides ne contenait que seize signes, y compris les cinq voyelles. Ceci mérite une attention toute particulière et prouve surabondamment que la lime scientifique n'avait pas encore mordu à cet alphabet mère.

Au surplus, les druides avaient déjà inventé les signes qui *représentent le son*, quand les autres peuples, les Chinois, les Indiens, les Egyptiens, en étaient encore aux signes qui ne *représentent que les choses.* Aussi, quand les apôtres des Atlantes parurent dans les Indes et dans l'Egypte, leur alphabet à la main, et que les savants de ces pays eurent compris l'immense avantage d'une pareille méthode, ceux-ci ne durent pas tarder à échanger leurs caractères hiéroglyphiques contre des caractères démotiques, toutefois en donnant au nombre de ces nouveaux caractères un développement qui leur semblait manquer à l'alphabet primordial. Et voilà pourquoi l'alphabet sanskrit devint et est encore aujourd'hui l'alphabet le plus complet et le plus rationnel du monde. Il est évident que, si les druides eussent puisé à la source brahmanique, ils n'auraient pas manqué d'adopter une œuvre aussi complète.

Les druides n'enseignaient leurs doctrines que verbalement. Il fallait un certain nombre d'années pour que l'élève y fût initié. Jules-César nous apprend que « des élèves restaient quelquefois » une vingtaine d'années sous la discipline de leurs maîtres. » — « C'estoit, dit Etienne Pasquier, afin que leurs peuples ou escoliers forclos de la communication des escrips, feissent registres » de leur mémoire, non de papiers. » Probablement aussi leur enseignement ne dura-t-il si long-temps que par l'étendue des matières qu'il renfermait. — Aujourd'hui le haut enseignement est mor-

celé, fractionné, spécialisé en *Droit*, en *Médecine*, en *Théologie*, etc. Les druides, eux, réunissaient tout l'ensemble de leurs connaissances dans un enseignement synthétique, dans un vaste programme unitaire. De là sa longue durée.

Ajoutons à cela qu'il est très possible qu'ils n'en agissaient ainsi que dans le but de ne point livrer leurs connaissances au vulgaire. Toutefois, ce dernier point n'est pour nous que conjectural.

Selon Polyhistor — la plus grande autorité qu'il y ait eue chez les anciens pour la connaissance des temps passés — Pythagore aurait proclamé « *que les druides étaient les plus éclairés des mortels.* »

Tout le monde connaît le voyage tant renommé que fit le philosophe de la Grèce pour s'instruire à l'école des druides (1). « Il » nous paraît inutile, dit J. Reynaud, de faire voyager jusque » dans l'Inde ce grand initiateur de la Grèce; les leçons des semnothées (2) devaient lui suffire pour lui communiquer les prin» cipes qui, par suite de la propagation qu'il en fit chez les Grecs, » sont devenus la propriété de son nom (3). »

Remarquons en passant que la condition imposée par Pythagore à ses disciples, de garder un silence absolu pendant tout le temps de son enseignement, était complétement semblable à celle imposée par les druides à leurs adeptes.

Mais quels étaient ces principes qui forment l'essence de la doctrine pythagoricienne ? — Jules-César va nous le dire : « Une » des principales maximes des druides est que l'âme ne meurt » pas, qu'elle passe d'un corps dans un autre corps. » C'est la métempsycose. Non pas cette métempsycose indéterminée, absurde et rétrograde, qu'on s'est plu — mais à tort — d'attribuer à Pythagore, et qui consiste à faire voyager l'âme de l'homme tantôt dans le corps de tel animal, tantôt dans le corps de tel autre, suivant qu'on avait plus ou moins bien vécu; non! La métempsycose de Pythagore, comme celle de ses maîtres les

---

(1) Saint Clément d'Alexandrie, Diogène Laërte.
(2) Les druides portaient encore le nom de *semnothei*. (Diogène Laërte.)
(3) Strabon, d'après Mégasthène, affirme que les gymnosophistes étaient partagés en deux branches ou sectes, les brachmanes et les germanes.

druides, était basée sur la loi même de la vie. C'est la perpétuité de la vie *dans l'espèce*, ou, en d'autres termes, c'est *la renaissance de l'homme dans l'humanité* (1). Le dogme sacré de la *solidarité humaine* repose tout entier sur ce principe.

Pline a également affirmé que les druides enseignaient la métempsycose, et qu'ils étaient les mages (2) de la Gaule.

Aristote range les druides dans la classe des philosophes qui ont endoctriné la terre. Selon Diogène Laërte, ce philosophe enseignait dans la Magique que « la philosophie *avait commencé* » *chez les semnothées des Celtes, et que la Gaule était l'institutrice* » *des Grecs.* »

Jules-César, quoique s'étant occupé de stratégie bien plus que de principes philosophiques, dit cependant dans *la Guerre des Gaules*, « que les druides enseignaient plusieurs choses tou» chant les astres et leur mouvement, la grandeur et l'étendue » de l'univers, la nature des choses, la grandeur et la puissance » des dieux immortels. »

Pomponius Mela, qui vivait dans les premiers siècles de notre ère, parle de la doctrine et de la science des druides tout-à-fait dans le même sens que le général romain.

Ce serait ici le lieu de démontrer que c'est à tort que les druides ont été accusés de faire des sacrifices humains, et nous pourrions prouver facilement l'absurdité d'une pareille accusation, entre autres par les noms mêmes donnés aux pierres druidiques — noms jusqu'ici mal compris, mal interprétés ou imparfaitement traduits et expliqués; — nous pourrions prouver que si, du temps de Jules-César, des sacrifices sanglants, ou plutôt *la peine de mort*, existaient, c'est qu'alors la religion druidique était déjà en dégénérescence; car originairement les rites sanglants leur étaient étrangers, et les druides n'offraient à Dieu que le sacrifice du guy de chêne, qui, d'après leur liturgie, était leur sacrement de l'Eucharistie; — mais cette digression nous éloignerait trop de notre sujet et dégénérerait en histoire des druides, tandis que notre but est de présenter l'histoire étymologique des vieux termes encore en usage en médecine, et que nous nous

(1) Pierre Leroux, *De l'humanité.*
(2) Pline ne savait pas que les mages étaient les druides de l'Orient.

réservons de traiter l'histoire des druides dans un ouvrage spécial.

Une chose remarquable, que nous ne faisons que signaler en passant — nous promettant d'y revenir en temps et lieu — c'est que les druides affirmaient ne tenir leurs sciences que d'eux-mêmes et considéraient leur nation comme une des plus anciennes du globe. Personne n'a infirmé cette prétention. Ils se déclaraient autochtones du sol qu'ils foulaient, et faisaient descendre leurs premiers parents de Pluton ou dieu des sacrifices. Les mages, les brakmanes, les Kaldéens, etc., avouaient au contraire qu'ils étaient étrangers aux pays qu'ils habitaient (1).

En somme, les druides pratiquaient et enseignaient la VIE. Ils connaissaient la vraie formule de l'ÊTRE, la grande loi de la perfectibilité humaine. Nous aurons, dans le cours de l'ouvrage, mainte occasion de prouver ces vérités.

Tout incomplètes que soient les considérations préliminaires qui précèdent, nous pouvons néanmoins affirmer que chez les Gaulois on cultivait avec succès toutes les sciences, et que ces sciences ont été exportées, dès la plus haute antiquité, chez d'autres peuples, comme nous le prouverons en donnant l'étymologie du mot *Médecine*.

En attendant, nous disons que c'est dans le morinien, ou vieux flamand (2), qui forme le fond de tous les dialectes du Nord, et qui est un composé de kelto-kimbro-teutonique, ayant cependant pour base l'antique walli, ou galli, ou atlanti, qui disparut peu à peu, presque complètement, sous l'absorption du keltique, quand, dans le cours des siècles, les premiers habitants furent confondus avec les races keltes—c'est dans le morinien, disons-nous—presque exclusivement en usage autrefois dans la partie des Gaules comprise entre la Loire et les bouches du Rhin — et qui — refoulé en dernier lieu par l'invasion des barbares de Rome — s'est refugié dans ce coin perdu du nord de la France resserré entre la *Lys* et la mer, la Morinie et la Ménapie, où les spoliateurs conquérants ne purent jamais pénétrer, et où cette antique langue s'est conservée, en grande partie, presque intacte en ad-

---

(1) Hérodote.

(2) Le vieux flamand est au flamand moderne ce que le latin est à l'italien et à ses dérivés.

mettant cependant dans son vocable tout ce que les langues plus modernes, surtout celles du Nord, lui offraient — c'est — nous le répétons — dans cette langue-mère qu'il nous faut rechercher et que nous trouverons l'origine de tous ces mots usités en médecine humaine comme en vétérinaire; mots qui aujourd'hui nous paraissent baroques et insignifiants, parce qu'on en a perdu le sens, attendu qu'aucune langue du monde — la flamande exceptée, n'est apte à satisfaire ni notre esprit ni notre curiosité (1).

Parmi les mots que nous passerons en revue — qu'ils soient du ressort de l'anatomie, de la pathologie, de la thérapeutique ou même de l'économie rurale — tous nous révèleront les caractères spéciaux sur lesquels les savants d'autrefois se sont basés pour créer leurs expressions techniques, leur nomenclature.

Pour l'anatomie, les mots employés pour désigner les organes seront tirés de leur position, et très-souvent des fonctions qui leur sont assignées dans l'économie, comme ; *sang*, *humeur*, *humérus*, *épaule*, *coude*, *rein*, etc.

Les maladies seront désignées par un nom qui en rappellera ou la nature, ou le siége, et le plus souvent encore les principaux phénomènes qui se présentent à l'œil de l'observateur, comme : *gale*, *vertigo*, *morve*, *fourbure*, etc.

Les agents thérapeutiques, eux, seront désignés par un nom qui dénotera les propriétés, les vertus qu'on leur attribue, comme : *guimauve*, *sel*, *sail*, *sauge*, *ail*, etc.

En économie rurale, nous retrouverons la véritable valeur des mots *vétérinaire*, *ruminant*, *herbe*, etc., basée uniquement sur des caractères que le moins illettré sera capable d'apprécier.

Il n'y aura rien de forcé; tout découlera naturellement et comme de source.

---

(1) Déjà Leibnitz, le grand Leibnitz lui-même, si compétent en semblable matière, avait dit dans ses collections étymologiques : « C'est surtout dans *l'ancien* teuton, où aucun livre, ni grec, ni latin, n'a jamais atteint, qu'il faut chercher l'origine des peuples et des langues de l'Europe, et en partie le culte que les peuples ont rendu à la Divinité, ses mœurs, ses lois et sa noblesse. »

Or l'ancien teuton est en grande partie calqué sur *le vieux* flamand. Leibnitz ignorait probablement cette circonstance, comme les savants et érudits l'ignorent encore aujourd'hui. Il n'en peut guère être autrement: qui songerait à trouver quelque chose de semblable dans ce coin mycroscopique, caché au monde, qu'on appelle Flandre !

Sera-ce l'effet du hasard? Le rôle que jouerait le hasard dans ces études étymologiques serait par trop merveilleux; sa constance à ne jamais sortir du cercle de l'origine que nous indiquons serait plus merveilleuse encore. Il y au fond de tout cela une vérité que nous ferons triompher.

Certes, il ne faut pas s'attendre à ce que les dénominations que l'on imposait alors aux maladies soient aussi correctes que celles employées de nos jours; car, dans ces temps reculés, où l'anatomie pathologique était encore dans l'enfance, on devait — comme l'a fait Hippocrate et comme le fait encore le vulgaire — ne s'attacher qu'aux signes les plus saillants et les plus saisissants de la maladie soit interne, soit externe, ou même se borner à les caractériser par un mot qui représentait à l'esprit l'idée qu'on se formait de la nature de l'affection.

§ III.

Avant d'aborder chaque étymologie en particulier, et afin d'éviter une foule de redites, il est bon de présenter, ou plutôt de rappeler ici quelques observations de linguistique.

Il arrive fréquemment — dans ce qu'on appelle aujourd'hui le *système des langues indo-européennes* — qu'en passant d'une contrée à une autre, et notamment du Nord au Midi, certaines consonnes, quoique identiques au fond, subissent une altération sensible et se prononcent différemment.

C'est ainsi que le B se change en P et souvent en V; le Ç en S dur; le K en C, en Q, ou en CH; le D en T; le F en V, en P ou en PH; le G à la fin d'un mot en Z dur, en C, et quelquefois en S, surtout dans les composés; le W en CU ou en V simple, et réciproquement. Cela est connu de tous ceux qui s'occupent de l'esthétique des langues.

Des vingt-cinq lettres dont se compose l'alphabet romain, trois sont venues du grec, K (C), Z, Y (H); deux autres, J et U, ont été employées, par les modernes, la première pour distinguer I consonne de I voyelle, la seconde pour distinguer V voyelle de V consonne. En effet, chez les Latins, I placé devant une voyelle devenait consonne, et V placé devant une consonne devenait

voyelle : IANVS, VANVS, VRANVS, IVNO, IVPITER; aujourd'hui JANUS, VANUS, URANUS, JUNO, JUPITER.

Remarquons que le X, le Y, le Z, sont des lettres modernes employées par les Grecs pour remplacer les signes graphiques KS, Ü, DS ou TS composés; que le F gréco-éolien, abandonné par les autres grecs, n'est autre qu'un W redressé. Ceci est reconnu par les linguistes les plus distingués. Les Grecs appelaient ce F *digamma*, parce qu'il ressemble à deux gamma superposés. Il avait absolument le son adouci de deux G, traduits plus tard par GU et provenant du signe graphique primitif W, conservé dans les dialectes du Nord. Cette lettre, rejetée par la plupart des Grecs, rentre pourtant comme élément essentiel dans plus de six cents mots de leur langue; car, pour être correct, il faudrait écrire :

Fαρα, **F**αριστος, **F**ερσω, **F**εσπερα, α**F**ιετος, δι**F**ος, πελ**F**ις, θυ**F**ος, etc.,

et non :

αρα, αριστος, ερσω, εσπερα, αιετος, διος, πελις, θυος (1).

Il est également reconnu que le I des Latins, comme le I des Grecs, vaut tantôt I, tantôt Ye. Souvent aussi ce même Ye est remplacé par ε.

Les Latins employaient indifféremment les C, K, Q, trois lettres de la même valeur, qu'ils articulaient K, et ils écrivaient indistinctement *squilla* et *scilla*, *coqui* et *coci*, *qura* et *cura*, *kaeso* et *caeso*, *kalendæ* et *calendæ*, *karthago* et *carthago*, *kaput* et *caput*.

Ils donnaient au G constamment le son de GA, jamais celui de GE, JE. Ils prononçaient franchement LEGI (*léghi*), GERIS (*ghéris*) et non LÉJI, JÉRIS.

Le X, lettre moderne — nous l'avons déjà dit — était inconnu aux anciens Latins, qui écrivaient *regs* et *pacs*, qu'on a eu la maladresse d'écrire plus tard *rex* et *pax*, malgré qu'on fût obligé de continuer à écrire *regem* et *pacem*, et non *rexem* ou *paxem !*

Il importe aussi de ne point perdre de vue qu'anciennement le K avait souvent le son de TCH, le G celui de DJ et le N celui de NJ, comme dans certains mots espagnols.

On ne doit pas perdre de vue non plus que le R est souvent rem-

---

(1) Le W est aussi souvent remplacé par B. Nous aurons occasion d'en fournir des exemples. — Et aussi par Φ.

placé par le L; le L n'est d'ailleurs qu'une atténuation du R. Les Chinois le prononcent invariablement L; ce qui fait croire qu'ils ne connaissent pas cette lettre. La plupart des jeunes enfants prononcent *soulis, plune, malon, cluche*, etc., pour *souris, prune, maron, cruche*.

Les signes phonétiques ou voyelles se prononçaient aussi indifféremment, selon les localités, A tantôt comme È ou comme I, tantôt comme O; E avait tantôt le son perçant et long, tantôt étouffé et court; I se prononçait souvent AÏ diphthongué, quelquefois É aigu; U avait primitivement le son de OU et, devant les M et les N finaux, le son de O; sa prononciation U, comme dans *turluberlu*, est complètement moderne, et a, chez quelques peuples — chez les Hollandais surtout — dégénéré en EU bref: *druk* chez eux, se prononce *dreuque*, *geluk gheleuk*.

Y se prononçait OU. Cette prononciation a subi diverses altérations; de nos jours, l'Y n'est plus qu'un double I. Cela ne valait guère la peine de l'ajouter à l'alphabet primitif.

Quand plusieurs voyelles se suivent, il n'y en a jamais qu'une qui se prononce — à moins qu'elle ne soit marquée du tréma (¨). — C'est souvent la première qui conserve le son; mais alors, le plus souvent aussi, ce son est prolongé.

Nous ne parlerons point des diphthongues. Ces genres de phones appartiennent aux éléments de la grammaire.

D'ailleurs les voyelles n'ont guère d'importance étymologique, attendu que leur émission phonétique varie et se confond de peuple à peuple. Les voyelles ne sont réellement que les auxiliaires, les intercalaires des signes radicaux, c'est-à-dire des consonnes. Que l'on écrive MAN, MEN, MIN, MON ou MUN, peu importe: la racine du mot est M + N, et la voyelle ne sert qu'à lui donner le son propre au génie de la langue dans laquelle elle est employée. Il est inutile d'insister sur ce point, aujourd'hui généralement connu. Cela est si vrai que la plupart des anciennes langues de l'Orient, principalement celles de souche sémétique, notamment l'hébreu, l'arabe, etc., n'ont pas de voyelles dans leur alphabet. Les vocales s'indiquent par le nombre ou par la disposition des points.

Une chose des plus remarquables, c'est que l'alphabet primitif grec n'était, *comme l'alphabet druidique*, composé que de *seize lettres*, auxquelles on en a plus tard ajouté huit autres, qui sont: η et ω

pour E et O longs; X, Θ, Φ, pour KH, TH, PH; Ξ, Z, Ψ, pour KS, DS, PS.

Un point capital à observer, c'est que souvent, dans l'immigration de mots radicaux d'une langue à une autre langue, il s'opère des aphérèses, c'est-à-dire des retranchements d'une ou de plusieurs lettres, quelquefois de syllabes entières de ces mots, surtout dans les syllabes finales. Ces aphérèses pourraient rendre la racine méconnaissable, si le radical, c'est-à-dire la lettre souche, ne se conservait sans perdre ni de sa force ni de sa valeur. C'est surtout dans les composés que ces sortes d'apocopes sont communes (1).

Nous en trouvons un exemple dans un mot très-usité dans le nord de la France : c'est le mot *kermesse*, composé, selon les uns, de *kerk* ou *kirch* = *église*, et de *messe* ou *misse* = *fête;* selon d'autres, de *kerst*, *kirst* = *christ*, par contraction de *kersten*, *kristen* = *chrétiens* et *mes* = *repas*, *communion* ou *fête de chrétiens;* car *mes* ou *mis*, veut dire *repas fraternel*, *communion*, *fête*. Ce mot est évidemment le radical-mère du mot *messe* des catholiques romains et des autres sectes chrétiennes qui ont conservé le dogme de la communion. Quant au mot *ker*, au superlatif *kers*, sa signification est très-développée : il signifie aussi *intelligence*, *lumière*, etc., et, par conséquent, au superlatif, *lumière des lumières*, *lumière par excellence*. On ne niera pas que pareille signification ne soit complètement applicable au Christ.

Ces considérations préliminaires ainsi entendues, nous abordons franchement chaque étymologie, prenant pour type le morinien, ou *vieille* langue flamande. Toutes les fois que besoin sera, ou que l'occasion s'en présentera, nous donnerons les dérivés que le radical primitif a formés dans telle ou telle langue, de façon à démontrer que les branches, les rameaux, les brindillons mêmes, sortent d'un tronc unique, encore vivant aujourd'hui, malgré toute son antiquité.

(1) Le lecteur voudra bien se rappeler qu'on appelle *aphérèse* toute suppression de syllabe, même partielle, au commencement d'un mot; *syncope*, toute coupure qui en affecterait le milieu; *apocope*, toute suppression qui en ruinerait la désinence ou son final; *métathèse*, transport des sons par inversion de consonnes, tels que *pot* pour *top*, *trop* pour *port*, *tape* pour *patte*, *merveille* pour *vermeille*, *tapissier* pour *pâtissier*, et d'autres : *règne*, *nègre*, *rein*. *nier*, *mon*, *nom*, etc.

Nouvelles et Véritables

ÉTYMOLOGIES MÉDICALES

TIRÉES DU GAULOIS.

Étymologie du mot **MÉDECINE.**

L'étymologie du mot MÉDECINE renferme les données les plus instructives. Cette étymologie est — pour nous — la plus intéressante à connaître, la plus utile, la plus propre à développer, à atteindre notre but.

Ce but, c'est de prouver que les GAULOIS (Walli-Keltes), nos ancêtres, *sont les plus anciens instituteurs* connus — ou plutôt méconnus — du genre humain, et que la plupart des anciennes expressions techniques

usitées encore de nos jours dans le langage médical, sont tirées de leur langue.

Les détails dans lesquels nous serons forcés d'entrer nous conduiront à de curieuses découvertes, à de singulières révélations ; la nature d'une foule de mots, restés incompris jusqu'à ce jour, se trouvera si simplement, mais si rationnellement dévoilée, que les plus incrédules, les plus prévenus eux-mêmes, seront obligés, sinon de s'incliner devant la vérité, du moins de rendre justice à notre profonde conviction, à notre bonne foi, et de convenir de la sincérité de nos recherches.

Peut-être nos efforts aboutiront-ils à réveiller l'attention de quelques érudits profonds et sévères, et à leur donner le désir de vérifier nos assertions. C'est précisément ce que nous demandons. La science ne pourra qu'y gagner. Nous nous inclinerons respectueusement devant les preuves qui démontreront notre erreur.

Autrefois, dans le domaine de la science médicale, se trouvaient comprises et la philosophie, et la politique, et la religion. C'était une science complète, embrassant l'homme entier en tant que considéré comme *esprit-corps ;* mais *esprit-corps* INDIVISIBLEMENT UNIS. Les dépositaires de cette science — *véritable toison d'or* — ne s'occupaient pas seulement de guérir, de soulager, de redresser les infirmités physiques de l'homme ; leur attention se portait encore plus particulièrement sur son amélioration morale, et tendait à former des âmes fortement trempées, propres à soutenir les plus rudes labeurs ; surtout à ne point reculer devant les souf-

frances ni devant la mort; la mort qu'ils faisaient envisager comme une simple transition d'une vie à une autre vie (1).

Le mot MÉDECINE en fournit la preuve.

Ce mot est composé de deux autres mots dont l'origine est toute gauloise. Il renferme la donnée synthétique, dans toute son étendue, et du mot dans son acception physique, et du même mot dans son expression philosophique.

Le premier de ces mots est MEDE; le second est CINE. Le rapport de ces deux mots exprime à la fois le *sujet* et *l'objet* de leur union.

Occupons-nous d'abord de la signification primitive, abstraite et absolue du premier mot du thème. A lui seul il exprime déjà toute une doctrine, toute une religion, *qui ont pour objet la vie*. Ceci n'a rien de hasardé ni d'absurde; au contraire, notre opinion repose sur des faits historiques accomplis dans l'humanité.

---

(1) « Comme la Judée à l'adoration de l'absolu, comme la Grèce à la »métaphysique, comme Rome à l'administration, la Gaule est instincti- »vement portée au goût de l'immortalité. C'est ce goût qui constitue dès »les temps les plus anciens, aux yeux des autres nations, son caractère »distinctif. Elle ne craint pas la mort, car, grâce aux sublimes aspira- »tions de son génie, elle voit l'individualité se continuer indéfectible- »ment dans l'univers, et nulle part le sentiment de la vie ne règne au »cœur de l'homme avec une aussi prodigieuse énergie. » (Jean Reynaud, *Terre et Ciel*, Introduction, p. 11.)

« .... Par là se vérifiera cette antique prédiction de ses druides, qui, »animés, comme les prophètes d'Israël, par l'évidente supériorité de leur »religion sur les religions d'alentour, annonçaient, même sous le glaive »de Rome, que la Gaule était faite pour devenir à son tour la tête du »monde. Comme le répète aujourd'hui encore, avec une indestructible »espérance, le sang breton, *Arthur n'est pas mort*. » (Le même, p. 12.)

Voyons plutôt.

MEDE, comme MĀT, MAAT, MAET, MEET, ou MĒT, MED ou MID, sont toutes racines morini-gauloises; elles servent à exprimer (1) *la liaison*, *l'union*, *l'enchaînement*, *la synthèse*. Ils se traduisent par *avec*, *camarade*, *ami*, *compagnon*, *mesure continue ou commune*, *milieu* ou *point central*, *moyen*, *ce qui est entre deux ou qui sert à*... MOEDER, METER, mère, marraine, dont les Grecs ont fait *meter* et *metra*, *mère*, *matrice*, signifie fondamentalement *compagne* (de l'homme), *femme mariée*, *épouse*, et, par extension, *mère*, *celle qui engendre*, car *produire*, *engendrer*, ne sont que des résultats de l'union de l'homme avec la femme.

Tous ces radicaux et d'autres encore qu'il est inutile de rappeler représentent la *force aimante* qui provoque l'être à se manifester et qui attire mystérieusement tous les hommes les uns vers les autres, les enchaîne, les relie, solidarise leurs intérêts et les entraîne providentiellement vers le but assigné par le Créateur, *l'unité humaine* (2).

De même que le terme *sentiment* de la formule psychologique de l'homme est le *lien* qui *unit* indivisiblement les deux autres termes *sensation* et *connaissance* de cette formule, et que le terme *fraternité* de la formule politique est le *lien* qui *unit* les deux autres

(1) Voir l'Appendice.

(2) Suivant Euclide, l'unité est la mesure commune de tous les nombres entiers.

termes *liberté* et *égalité* (1), de même aussi le terme *mede* — quelle que soit la forme qu'il revête — exprime l'idée de *lien*, de synthèse, d'union, et forme le fond métaphysique du grand et fécond dogme de la *charité*, qui relie l'homme à l'humanité et l'humanité avec Dieu.

Cette vérité a trouvé son application dans un mythe de l'antiquité; mythe aussi célèbre qu'incompris, calomnié et dénaturé : c'est celui de ***Médée*** (2). Que signifie ce nom? Ce nom est une des expressions diverses de la loi souveraine de la vie considérée sous son triple aspect de ***Passé***, de ***Présent*** et d'***Avenir***.

Ce nom donc — se confondant avec la formule de l'*Etre* — a dû donner et a, en effet, donné naissance à une religion dont l'idée métaphysique — cachée sous le mythe Médée — en formait l'essence, et dont aussi le pays où les sectateurs de ce nouveau culte s'établirent en retint le nom. Et c'est ainsi que le nom de ***Médie*** fut appliqué à cette contrée de l'Orient située entre la Perse et la mer Caspienne, à cause de ses nouveaux hôtes, nommés Mèdes, sectateurs de la déesse Médée. Aujourd'hui cette contrée est appelée *Irak-Adjemi*.

---

(1) La véritable formule politique n'est pas : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, mais bien : *Liberté*, *Fraternité*, *Egalité*. (Voir *Encyclopédie nouvelle*, au mot *Egalité*.)

(2) Tout le monde sait que Médée, comme sa tante Circé, fut regardée comme une célèbre empoisonneuse. Comme elle conseillait, au dire des anciens, les bains chauds pour dissiper certaines douleurs et dégourdir les membres, on alla jusqu'à dire qu'elle faisait bouillir les vieillards pour les rajeunir.

Le culte de Médée n'est, en définitive, qu'une des nombreuses évolutions de l'esprit humain, une des différentes applications des modes de l'*être* manifesté. Ici, évidemment, le *sentiment* est en prédominance. L'*amour*, la *charité*, la *fraternité*, forment le fond du médéïsme, ou magisme, du nom des prêtres-législateurs de ce culte. Le nom de *Mèdes* est l'équivalent de celui de *frères*. *Meden*, au singulier *med* = *māt* = *uni comme un compagnon inséparable*.

Quoique empreints du cachet de l'allégorie, tous les récits des poètes — appartenant à des temps considérés comme anté-historiques — recélaient des vérités que les savants seuls de cette époque comprenaient, et viennent confirmer notre opinion. Le portrait que les mythographes nous ont donné de Médée ne peut laisser subsister aucun doute sur les intentions des auteurs. Ils ont voulu faire comprendre que la science des Mèdes avait pour but l'adoucissement des peines physiques et morales de l'homme, en même temps qu'elle leur enseignait les moyens de *conquérir la vie*.

Que nous apprend la mythologie? Que Médée était une fameuse magicienne (1), c'est-à-dire qu'elle *guérissait* par la vertu des simples, et que, vierge encore, elle donna à Jason (2) le moyen de surprendre

---

(1) Magicienne veut dire : *scrutatrice de la nature*, ou plutôt : *celle qui a une connaissance profonde des puissances de la nature*. Nous expliquerons cette étymologie plus tard.

(2) *Jason*, plus correctement *Iasson*, l'*s* ayant été dédoublé = I + *as* +

le dragon ou plutôt le griffon qui gardait la *Toison d'Or*.

Il est aisé de découvrir le sens profond qui se trouve caché sous l'enveloppe de ce récit mythique. Médée est la personnification de la science qui enseigne aux hommes l'art de conserver la santé du corps et de l'esprit. Être magicienne, c'est connaître les secrets de la nature (*mag-kennan*) ; guérir par la vertu des simples, c'est être familiarisé avec les propriétés thérapeutiques des plantes ou des substances pharmaceutiques ; donner le moyen de surprendre le *griffon* qui garde la Toison d'Or, c'est inviter l'homme à se mettre en rapport avec le corps des savants (*griffers*, *greffiers*, *grapheion*) dépositaires du trésor des sciences, dont l'or, d'après la symbolique ancienne, était rapporté à l'une des trois facultés indivises de la nature de l'homme, la *connaissance*.

Médée avait un fils appelé *Médus*, qui donna le nom de *Médie*, en l'honneur de sa mère, à la contrée qu'il habitait et dont il était le roi. Comme on le voit, la mythologie est d'accord avec les idées émises précédemment. Le roi Médus représente le corps des savants, des initiés à la science de la nature. Ce sont, en un mot, les fils mêmes de cette science.

Appuyé sur la valeur du mot *Mède*, qui appartient

---

son. I = *l'unique* ou *Dieu*, *as* = *prince* ou *premier*, *sōn* = *fils*. Donc Jason veut dire : *premier* ou *noble fils de Dieu*. Jason est le symbole de l'homme dans ce mythe.

radicalement à cette partie de la langue gauloise seule, conservée à travers les siècles dans la Morinie, aujourd'hui les Flandres, nous pourrions déjà conclure que ceux qui portaient ce nom n'étaient autres que des missionnaires moriniens ou flamands, élèves des druides, qui sont allés implanter leurs croyances et leurs doctrines philosophiques dans cette contrée de l'Orient qui, pour ces raisons, a retenu le nom de la science que ces sages professaient.

Mais nous sentons le besoin d'apporter plus de force à notre opinion. Nous allons fouiller dans les archives de l'histoire. — L'histoire, soit dit d'avance, mettra le sceau à l'évidence.

L'histoire nous dit peu de chose quant à l'ethnique des Mèdes. L'ethnique des Mèdes ne se trouve pas écrit dans les livres de Zoroastre ; on ne le rencontre que dans un monument qui leur est postérieur : c'est le *Sepher* (1), attribué à Moïse (2). Dans ce livre, le nom

---

(1) *Sepher*, avec métathèse du *p* et du *h*, ainsi que les Hébreux l'ont écrit selon le génie de leur langue, n'est autre que le *sheper* atlante ou morini-gaulois, qui, aujourd'hui encore, dans cette langue, veut dire : *créateur*, *création*, *engendrement*, *genèse*. L'orthographe moderne veut qu'on écrive *s*(c)HEP(p)*er*. Les juifs appellent encore la Genèse, *Berœshith* = *création*, *genération*. Ce mot est tout aussi flamand que *sepher*. *Berœshith* ou *berenstyd* signifient *enfantement*, *temps de mettre au monde*, d'accoucher ; de *beren*, *baren* = *enfanter*, et de *tyd*, *temps*, *époque* ; l'*s* est le signe de l'article *de* qui lie le substantif *temps* à l'infinitif *baeren*. Un rapprochement assez singulier, c'est que Moïse épousa Séphora.

(2) Du temps de saint Grégoire de Nysse, les plus savants parmi les chrétiens assuraient que la langue hébraïque était cadette à la plupart des autres langues parlées à cette époque. Le saint docteur partage cette

des Mèdes est rendu par Madaï. Les écrivains juifs désignent toujours les Mèdes par le nom de Madaï (1). Or, qu'est-ce que Madaï?

Madaï est une dérivation de la force *aimante;* c'est un des fils de Japhet, lequel, dans la filiation de Noë, représente le terme *sentiment* de la formule humaine, et qui correspond à *Abel*, de la souche d'Adam (2).

Hérodote nous apprend que le nom de Mèdes n'avait pas appartenu de tous temps aux habitants de la nation gouvernée par les mages. Ils étaient, dit-il, appelés autrefois *Ariens;* et il ajoute, d'après le rapport même des mages, que ce changement avait été causé par Médée, qui, s'étant rendue dans le pays des Ariens, avait déterminé ces peuples à adopter son nom.

Une remarque que l'on ne peut s'empêcher de faire ici, et qui ne manque pas d'intérêt, c'est que l'histoire coïncide admirablement avec la mythologie. Les Mèdes sont des nouveaux arrivés, des étrangers, qui, en s'établissant dans l'Arie, finissent par lui faire porter leur nom, comme les Francs ont fini par faire adopter aux Gaulois le nom de Français.

Il est avéré par Hérodote même, par Ammien Marcellin et par d'autres auteurs, que non seulement les

---

opinion. Nous tenons à ce qu'on prenne en considération l'opinion d'une autorité aussi grande que celle de saint Grégoire.

Genèse, chap. X.

(1) Esther, ch. I, v. 3, 14, 18, 19; ch. X, v. 2. Daniel, ch. V, v. 28; ch. VI, v. 8, 12, 15; ch. VIII, v. 20.

(2) P. Leroux, *De l'humanité.*

Mèdes, les mages, les brakmanes, les gymnosophistes de l'Inde, les prêtres de la Kaldée, étaient étrangers aux pays qu'ils habitaient, mais que même ils en faisaient l'aveu à tous les voyageurs.

D'où venaient-ils? Est-ce de la Scythie, comme on paraît vouloir l'affirmer?

Leurs livres sacrés vont nous apprendre de quel pays ces savants étrangers étaient originaires.

« Il se conserve, dit J. Reynaud (1), de temps immé»morial en Asie, de ce côté de l'Indus, des livres qui »ont la plus grande analogie avec les *Védas*. Ils sont »écrits avec un alphabet qui n'a plus cours et dans »une langue qui ne se parle plus...... Le nom propre »de ces livres est *Naçkas*. Zoroastre est supposé le »révélateur de ce qu'ils contiennent : on donne le nom »de zend à la langue dans laquelle ils sont composés.... »la théologie que ces livres enseignent est le maz»déïsme. »

Ainsi, voilà des livres qui enseignent la philosophie et la religion, rédigés dans une langue qui ne se parle plus et dont les prêtres du temps des historiens grecs avaient perdu le sens, bien qu'ils en fissent un continuel usage dans leur rituel, ce qui prouve que le zend n'était pas la langue primitive des nationaux. Jusqu'ici, en effet, malgré les recherches les plus minutieuses, il a été impossible de s'assurer si le zend était la langue vulgaire usitée dans le pays des Mèdes.

---

(1) *Encycl. nouv.*, article *Zoroastre*.

Nous croyons sans peine que le zend n'était point parlé dans aucune contrée de l'Asie ; mais il est certain toutefois qu'une quantité prodigieuse de mots zend est passée dans les langues vulgaires de l'Orient. C'est ce qui explique pourquoi plusieurs voyageurs ont rencontré dans la Perse et dans l'Inde une foule de mots appartenant aux langues du nord-ouest de l'Occident.

Disons de suite que le zend était au mazdéïsme ce qu'est aujourd'hui le latin au catholicisme. Le zend était la langue des prêtres-instituteurs des peuples ariens; c'était la parole sacrée usitée dans la liturgie. Et, de même que le latin est étranger aux pays où les prêtres de Rome ont porté leurs dogmes, leurs croyances, de même le zend était également étranger aux contrées asiatiques où les disciples des druides instaurèrent leurs principes philosophiques et religieux.

Une analyse, la plus succincte possible, de la propriété des mots qui forment le fond de la science de Naçkas, fera disparaître jusqu'au plus léger doute concernant le point de départ des idées et des mots qui ont servi à les exprimer.

Avant d'aller plus loin, rappelons-nous que le nom de Mèdes n'avait pas de tout temps appartenu à la nation des mages; que précédemment on les appelait Ariens, c'est-à-dire habitants de l'Arie ou Ariane primitive, et que Médée s'appelait aussi Aria (1). Ce qui

(1) Ortelius.

prouverait de plus une même communauté d'origine et pour les Ariens et pour les Mèdes.

Or, qu'était-ce que l'Arie?

D'après l'histoire, l'Arie ou Ariane était un vaste système de provinces composé de cultivateurs et de marchands. Ainsi, le pays qu'habitaient les mages et les Mèdes était un pays livré tout spécialement à l'agriculture, et par suite au commerce qu'il provoque. Arien voudrait donc dire : un agriculteur, un cultivateur, celui qui s'occupe de la récolte. C'est ce qui ressort effectivement du mot gaulois *ar*, *air* ou *aer*, radical de *Arie; ar* signifie *épi*, *moisson*. Etre *moissonneur* ou récolteur d'épis, c'est être Arien (1).

On sait que chez les Gaulois l'agriculture était honorée et en grande vénération, et qu'on la considérait comme la première et la plus importante des fonctions dans la société. C'est pourquoi les missionnaires gaulois, en incarnant leurs idées dans les institutions qu'ils donnèrent aux Mèdes, nous y font retrouver le travail agricole rigoureusement recommandé. Rendre la terre fertile, l'embellir, l'assainir; nourrir et entretenir avec soin les animaux utiles, sont autant d'actes méritoires. Nous ignorons si l'agriculture en Orient a jamais acquis les développements qu'elle a reçus et qu'elle comporte aujourd'hui dans notre pays; mais à coup sûr ce n'est

---

(1) *Aren-vruchten* = fruits ou produits à épis = céréales.
Kar, guné de *ar* = retourner la terre, labourer.
Karès ou *Cérès*, est la déesse de la charrue, *kar*.
C'est peut-être l'origine du latin *arrare*.

pas dans la Perse ni dans l'Inde qu'il faut aller aujourd'hui puiser les bonnes pratiques agricoles. Notre pays a été le berceau de l'agriculture et il reste encore le maître ès-sciences agronomiques. Malgré les vicissitudes des temps, malgré les bouleversements et les révolutions innombrables qui ont affligé cette terre sacrée, l'agriculture y a prospéré, parce que Dieu avait confié cette terre à une nation courageuse de travailleurs intelligents, tandis qu'en Orient elle y est tombée en désuétude ou du moins à l'enfance de l'art, parce que, après la disparution des colonies des instituteurs de l'Occident, les habitants autochthones de l'indolente Asie, peu portés et peu aptes aux rudes travaux du laboureur, ont délaissé leurs champs, oublié les préceptes qu'on leur avait donnés et se sont endormis dans l'oisiveté du sybarisme oriental.

Les conseils que le législateur de l'Inde donne au laboreur sont ceux mis en pratique de temps immémorial dans notre pays. Ecoutez plutôt :

« Juste juge du monde, toi qui es la pureté même, » quel est le point le plus pur de la loi des mazdéïsnans? » Le dieu de Zoroastre répondit : « C'est de semer sur la » terre de forts grains ; celui qui sème des grains rem- » plit toute l'étendue de la loi..... Quelle est la terre la » plus excellente, celle qui marque à l'homme sa sa- » tisfaction en le favorisant de ses dons? C'est celle » que l'on unit bien, et dans laquelle on plante des » grains, des herbes et surtout des arbres fruitiers; — » faire des pâtures — celle à laquelle on donne de l'eau » quand elle n'en a pas, ou que l'on dessèche quand elle

»en a trop..... On doit la labourer avec soin, y planter »la semence pure, tout y avancera bien; elle portera à »la fin son fruit; elle sera en bon état, si l'on a soin »de remuer cette terre de gauche à droite, de droite »à gauche; elle portera l'abondance dans toutes choses.»

Nourrir les animaux, les entretenir en bon état, leur procurer des pâturages abondants, ne point les maltraiter parce que ce sont eux qui donnent la nourriture et tout ce qui est nécessaire à la vie, font encore partie des préceptes de Zoroastre. A part le respect et l'amour qu'ont encore aujourd'hui les mazdéïsnans pour les animaux domestiques, au point que leur mort n'est justifiée qu'autant qu'elle est utile à l'homme, ne sommes-nous pas encore actuellement plus mazdéïsnans qu'eux? Zoroastre ne doit-il pas nous céder le paradis qu'il leur promet? Et ne pratiquons-nous pas dès le commencement des siècles ses leçons, complètement oubliées en Asie dès les temps les plus reculés, à cause de l'apathie naturelle aux peuples de ce climat?

Les Gaulois, au contraire, étaient tellement pénétrés de l'importance de la science et des pratiques agricoles, que non seulement ils considéraient l'art de cultiver la terre comme une des premières institutions sociales, mais qu'ils ont encore consacré le premier jour de leur semaine au plus ancien de leurs dieux, à Saturne. En effet, ils appelaient ce jour *saturdag* ou *sater-dag*, jour de Saturne. *Sat* = semence; *satur* ou *sater* = semeur; et *dag* = jour.

Les livres de Zoroastre sont appelés, avons-nous dit, *Naçkas*. Ce nom est tout gaulois : il se rapporte

scrupuleusement à l'intention dominante de l'auteur lorsqu'il les composa. L'idée principale qui domine toute la loi de Zoroastre c'est la lutte du Bien contre le Mal. Toutefois, cette collision n'est que transitoire. La résistance une fois détruite, le règne de l'Eternel souverainement bon s'établira sur la terre comme dans le ciel. Mais pour que cette divine prophétie s'accomplisse, il faut que l'homme connaisse les armes qu'il doit employer pour chasser les puissances ténébreuses qui s'opposent constamment à son salut. C'est ce qu'enseignent les *Naçkas :* les préceptes religieux et sociaux qu'ils contiennent ont pour but de faire triompher le Bien du Mal, d'opérer la rédemption du genre humain.

Fille de la Nuit, l'Ignorance est la mère de tous les vices. Apprendre à l'homme à connaître les droits qu'il tient de la nature; lui inculquer dans l'esprit les devoirs qui lui sont imposés dans la vie collective, c'est, en style figuré, chasser la nuit, dissiper les ténèbres. Le mot *Naçkas* comporte ces idées. Deux mots moriniens — aujourd'hui flamands — joints ensemble, rendent admirablement la pensée qui a présidé à la conception de ces livres.

Naç, de *nagt* ou *nacht* (1), *năkt*, *nĭet* = la négation, le non-être, rien, le néant, nuit, ténèbres, obscurité,

(1) On écrit indifféremment *nagt ou nacht* pour dire nuit. Les Anglais disent *night*, tandis que les Allemands expriment la négation par ce même mot *nicht*. La nuit est en effet la négation, la privation de la lumière.

au figuré le mal ; *kas*, de *kassen*, *katsen* = chasser, repousser, éloigner, faire fuir, poursuivre, dans le but de détruire, dissiper, etc. — Chasser la nuit, dissiper les ténèbres, éloignèr l'ignorance, c'est faire triompher le jour, la lumière, la science.

Toutes ces expressions symboliques ont pour objet l'instruction de l'homme, afin qu'il puisse se diriger progressivement vers la perfection idéale, la béatitude céleste. Les *Naçkas* sont un ange-conducteur (1).

La première chose que l'homme doit chercher à connaître, c'est Dieu. Dans les *Naçkas*, Dieu est un, éternel ; il gouverne le monde en souverain, non d'une manière abrutissante et perverse, comme on l'a vu souvent sur la terre, mais bien par la justice, la bonté, la vérité. Faits à son image, il veut que tous ses enfants participent à son héritage. Lui qui est *« la source »de la lumière et qui possède la bonne science »*, son nom est *Ahuro-Mazda*, et ce nom, comme nous allons le démontrer, exprime la triplicité dans l'unité de l'être universel. Il correspond au tétragramme des Hébreux — Jao-Elohim — et à la trinité chrétienne, un seul Dieu en trois manifestations. Le *un intelligent*, *puissant*, *bon*, voilà le fond de ce mythe oral.

Les orientalistes — et c'est J. Reynaud qui nous l'ap-

---

(1) *Nagt-kārs*, ou comme le prononcent les vieux flamands, *nachtkās* = chandelle de nuit.

Nos paysans appellent *crasset* ou *carsset*, une espèce de petit lampion, godet ou palette concave en terre cuite que l'on emplit d'huile avec une mèche et qui sert de veilleuse pendant la nuit.

prend (1) — regardent le mot *Ahura* comme un terme générique, roi, seigneur, maître céleste, et *Mazda* comme signifiant la loi, la science, unies à la grandeur. Cette interprétation est vraie, quant au fond, parce qu'elle est tirée des attributs inhérents à la divinité *Ahura-Mazda*; mais les détails sur la propriété des différentes expressions qui entrent dans la composition de ce nom sont trop généraux et d'une application trop peu rigoureuse.

Ahura, chez les Mèdes, est la même chose que *Asouras*, génie bienfaisant, chez les Indiens. D'après les lois de la transmutation du zend en sanskrit, H=S. L'un et l'autre de ces mots, leur finale élaguée, sont une métathèse du mot teuton *uras*, *urah* ou *urhan*; seulement il y a transposition des syllabes. Les Grecs et les Romains, dans leur mythologie, ont conservé le mot *urhan* dans toute sa pureté, les uns pour en faire *ou*ran*os* et les autres uran*us*; il n'y a d'ajouté que la finale propre au génie de leur langue. D'un côté comme de l'autre, le mot primitif *urah*, latinisé ou grécisé, deviendra le *père lumineux*, la suprême *pensée*, le principe de la vie, le Dieu de *la lumière*, ou, mieux encore, le *dieu-lumière*. Tantôt il sera considéré comme le père des astres, le dieu du ciel visible, non d'un lieu particulier, mais d'un phénomène de la vie; tantôt il sera le chef, le seigneur du temps, celui qui harmonise les phénomènes célestes avec les phénomènes ter-

---

(1) *Encycl. nouv.*, article *Zoroastre*.

restres, le régulateur des divisions périodiques du temps, fondées sur le plus ou moins de degré de lumière et de chaleur; tantôt encore il sera le père de Saturne, c'est-à-dire, du temps consacré aux semailles (1).

De l'influence réciproque entre les phénomènes célestes et les phénomènes terrestres, la vie universelle se manifestera dans les êtres. Uranus deviendra alors — surtout par suite de son mariage avec Ghé (2) — le proto-parent des hommes, le grand ancêtre, l'aïeul éternel de tout ce qui se meut, vit et respire. (*In ipso enim vivimus et movemur et sumus.* Act. apost., cap. XVII, v. 28.)

C'est sous ces derniers rapports que le mot *urahu* est encore conservé dans les langues du nord de l'Europe, pour signifier grand-père, aïeul, ancêtres, etc.

Ur, qu'on prononce tantôt *or*, *aour*, *our*, *iour*, *jour*, *eur*, selon les différents dialectes du nord, veut dire : *jour*, c'est-à-dire : *le temps pendant lequel le soleil nous dispense sa lumière.* Ce mot *jour* signifierait donc lui-même : *lumière* et *temps manifesté.*

La lumière — l'intelligence — quoique co-éternelle avec la Puissance, n'Est qu'autant que celle-ci sort de sa passivité, qu'elle devient active; alors seulement quelque chose se détermine, une manifestation quelconque a lieu, et l'intelligence existe. La puissance divine dit : « *Que la lumière soit,* » et la lumière fut.

(1-2) Nous expliquerons dans notre grand ouvrage la haute portée de ce nom : *Saturne*, ainsi que celui de *Ghé*.

Mais comme, dans l'ordre de la création, toutes manifestations de forces universelles ne sont que temporaires, il s'ensuit que tout ce qui EST — la créature — ne peut avoir qu'une durée quelconque, limitée, circonscrite. Le mot *ur*, alors, deviendrait le radical de tout ce qui se trouverait avoir une durée, une limite quelconque. Philosophiquement, c'est l'infini dans le fini, le vrai dans le réel, l'incarnation du Verbe dans l'humanité.

Ur = lumière — se retrouve dans les livres hébreux sous la forme *our*, *aour*. Il est le radical des mots grecs et latins qui signifient *luire*, *briller*, *éclairer*, etc., et même de ceux qui marquent *la limite, l'horizon*, *la durée*, *heure*, *saison*, etc.

Feu et lumière sont identiques : *vur* et *uur*. Le feu est ce qu'il y a de plus pur ; il produit la lumière : de là le mot grec πυρος = feu = pur. Πυρος = blé, froment : c'est la denrée alimentaire la plus pure, la plus précieuse, celle qui entretient le mieux la pureté du corps (1); *ur* et *as*, et même *ans* (2), entrent en composition dans ce mot. *Ur* = lumière, intelligence, justice, vérité; *as* ou *ans* ou *ah* = unité. Dans les langues du nord *as* signifie le premier, le chef, le souverain, Dieu. Les as au jeu

(1) Les Pyramides étaient des magasins, d'immenses réserves de blé. Nous le prouverons irréfragablement dans notre grand ouvrage.

(2) L'introduction du *n* dans certains mots est chose assez commune dans les anciens dialectes du nord. Le lexicographe Ihre l'a constaté et en a rapporté beaucoup d'exemples au verbe *lat* dont on a fait *lant*. Le lexiologue H. I. Chavée est également de cet avis.

de cartes ont la valeur de maîtres. Au tric-trac, *as* veut dire *un;* au domino, on dit *as blanc, double as*, etc. Aîné, qu'on écrivait autrefois *aisné*, vient de *as-né*, = premier né (1). Dans l'Edda des Scandinaves Odin est appelé *As* (Dieu), et ses douze ministres sont appelés *Azes*, les premiers, les primats.

Mazdà est également composé de deux mots gaulois. *Maz* est le même que *magt*, *mahtz* en gothique, *macht* en allemand. Il signifie force, puissance, autorité. On ne doit pas le confondre avec *kragt, krahtz*, qui signifie force musculaire, la force physique. Le mot *maz*, qui se prononce *matz*, représente la force créatrice, l'activité divine se manifestant continuellement dans les êtres. *Mag* correspond au premier terme de la triade divine et humaine. Très-anciennement, *mag*, d'après les linguistes et notamment les lexicographes Wachter et Ihre, signifiait *nature*, c'est-à-dire la vie se manifestant, se répandant dans toutes les créatures (2).

---

(1) Le mot *as* est un de ces radicaux-mères qui ont donné la vie à une quantité considérable de corollaires. Ainsi *as* ne veut pas dire uniquement *un* ou *premier*, ou *chef*, ou *prince*, ou *Dieu;* il veut encore dire *principe*, *origine*, *pivôt*, *centre*. Peut-être désigne-t-il aussi l'éternité, le chaos ou l'idée du néant avant et après la manifestation de la vie. En effet, le pluriel *aschen*, au singulier *asch*, veut dire cendres ou poussière provenant de corps réduits par la combustion. C'est la vie physique des corps enlevée par l'élément le plus subtil et rejetée dans l'immensité de la vie générale. Le mot *as*, et en flamand moderne *asse*, indique encore aujourd'hui *tout grand pivôt* mécanique soutenant toute la charpente de la machine : *molen-as*, *wagen-as* = essieu de moulin, essieu de voiture. *As* et *es* sont le même : *wereld-as*, essieu ou axe du monde, car axe et essieu ont la même origine : *aspunt* = point de l'axe ou pôle.

(2) C'est de *mag* que vient le mot *magicien*, qui ne veut dire autre

C'est de *mag* que dérive *mage*. Les mages étaient des sectateurs de la doctrine de la vie en manifestation, *des scrutateurs de la nature*, comme les appelle Philon. Ils enseignaient la science de la vie, en étudiaient tous les phénomènes dans le but de concourir au bonheur de tous. La magie était le plus pur de tous les cultes : «*Purissimus deorum cultus*», dit Ammien-Marcellin, d'après Platon.

Le mot *mag*, *mage*, qui s'est conservé dans toute sa pureté chez les Perses, appartient tellement aux langues du nord de l'Europe, que le savant docteur anglais Hyde, malgré toutes ses minutieuses recherches, n'a pas pu en decouvrir le véritable sens dans les langues orientales (1).

De *mag* vient magnétisme, majeur, magistrat, majesté, magnanime, etc. Dans le sens d'autorité, de puissance, *mag* s'est conservé dans le mot *magnats*, autorité, supérieurs, en Pologne (2).

Dà ou *dèe* — ce qui est la même chose — puisqu'on dit *mazdéisme*, *mazdéisnans* — dérive de *deucht*, *deugd* = bonté, probité, honnêteté, vertu, sagesse, ce qui est

---

chose que *scrutateur de la nature*, qui en connaît les secrets et la puissance.

Mag, dans l'Orient, signifie aussi grand, fort, etc.

(1) Anciennement, et encore aujourd'hui dans quelques provinces de France — Poitou, Bretagne — on donnait le nom de *mèges* aux sorciers. Dans l'argot, Dieu est le Mège des Mèges ! — (Voir l'Appendice.)

(2) *Măg*, *maag*, *estomac*, l'agent le plus actif de la nutrition, le ministre dispensateur, etc., etc.

bonté, amitié, amour. Ce mot correspond au deuxième terme de la formule de l'être en général comme de l'être en particulier.

C'est de *deugd* qu'est venu le gothique *diex*, le français *dieu*, le grec θεος, le latin *deus*. C'est le titre que nous donnons à celui qui est la BONTÉ par excellence, l'Être Suprême. Dans toutes les langues du Nord, le mot que l'on emploie aujourd'hui a le même sens que *deugd*, c'est *god*, *good*, *goëd*, *guœd* = bon. Remarquons que *goeud* ou *goed* est métathèse de *deugd*.

Ahura-Mazdà est donc l'Être Unique avec les attributs de puissance, de bonté, d'intelligence. Il est mot à mot : le Un-Intelligent-Puissant-Bon ; en d'autres termes, il est *l'activité*, *l'amour* et *la science indivisiblement unis*. C'est l'être parfait ; c'est la trinité dans l'unité; c'est Dieu.

Zoroastre, dans les *Naçkas*, a si bien précisé les attributs de *Ahura-Mazdà*, que le sens n'en a pu échapper aux commentateurs modernes, malgré qu'ils ne connaissaient pas les véritables radicaux qui ont servi à former ce nom.

Nous avons dit tout-à-l'heure que les disciples des druides avaient enseigné leurs principes religieux et philosophiques dans l'Orient, et que la langue dont ils s'étaient servis dans leurs écrits était la langue de leur pays natal. Pouvait-il en être autrement? C'est que ces disciples des druides n'étaient autres que des missionnaires, des envoyés de la Gaule, leur patrie; par conséquent, le *zend* doit être la langue de

ces instituteurs des peuples de l'Orient (1). C'est ce qu'en effet le mot *zend* vient confirmer. *Zend* veut dire : langue des missionnaires, des envoyés. Il dérive du verbe *zenden* = envoyer, expédier, dépêcher vers, donner mission, faire aller au loin. *Zendig* est encore employé de nos jours pour signifier mission. *Gezant* et af*gezant* indiquent la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire d'un souverain près d'un autre souverain. Les livres de Zoroastre sont donc rédigés dans la langue des missionnaires, dans le *zend*, et ces missionnaires étaient tout bonnement, on ne saurait plus en douter aujourd'hui, des Gaulois, c'est-à-dire des Moriniens, c'est-à-dire de vieux Flamands.

Parmi les principes purificateurs qu'admettaient les institutions *mazdéennes*, il en est un, dit J. Reynaud (2), qui, dans les idées du monde actuel, paraît tout-à-fait opposé à toute idée de pureté et de bienséance, c'est le *nering-din;* sa matière est l'urine du bœuf; de là, dans les cultes antiques, l'honneur rendu au taureau, qui se trouve apothéosé dans la mythologie des *Naçkas* sous le nom de *goschoroun*, et qui représente le principe vital de la terre. Nous croyons devoir nous arrêter encore un instant ici, car l'examen des mots *nering-din* et *goschoroun*, tout en jetant un nouveau jour

(1) Nous ne disons pas que le zend était du vieux flamand pur, mais il est certain que les principaux termes qui forment les *Naçkas*, et qui ont trait au fond religieux, appartiennent à cette langue-mère.

(2) Article *Zoroastre*. *Encyclopédie nouvelle*.

sur notre sujet, nous conduira de plus à la découverte de la valeur du sens de quelques expressions employées dans la science médicale et dans l'économie agricole, expressions dont on chercherait vainement la signification ailleurs que dans la langue de nos ancêtres.

Nering-din ou *nerin-ding* (1) veut dire : chose qui découle, qui suinte, qui s'échappe des reins. *Nering* = rein en suintement, et *din* ou *ding* = chose, objet, machine. En vieux flamand — conservé encore de nos jours — *nēring* se dit de ce qui s'écoule facilement, qui se débite, qui trouve issue par le bas ; avoir beaucoup de *neering* c'est être bien achalandé pour le placement, l'écoulement rapide au détail des objets d'approvisionnement.

Ner, radical de *nier*, au pluriel *nering*, est une métathèse de rein. L'organe qui sécrète l'urine est encore aujourd'hui appelé *nīēr* chez les Flamands. Lu de droite à gauche, *nier* fait *rein*. Il n'est pas possible de trouver un exemple de métathèse plus frappant pour qualifier un objet complètement identique.

On se figurera, sans doute, très-difficilement, pourquoi l'urine était considérée par les anciens comme principe purificateur ; mais pour peu qu'on veuille se reporter vers les temps où cette croyance jouissait

---

(1) *Nering-din* est le pluriel de *nier-ding* = écoulement, dégorgement par le bas ; tendance à descendre, travail des reins, épanchement des reins. Le mot *urine* lui-même vient de *ut rin*, *uit nier* = hors des reins.

d'une haute faveur, et la comparer avec celle qui existe encore aujourd'hui dans le vulgaire, on sera peu étonné de voir cette idée recevoir le baptême de l'assentiment général, toute ridicule ou toute sérieuse que soit l'opinion vulgaire.

En médecine — on peut en rire si l'on veut — mais surtout dans la *médecine du peuple*, nul moyen n'égale la vertu de l'urine. Administrée à l'intérieur, elle est censée éliminer, chasser les humeurs immondes que recèlent nos organes; à l'extérieur, elle est encore employée aujourd'hui soit en bains, en lotions, en lavages, en détersion, etc., ou elle est mélangée avec d'autres substances pour nettoyer, purifier, guérir les plaies ou les maux de mauvaise nature.

Les Latins croyaient aussi à l'exellence de la vertu de l'urine. Ils l'appelaient *lotium*, parce qu'elle lave le corps par dedans (1).

D'après ces idées, les organes chargés du travail de la sécrétion de l'urine devaient être considérés comme purificateurs. C'est ce qu'exprime le mot *rein*, mot conservé dans les dialectes du nord. *Rein* = pur, sans tache; le verbe *reinigen*, qui en dérive, = purifier, nettoyer, rendre sain; *reinig* = purifiant. On sait que le Rhin, fleuve, était considéré par les Gaulois comme un dieu purificateur. Ils appelaient ce fleuve *Rhin-Vliet*, que les Grecs ont traduit par *Puri-Phlégetōn*.

Le mot *urine* est le même que le mot *nering-din* : il

---

(1) *Officina latinis*, Rouen, 1728.

désigne ce qui est expulsé des organes rénaux. *Urein*, employé dans le bas langage de nos campagnes, et francisé, est évidemment composé de *ut* = sorti, dehors, et de *rein*, dont le sens est connu. L'urine est donc la chose qui sort des reins.

L'idée de pureté attachée à l'urine est tellement ancienne, tellement invétérée dans l'esprit du peuple, que dans notre langage nous disons encore *pureau* — *eau pure* — pour désigner l'urine qui s'écoule des étables et des fumiers.

La propriété fertilisante de l'urine a été reconnue et mise à profit dès les temps les plus reculés. Le peuple sait, par intuition, que la vie est dans la vie. Voyez avec quel soin on recueille l'urine des animaux, pour arroser les jardins, les terres, les prairies! La paille même qui a servi de litière en reçoit de temps à autre une ablution salutaire qui la rend plus fertilisante. Personne n'ignore que le fumier est d'autant plus riche qu'il est mieux imprégné d'urine. C'est à cause de cela que, proverbialement, on l'appelle *le dieu de la terre*. On ne voit guère d'étable, si petite qu'elle soit, qui n'ait auprès d'elle son réservoir à l'urine.

Toutes ces raisons étaient plus que suffisantes pour faire considérer l'urine comme un principe purificateur et vivificateur en même temps. Rien n'étonne alors de voir l'urine jouer un si grand rôle dans la liturgie mazdéenne, œuvre des missionnaires gaulois établis en Orient.

Le mot *goschoroun*, nom sous lequel le taureau se trouve apothéosé dans la mythologie des *Naçkas*, est

encore d'origine gauloise. Les radicaux qui entrent dans sa composition rendent d'une manière admirable l'idée qui a présidé à sa formation, qui est de regarder le taureau comme le représentant du principe vital de la terre.

De tous les animaux que l'homme a assujettis à sa souveraine volonté, il n'en est pas de plus utile, de plus précieux que ceux appartenant à la famille des ruminants, connue sous le nom générique de *tauriens* — vaches, moutons, chèvres : ils sont les véritables soutiens, les protecteurs, les sustenteurs de toute société. Dans les religions antiques, le bœuf, comme le représentant par excellence de toute sa famille, a reçu les honneurs d'un culte particulier. Dans la Gaule, ces êtres précieux étaient consacrés au dieu Thor, emblême de la vengeance céleste (1). Immolés, ils devenaient des *hosties* expiatoires, et plus, propitiatoires envers cette terrible divinité d'un culte déjà dégénéré, et ils jouissaient même, ainsi que le sanctuaire où s'accomplissait le sacrifice divin, de l'insigne privilége de porter le même nom que le dieu vengeur. *Tor*, dont *tour*, était anciennement le nom de ces abattoirs (2) — *abat-tors* — et *tor*, en patois, *taureau*, en français, sont restés pour désigner tout spécialement le mâle de la vache (3).

---

(1) *Tŏrn* = colère, en flamand.
(2) Tuer, tuerie, pourraient bien venir de là.
(3) En morinien le taureau s'appelle *stier*. Ce mot est très-énergique et exprime à la fois la rudesse apparente de l'animal et ses fonctions au-

Les sages législateurs de la Médée, toujours fidèles à leurs principes, en instaurant le culte du taureau, lui donnèrent un nom analogue à sa nature bienfaisante et qui décèle une fois de plus la patrie dont ils sont sortis.

Go, radical-mère, = terre. Il vient du verbe *gān* = marcher, que l'on écrit aujourd'hui *gaen* ou *gaan* (1). « La terre, dit Grave, est le marche-pied des hommes. » On retrouve ce radical dans *ostergo* = terre de l'est; *westergo* = terre de l'ouest; sous la forme *gio* dans *Belgio* = terre de Bel; sous la forme *gauw* dans *Henegauw* (Hainaut), pays traversé par la Hayne, rivière. Le *ghe* des Grecs n'a pas d'autre origine.

Scho ou *schor* = soutien, protecteur, la chose qui défend contre les atteintes des corps extérieurs. C'est de *schors* que vient notre mot *écorce*, enveloppe qui abrite, qui protége le bois, la tige des végétaux.

Roun, de *run* ou *ruin*, = bœuf; et l'on personnifie dans cette dénomination tous les animaux employés au service de la ferme. Le cheval hongre, c'est-à-dire celui qu'on a rendu docile par la castration, et qui par là devient plus propre aux usages de la vie agricole, porte encore aujourd'hui le nom de *ruin*.

Run, plus anciennement *runn* (par deux *nn*), est le

---

près du troupeau. *Stier*, à l'infinitif *stieren* = protéger, veiller, diriger, gouverner, tenir en respect.

(1) Ce verbe s'est conservé dans toute sa pureté primitive chez les paysans de l'ancienne Morinie, qui, aujourd'hui encore, le prononcent *goon*, = fouler la terre du pied.

même que *rum*, radical de *ruminant*. La raison de cette dénomination sera démontrée plus loin. En attendant, disons que *ram* est encore le nom que porte le *bélier*(1).

Ainsi donc le taureau, *go scho roum*, est le protecteur, le vivificateur, sur la terre, de l'homme et de la société, et c'est bien par la dissémination des membres de ce taureau primitif que tout a pris naissance, comme disent les *Naçkas*. Son apothéose alors ne serait que la reconnaissance formelle et religieuse des images particulières du pouvoir cosmique qui dispense la vie à tous, la glorification du principe même de toutes choses. Après Dieu, les ruminants sont les génies tutélaires de la terre.

Enumérer tous les avantages que l'homme, dans toutes ses positions — civilisé ou sauvage, pasteur ou nomade — peut retirer des animaux dits ruminants domestiques, deviendrait oiseux : ils sont trop nombreux, trop variés, et surtout trop connus, pour qu'il soit besoin d'y insister. Seulement, en thèse générale, on peut dire que ce sont eux qui contribuent le plus à la production et à la circulation des richesses sociales ; que, conséquemment, ils sont l'âme de la société, les agents essentiels de toute perfectibilité humaine, les moteurs

---

(1) Bélier n'est pas le nom de l'animal même, mais bien le terme qui indique ses fonctions. Le bélier était ordinairement le mâle le plus vieux ou le plus fort du troupeau, et n'était ainsi nommé que parce que l'on attachait à son cou une sonnette *(bel)* qui servait à guider le restant du troupeau. Le *beller* était le sonneur, le conducteur.

Ramsès, roi égyptien, était figuré avec une tête de bélier. C'était le souverain guide de son peuple.

de notre ascension continuelle vers l'idéal divin. Sans eux, la barbarie et l'anthropophagie seraient encore dans nos mœurs, et les hommes s'entre-détruiraient les uns les autres, comme font les bêtes féroces, pour la possession de l'objet de leur convoitise, de leur goût, de leur caprice ou de leur fantaisie; c'est-à-dire de tout ce qu'ils verraient posséder par d'autres.

Ayons donc soin de ces précieuses créatures; attachons-nous à les multiplier; favorisons leur développement : notre destinée sociale en dépend. « O hom ! ces »paroles que tu as prononcées sont célèbres : je prie »les animaux pour que les animaux me prient à leur »tour; je les appelle avec grandeur; je les nourris, je »les habille, je les entretiens en bon état. Ce sont eux »qui me donnent la nourriture et tout ce qui est né- »cessaire à la vie. » (*Yacna*, hymn. 10.)

Nous en avons fini avec les preuves tirées de la fable, de l'histoire ou de la philologie, et qui, soit dit en passant, sont bien loin d'être épuisées, comme on le verra plus tard dans le grand ouvrage que nous préparons. Maintenant nous allons en demander de nouvelles à l'astronomie. Il s'agit de déterminer le climat sous lequel a été composé le livre de Zoroastre, et de démontrer que les signes du zodiaque s'appliquent plutôt à notre pays qu'à l'Inde, à l'Egypte et aux autres contrées où cette règle de la vie sociale a été importée (1).

---

(1) Selon Hérodote, « une nation étrangère fit connaître aux anciens »Perses les commodités de la vie. On ne sut jamais d'où venaient ces »étrangers. »

Mais avant de faire connaître le résultat de nos propres recherches, nous allons transcrire ici quelques remarques faites par le savant A.-M.-A. Guynemer, dans l'Introduction de son *Dictionnaire d'Astronomie* (édition de 1852).

En parlant des contrées de l'Orient et du midi de l'Asie, et de la certitude qu'elles furent habitées très-anciennement, ce savant ajoute :

« Mais bien des circonstances se réunissent pour démontrer que là ne fut pas le berceau du genre humain. »

Et plus loin :

« Ce fut dans les latitudes moyennes que les hommes ont dû paraître, après que les animaux et les plantes gigantesques dont les débris se retrouvent enfouis dans les couches du globe eurent purifié sa surface et son atmosphère (1).

» Les plateaux élevés des pays hyperboréens, de l'Asie et de l'Abyssinie, paraissent être les lieux où s'établirent et se multiplièrent les premières populations, etc.

» Les peuples que nous regardons comme les plus anciens ne seraient alors que les successeurs mélangés des émigrations et des envahissements successifs des peuples du Nord, auxquels de longues périodes antérieures de civilisation avaient donné des notions astronomiques *plus avancées* que celles acquises dans les pays plus récemment habités.

» Les Chaldéens et les Phéniciens, les colléges et les corporations de l'Egypte et de l'Inde, ont gardé le souvenir et les traces de ces conquérants, dont le nom s'est conservé dans l'Asie et même dans la Grèce, comme ceux des Goths, des Huns et des Normands dans l'Europe méridionale (2).

---

(1) Voir aussi Zimmermann, *le Monde avant la création de l'homme*. (*Note des auteurs.*)

(2) Nous expliquerons dans notre grand ouvrage ce qu'étaient les Hy-

»Les recherches du savant Bailly prouvent que la science des prêtres égyptiens, révélée aux philosophes de la Grèce, n'était pas seulement le fruit de leurs observations, mais une partie des traditions *contenues dans des livres devenus inexplicables pour ces castes DÉGÉNÉRÉES* (1).

»Aristote, auquel un lieutenant d'Alexandre avait envoyé les observations de dix-neuf cents ans faites à Babylone, mentionne des *connaissances plus anciennes et perdues.*

»Avant l'école d'Alexandrie, tous les peuples connaissaient cependant le nom des sept planètes qui présidaient aux jours de la semaine.

»La fondation de Persépolis, l'an 3209 avant notre ère, au jour où le soleil, entrant dans le Bélier, commençait une année de *trois cent soixante-cinq jours un quart*, atteste dans les conquérants une astronomie *déjà fort avancée*, et bien plus ancienne que celle des Perses, *à peine civilisés.*

»Le culte du soleil, répandu chez ces peuples ainsi qu'en Egypte, n'a certainement pas commencé sous des latitudes brûlées de ses feux, mais dans les régions boréales, où la présence de cet astre est un bienfait.

»Platon mentionne fort au long l'irruption des peuples de l'Atlantide dans toutes les contrées méridionales alors connues; les noms des dieux de la fable se retrouvent dans la théogonie des peuples du Nord (2). »

M. Guynemer ajoute, et il aurait pu en dire davantage s'il eût possédé les éléments de nos recherches antérieures :

---

perboréens, les Phéniciens, les savants de l'Egypte et de l'Inde, etc., etc. (*Note des auteurs.*)

(1) Ils avaient perdu le souvenir de leurs ancêtres. (*Note des auteurs.*)

(2) M. Guynemer ne sera pas peu surpris quand nous expliquerons les noms de tous ces dieux qui ont une signification claire et correcte, en

« Quoi qu'il en soit de l'origine des sciences, il est certain que l'astronomie était la principale occupation des chefs politiques et religieux aux temps historiques les plus éloignés. Des philosophes tels que Zoroastre et Confucius, et plus tard Thalès, Pythagore, Eudoxe et Anaximandre, allaient s'instruire en Egypte et dans l'Inde auprès des *dépositaires* des anciennes sciences, *dont certaines notions ne pouvaient plus cependant s'interpréter par eux* (1). »

Maintenant, nous allons donner quelques extraits du Dictionnaire même de M. Guynemer; et, bien que les matériaux de ces extraits soient généralement connus depuis long-temps, ils n'en serviront pas moins à justifier notre thèse.

ATLAS.

« Roi des temps fabuleux, que Manéthon et Dicéarque font naître d'Uranus, inventeur de l'astronomie; il aurait régné sur les Atlantes 3800 ans avant l'ère chrétienne; les traditions indiennes *lui attribuent l'invention de la sphère, et une partie des connaissances astronomiques recueillies et conservées par les brahmes.*

».... Ces traces attestent au moins l'existence d'un chef, honoré pour les connaissances célestes qu'il a répandues chez *un grand peuple* aux temps les plus reculés, et dont l'histoire a gardé le souvenir. »

FABLES ASTRONOMIQUES.

« La mythologie de la Grèce a mêlé ses inventions aux sym-

---

rapport avec la nature qu'on leur attribue, dans la vieille langue des Gallo-Moriniens; tandis que ces mêmes noms ne signifient absolument rien dans les autres langues.

(1) Nous en dirons le pourquoi plus tard.

boles et aux allégories dont les Indiens et les Egyptiens (1) avaient enveloppé les connaissances célestes qu'ils avaient acquises, *ou que leur avaient enseignées des maîtres antérieurs.*

»Après des siècles de guerre et de dévastations qui avaient interrompu la tradition des connaissances mystérieuses recueillies par les corporations sacrées, les figures et les caractères hiéroglyphiques, qui dans les temples représentaient l'état du ciel lors de leur édification, *ne se rapportent plus aux phénomènes ni à leur signification primitive* (2). Leurs ignorants gardiens, qui ne connaissaient pas la précession des équinoxes, ne pouvant plus interpréter ces allégories, l'imagination païenne leur appliqua ses fables et ses explications.

»Ainsi, la gerbe d'épis que tenait la Vierge, symbole de la moisson, devint la chevelure de Bérénice; le Lion, qui annonçait les chaleurs, fut le Lion de Némée, terrassé par Hercule; les douze constellations zodiacales représentèrent de même les douze travaux de ce demi-dieu, *et non plus les époques et les circonstances de l'agriculture en Egypte* (3), quand le soleil parcourait ces constellations dans les temps antérieurs.

»Les levers ainsi que les couchers des constellations, indiqués par des signes précédant ou suivant une autre figure, furent expliqués par des enlèvements ou des descentes d'enfer,... etc.

»On retrouve aussi dans ces inventions grecques la trace des invasions du Nord; *l'Elysée* et *le Ténare*, le nom *d'Hercule*, le nom de *l'Ourse* appliqué à la grande constellation du pôle boréal, le culte du feu en Perse et en Egypte, indiquent des traditions

---

(1) Nous prouverons que les savants de l'Inde et les savants de l'Egypte étaient étrangers à ces pays, ou, du moins, n'appartenaient nullement à *la race indigène*. Ces races étaient alors comme aujourd'hui inférieures à la race gauloise, vraie dépositaire et propagateur des connaissances civilisatrices.

(2) Certes, mais elles se rapportaient admirablement à la latitude et au climat des Gaules. Nous le prouverons.

(3) Mais bien les époques de l'agriculture dans les Gaules. Au reste, elles n'ont jamais été applicables à l'Egypte. (*Notes des auteurs.*)

hyperboréennes antérieures aux fables et aux temps historiques de l'Asie (1).

»Le nom des planètes, imposé aux jours de la semaine, est encore une usurpation de la théogonie païenne sur les mystérieux emblèmes qui, dans une *origine très-reculée*, avaient représenté cette division du temps.»

M. Guynemer, expliquant, au mot *Sphère céleste*, l'usage ou le mécanisme de cette sphère, dit, à la fin de cet article :

«On a reconnu que certains astronomes grecs avaient donné des projections de la sphère pour le résultat de leurs travaux, tandis qu'elles représentaient un état du ciel *bien antérieur à leur temps, et sous une latitude différente.*

»La sphère d'Eratosthène, par exemple, n'avait pas été faite à Alexandrie 255 ans avant notre ère, mais plus anciennement et sous le parallèle d'Esné ou de Thèbes, alors que l'astronomie y florissait (2).

»La sphère donnée par Eudoxe était aussi de dix siècles avant lui.

»Celle de Méton dénote également des observations recueillies cinq cents ans avant le temps *où il l'apporta dans la Grèce.*»

D'où il est facile de conclure que les inventeurs de la sphère céleste n'étaient pas Grecs, et que les Grecs

---

(1) D'accord avec M. Guynemer sur le fond de ce passage, nous en développerons les détails dans notre grand ouvrage, dans lequel nous démontrerons la véritable origine et des Hyperboréens et de l'Elysée, des Hercules et des noms des planètes, etc., etc.

(2) Elle n'était nullement applicable à la latitude d'Esné ni d'aucune partie de l'Egypte, mais bien entre le 45e et le 50e degré boréal.

allaient puiser leurs connaissances astronomiques ailleurs.

M. Guynemer, au mot *Zoroastre*, dit une grande vérité, et commet, en même temps, une erreur palpable, dans laquelle, au reste, le plus grand nombre des savants sont tombés.

« Ce législateur de la Perse, dit-il, avait recueilli, *dans ses voyages au nord de l'Asie*, des notions astronomiques qu'il communiqua à ses disciples, et qui prouvent leur origine : ainsi, en disant que *le plus long jour de l'été est le double du jour le plus court de l'hiver, il indique la latitude de la Tartarie*, qui est de 49° (à peu près celle de Paris), où effectivement le plus grand jour est d'environ 16 heures, et le plus court d'à peu près 8 heures, tandis que, la latitude de Perse étant beaucoup moins haute, cette indication ne peut s'y appliquer. Les annales indiennes conservent la trace de son séjour auprès des Brahmes, dont les successeurs, dégénérés, montrent encore la place où habitait ce philosophe, *mais ne savent plus rien des sciences renfermées dans les livres qu'il était venu y étudier.* »

Or, il est pour ainsi dire prouvé aujourd'hui que Zoroastre, pas plus que Pythagore, n'a pas plus été chez les brahmes que dans le nord de l'Asie.

Le nord de l'Asie, désigné ici sous le nom de Tartarie, n'était pas habitable du temps de Zoroastre. C'était une immense plaine d'alluvion sans consistance, un vaste marais sans limite, sans cesse submergé par les puissants afflux des hauts plateaux de l'Asie centrale. Il a fallu l'accumulation des détritus des couches pliocène, miocène et écocène de plusieurs milliers de siècles, avant que ce groupe *molasse* fût devenu assez

ferme pour ne pas fléchir sous le poids d'animaux tant soit peu pesants. Aujourd'hui encore, cette contrée plane, *sans fin*, n'est presque pas habitée. Des steppes, des sables, des marais, des déserts stériles, la couvrent partout.

Mais ce qui est vrai, c'est le calcul latitudinal enseigné par Zoroastre; calcul qu'il avait trouvé tout fait, non chez les brahmes, qui habitaient une contrée où il n'était nullement applicable, mais chez les illustres savants qui l'avaient adapté au parallèle de leur patrie, chez les Atlantes, premiers législateurs des Walli-Keltes (1), desquels descendaient en ligne directe les druides et leurs Gaulois.

Et en effet, le bas-plateau européen, situé à l'Occident, entre la Loire et le Rhône d'une part, le Rhin et les bouches de l'Escaut de l'autre, baignant ses côtes dans l'Océan *Atlantide*, répond on ne peut plus parfaitement au thême de Zoroastre (2). Il faut la plus obstinée, comme la plus incompréhensible préoccupation, pour ne pas voir cette vérité; il faut, avec une abnégation toute gratuite, abjurer la gloire de son propre pays, pour aller chercher dans des contrées lointaines — où

---

(1) Nous établirons de la manière la plus évidente que les Atlantes et les Walli ou Gaulois sont un seul et même peuple, et que les mots *Atland* et *Gaule* ont tout à fait la même signification.

(2) Jean Reynaud, dans son magnifique ouvrage *Terre et Ciel*, établit mathématiquement, géographiquement et astronomiquement, et démontre, de la manière la plus claire, que l'occident de l'Europe constitue le centre naturel du monde habitable. — (Voir seconde édition, pages 420 et suivantes.)

jamais aucune civilisation bien réelle n'a pu s'implanter — ce qu'il était si facile de découvrir sans efforts sur le sol de la patrie; sol si fertile partout, donnant la vie à une population compacte, innombrable, intelligente, courageuse; la seule qui put lutter plus tard contre les envahisseurs romains, et qui ne dut plier sous le joug que pour trois causes : ses dissensions intestines excitées et entretenues par l'astuce des agresseurs; le défaut de tactique et d'organisation disciplinaire de ses armées, joint au défaut d'armes défensives, sous lesquelles le soldat romain était si puissamment abrité; le génie extraordinaire, enfin, du général romain, le premier stratégiste du monde à cette époque.

Du reste, Zoroastre n'avait nul besoin d'aller puiser sa science chez les brahmes, car il était mage (1), ou sortant de l'école des mages, et, par conséquent, il avait été s'initier, se tremper à la source féconde d'où jaillissaient, dès la plus haute antiquité, les premières notions civilisatrices de l'humanité, les connaissances nécessaires à la vie et à l'organisation

---

(1) Eusèbe, en parlant de Ninive, dit que Zoroastre, le mage, régnait sur les Bactriens du temps de Ninus: *Ζοροαστρης ὁ μάγος Βακτριων ηβυσιλευσε.* (Euseb., *De præp.* ev., lib. X.)

Au dire de Diogène Laërte, Hermodore, philosophe platonicien, calculait que Zoroastre avait vécu 5000 ans avant la guerre de Troie. « Il »comptait, dit cet auteur, depuis les mages, dont la tradition nous ap»prend que Zoroastre fut l'instituteur, jusqu'à la chûte de Troie, cinq »mille ans. » (Diog. Laërt., *Prœm.*)

Plutarque, dans son Traité d'Isis et d'Osiris, est du même sentiment: « Zoroastre le mage, dit-il, a précédé de 5000 ans la guerre de Troie. »

sociale de l'homme ; car gymnosophistes, brakmanes, colléges d'Egyptiens, comme mages, sortaient, primitivement, d'un foyer commun dont le centre était le druidisme créé dans le *pays des Pères*, dans l'*Atland*, *la patrie par excellence*, dans les Gaules (1).

Justin rapporte, en parlant de la dernière guerre de Ninus contre Zoroastre, roi des Bactriens, que « l'on dit qu'il avait trouvé le premier les *arts magiques* et considéré avec attention *les principes du monde et le mouvement des astres* (2). »

Ce qui revient à dire que Zoroastre, ayant puisé à la source commune, a, le premier, introduit la science dans la Bactriane. Mais, une preuve qu'il ne l'avait point inventée cette science, c'est que son thême *du plus long jour double du plus court*, directement applicable au centre des Gaules, ne l'est nullement ni à

---

(1) Presque tous les auteurs grecs s'accordent à dire que la secte des mages devait être considérée comme la plus illustre et la plus utile de toutes celles qui se sont consacrées à la sagesse. Aristote déclarait dans le premier livre de la *Philosophie*, que les mages étaient plus anciens que les Egyptiens. Cette opinion paraît au reste soutenue par Eudoxe, par Hermippe et par Théopompe. Cléarque de Soles regardait les mages comme antérieurs aux brahmes. Toutefois, les érudits philosophes modernes conviennent — quoiqu'ils voudraient persuader le contraire — qu'il n'est point constaté que l'instituteur primitif des mages fût effectivement Zoroastre. Certes, cela n'est point constaté, puisque Hermippe, d'après Pline l'Ancien, dit qu'Azonace fut le maître de Zoroastre, 5000 ans avant la guerre de Troie.

Or les mages — les premiers mages bien entendu — n'étaient autres que les missionnaires des savants de l'empire atlante. Ce qui sera prouvé en temps et lieu.

(2) Qui primus dicitur artes magicas invenisse, et mundi principia siderumque motus diligentissime spectasse —(Just., lib. I, cap. I.)

la Perse, ni à la Bactriane, ni à aucune contrée dépendante de l'action des mages dans l'Asie.

Nous sommes loin de contester la haute antiquité de Zoroastre; mais est-elle comparable à celle des Atlantes? Il est, au reste, parfaitement connu aujourd'hui que les mages étaient, aussi bien que ce grand philosophe, étrangers à la Perse (1); car on peut tenir comme certain que la langue de Zoroastre a jadis régné comme idiome vulgaire sur une étendue considérable de notre globe. Comment, alors, cela se fait-il que l'on ne comprenne nullement cette langue dans le pays d'où l'on dit Zoroastre originaire? comment n'en reste-t-il pas de vestiges dans cette partie de l'Asie? comment les prêtres et les savants de ce pays, qui devraient en faire un continuel usage, en ont-ils perdu le sens? et comment se fait-il qu'on en trouve des traces si profondes dans les langues kelti-gallo-morinienne et kimbrique?

Les *Naçkas,* ou livres révélateurs de la doctrine de Zoroastre, ont été écrits en langue zend; il paraîtrait résulter du seul document que fournisse l'histoire, qu'à une certaine époque de la monarchie des Perses, ces livres furent traduits du zend en pehlvi. Ceci, selon nous, prouverait que la langue zend n'appartenait pas originairement à cette contrée. Il est assez naturel

---

(1) Selon Hérodote, une nation étrangère fit connaître aux anciens Perses les commodités de la vie. On ne sut jamais d'où venaient ces étrangers.

de croire que lorsque ceux qui l'avaient importée en Perse eurent disparu, et que leurs générations — peu à peu habituées à la langue du pays — comme cela arrive à toutes les migrations — eurent fini par oublier la langue de leurs pères, comme les descendants des Franks ont oublié la leur après avoir adopté celle des Gallo-Romains, il est naturel de croire, disons-nous, qu'il a fallu traduire ces livres, pour les rendre intelligibles aux nationaux. D'où l'on peut hardiment conclure que le zend n'était pas la langue des anciens Perses; car les langues primitives ne peuvent tellement s'oblitérer, ni même s'altérer, dans un pays, qu'il n'en reste toujours quelque chose.

Or, la langue zend était celle des mages; le pehlvi était probablement celle des Perses du temps de Darius, puisque celui-ci voulut l'introduire dans le sacerdoce malgré les mages, dans le but probable de détruire l'influence et le crédit d'une caste sacerdotale qu'il regardait *comme étrangère au pays.*

L'Ariane n'était la patrie de Zoroastre qu'au même titre que la Grèce était la patrie d'Homère et d'Hésiode.

Rappelons ici que César, dans ses *Commentaires*, dit que les druides enseignaient à leurs disciples *la nature et le mouvement des astres, la grandeur du monde et des terres*, l'histoire naturelle, la puissance et la nature des dieux immortels, et que Pomponius Méla n'est pas moins explicatif à ce sujet que le Romain.

Les druides étaient donc astronomes, et astronomes

qui n'avaient pas eu besoin d'aller dans d'autres pays étudier la science qu'ils enseignaient. Quand un corps de savants, législateurs, politiques et religieux, se livre aux observations astronomiques, c'est apparemment dans le but d'en rapporter le résultat à leur patrie, et d'en faire l'application aux besoins agricoles, commerciaux, industriels et moraux de leurs concitoyens. Eh bien! tous les documents concernant le grand livre du ciel sidéral, connus dans la haute antiquité, les sphères, les zodiaques, les dénominations des diverses constellations, ne sont applicables ni à l'Egypte, ni aux Indes, ni à la Perse, ni à aucune contrée habitable du globe ancien, sinon qu'à la latitude boréale du 45e au 50e degré, au centre des Gaules, là où le plus long jour égale la plus longue nuit et est le double du jour le plus court; là où les noms des principales constellations ont une signification dans la langue nationale; là où les saisons répondent directement à la division quartenaire des signes du zodiaque et sont en rapport avec les époques des travaux de l'agriculture, de la pêche, de la chasse, de la navigation; là où les jours de la semaine, correspondant terme pour terme aux sept planètes, portent des noms dont l'énergique expression précise le caractère de leur institution pratique dans la vie civile; là, enfin, où les noms des divinités de la mythologie ont, dans la langue de ce beau pays, une signification tellement claire et évidente, que l'on ne saurait méconnaître la nature de chacune de ces divinités; tandis que l'on s'efforcerait vainement de

trouver dans aucune autre langue la signification de ces mêmes noms (1).

On sait qu'Aristote, d'après des mathématiciens qu'il n'a pas nommés, fixe la circonférence de la terre à 400,000 stades.

Or, 400,000 stades égalent 72,000,000 de coudées.

Rapprochons ces données des anciennes mesures usitées dans les Gaules sous les 45e et 50e degrés de latitude; évaluons le degré à 20 lieues de 15,000 pieds, et multiplions les 360 degrés de la circonférence terrestre par 20, nous aurons 7,200 lieues. Or, la lieue de 15,000 pieds = 10,000 coudées; donc 7,200 lieues = 72,000,000 de coudées, ou 400,000 stades. Donc ce calcul, applicable seulement à la latitude des Gaules, et nullement à aucun autre pays, n'a pu être fait que par les mathématiciens du pays auquel il convenait (2).

Il a été reconnu que l'invention de l'année luni-solaire, d'une période de 19 ans, est due aux Hyperboréens, *qui habitaient*, disent les plus anciens auteurs connus, *l'extrémité de la terre*. Ces Hyperboréens étaient astronomes au même titre que les druides. Mais étaient-ils du même pays? Fouillons dans les plus anciennes géographies, ouvrons l'*Odyssée* et con-

(1) Nous ne pouvons, dans le présent ouvrage, développer la masse de preuves que nous possédons sur ce sujet, qui, du reste, ne doit pas entrer dans ce cadre restreint; mais nous nous rendons fort de démontrer victorieusement, dans une autre publication, tout ce que nous avançons ici.

(2) Grave, dans sa *République des Champs-Elysées*, fait le même calcul, que, toutefois, il n'applique qu'à la latitude de la Belgique.

sultons le vieux Homère, non dans les traductions plus qu'inexactes qui en ont été faites, mais dans le texte grec qui nous est parvenu.

Nous trouvons au quatrième livre le passage suivant, concernant la géographie des Champs Élyséens : «Les »dieux immortels t'enverront dans le *Champ Élysien*, »à *l'extrémité de la terre*, où réside le *roux Rhada-»mante* (1), où les hommes trouvent une vie très-fa-»cile. Le temps *des neiges, de l'hiver* et *des pluies n'y »est pas long*; mais *l'Océan* y envoie sans cesse des »vents doux pour rafraîchir les habitants.»

Cette interprétation du vrai texte ne ressemble guère aux traductions de fantaisie faites par Mme Dacier, Bitaubé et d'autres; car Homère ne dit point comme eux, que dans le Champ Élysien on ne sent pas les frimas de l'hiver, mais bien que l'hiver n'y est pas fort long : οὐ ξειμὸν πολὺς, et que ce pays est situé à l'extrémité de la terre : ἐς πείρατα Γαίἐς. Et comme Homère ne dit pas où se trouve cette *extrémité de la terre*, parce qu'à cette époque on le savait parfaitement, nous allons recourir au poète latin qui a le mieux compris Homère, à Virgile, qui va nous le dire sans ambages : «*L'extré-»mité de la terre est le pays des MORINS et la double »embouchure du RHIN* (2).» Voilà ce que dit Virgile, et voilà ce qu'a dit toute l'antiquité. Solin est tout aussi

---

(1) Nous expliquerons ce que veut dire *Champs Elysiens* et *roux Rhadamante*.

(2) Extremique hominum Morini Rhenusque bicornis.

explicite : «La côte *maritime* des Gaules, dit-il, était »le bout du monde.» Or, *Morinie* veut dire *maritime* (1).

Nous pourrions donner à ce sujet une quantité d'autres preuves ; mais notre cadre s'oppose à ces détails, que, du reste, nous nous réservons de traiter *in extenso* en temps opportun.

Seulement, nous ajouterons ici que Suidas, en décrivant la vie d'Hésiode, dit positivement qu'il était, aussi bien qu'Homère, Atlante ; et Pausanias ajoute que celui-ci *s'est retiré à l'extrémité de la terre* (2) ; c'est-à-dire qu'il s'est retiré en Morinie, sa patrie.

Il est évident et généralement reconnu que les signes du zodiaque servaient aux anciens peuples d'indication à l'ouverture de leurs travaux. Le lever héliaque de tel signe appelait le laboureur aux champs ; le lever de tel autre fit déployer au navigateur les voiles de son vaisseau ; un autre attira le chasseur au bois ou le pêcheur à ses filets ; un autre encore rassembla les populations entières pour combattre les inondations qui allaient descendre des hautes montagnes ; chaque signe, enfin, était un avertissement qui — à défaut de calendrier, que l'on ne connaissait pas encore — était ouvert partout et dans lequel chacun put lire. Il est également évident que les inventeurs de ce grand livre, que l'on appelle zodiaque, l'ont plus spécialement écrit au ciel de leur patrie et à l'usage de leurs con-

(1) Finis erat orbis ora Gallici littoris. (Solin., cap. XXV.)
(2) Paus., p. 3.

citoyens. Or, ni le zodiaque de Dendérah, ni le zodiaque d'Esné, ni celui de Salcette ne sont applicables aux climats où on les a découverts. Aucun des phénomènes que la nature reproduit périodiquement dans ces pays ne correspond au lever héliaque des signes indiqués dans ces monuments astronomiques. Mieux que cela, les figures nominatives, le Lion excepté, soit du zodiaque, soit des constellations, n'appartiennent pas exclusivement à cette latitude. Et encore il est reconnu aujourd'hui, par tous les grands naturalistes, que le lion existait autrefois sous les latitudes septentrionales aussi bien que vers les tropiques, comme il est également reconnu pour douteux, par plusieurs savants érudits, que le prétendu Lion fût réellement un lion, tandis que l'on soupçonne fortement qu'il aurait bien pu n'être qu'un grand chien, et que c'est pour ce motif que l'on a appelé l'époque du lever héliaque du lion : « jours *caniculaires* », et non pas « *léoniculaires* ».

Et comme les signes du zodiaque correspondent, terme pour terme, saison pour saison, depuis des milliers de siècles, à la latitude des Gaules, il ne nous paraît pas trop téméraire d'affirmer que ce sont nos grands parents qui les ont inventés (1).

(1) Nous sommes assez patriotes pour ne pas démordre de ce thème. Outre cela, nous avons non seulement la plus consciencieuse et la plus complète conviction de la vérité de ce que nous avançons, mais encore des preuves innombrables à l'appui. Il n'y a qu'une chose qui nous étonne : c'est que les savants officiels n'aient jamais rien vu ou voulu voir de pareil ; tandis que tous les documents de l'antiquité — qu'ils ont journellement entre leurs mains — fourmillent de preuves qui auraient dû leur ouvrir les yeux depuis long-temps. — (Voir l'Appendice.)

Les savants qui, ehez les Atlantes, étaient plus spé-eialement chargés de l'observation des astres, s'appe-laient *arimaspiens*. On croit communément que les arimaspiens n'avaient qu'un œil, et cette eroyance a dérouté tous les historiens de l'antiquité. On croit aussi que l'invention des lunettes n'appartient qu'aux temps modernes : e'est un oubli. Les lunettes à tube étaient en usage chez les Hyperboréens dès les temps les plus re-culés. Hérodote et Diodore de Sicile en font mention. Les arimaspiens s'en servaient pour observer la lune, et c'est pour cela qu'on les a appelées *lunettes*.

Diodore de Sicile dit : « On prétend que la lune se » montre dans cette île (des Hyperboréens) à peu de dis- » tance de la terre, et qu'on découvre parfaitement sur » son disque des amas terrestres. »

Or, la lune, ne s'éloignant jamais de l'écliptique, ne peut assez s'approcher d'aucun point de notre globe pour permettre d'y découvrir des amas de terres. La vue humaine la plus perçante, sans le secours du téleseope, ne saurait aequérir pareille faculté. Il est, pour nous, évident qu'on a voulu dire que ces astro-nomes avaient le pouvoir de *rapprocher* la lune de la terre par le moyen d'un instrument d'optique quel-eonque.

Quelle était donc la nature de eet instrument ? C'était apparemment un tube à objeetif auquel l'arimaspien appliquait *son œil*, dans le but *d'observer, de guetter, d'espionner, de suivre le cours de la lune ;* instrument qu'à l'aide de *ses bras*, il faisait mouvoir dans la diree-tion de la marche lunaire. Le nom même de ees savants

astronomes indique du reste clairement cette double manière d'opérer *d'un seul œil* et des bras. Ce nom, comme tous les noms astronomiques de l'antiquité, est composé de deux mots de la vieille langue gallo-morinienne : *arima, arem'* = bras (au pluriel), et *spien* = espionner, guetter, suivre à la piste, observer; *spiens* (au pluriel) = espions, observateurs. C'est du pur flamand.

Du reste, si l'on s'en rapporte à l'*Histoire de l'astronomie* de Bailly (1), les télescopes ou tubes astronomiques ont été connus d'Hypparque et de Ptolémée; et plusieurs siècles avant la réapparition moderne de cet instrument, Roger Bacon faisait mention de « verres » convexes par le moyen desquels *on peut faire descendre en apparence le soleil et la lune* (2). »

C'est à l'aide de cet instrument que les arimaspiens ont pu trouver exactement le cycle luni-solaire de dix-neuf ans, étudier et fixer une quantité d'autres phénomènes astronomiques, dont on n'a pu faire l'application avec exactitude qu'à la latitude des Gaules comprise entre le 45e et le 50e degrés.

Il y a un autre fait, plus remarquable encore, qui fournit, pour ainsi dire, la preuve la plus palpable, la plus évidente, la plus flagrante en faveur de la priorité du peuple atlante en ce qui touche la science astronomique : c'est le nom donné aux constellations qui

---

(1) Page 82.
(2) Bacon, *Opus majus*, p. 357.

forment, pour ainsi dire, le pivôt de la sphère ou du mouvement céleste et sidéral : la *grande et la petite Ourse*, ou, si l'on veut, *le grand et le petit Chariot.*

M. Guynemer dit à ce sujet dans son *Dictionnaire d'astronomie* : «Il est digne de remarque que les habi-»tants du Nord aient eu le même nom, pour désigner »cette constellation, que les peuples du midi de l'Asie »et de l'Egypte, quand ces différents peuples *semblaient »inconnus les uns aux autres; car les sept étoiles de »l'Ourse peuvent aussi bien représenter tout autre objet »qu'un tel animal.»*

Observons d'abord que l'ours appartient originairement à l'Europe, peut-être exclusivemont au nord, et qu'il n'en a jamais existé ni dans l'Egypte ni dans le midi de l'Asie, ou, du moins, qu'il n'en a jamais été question dans l'histoire naturelle de ces contrées. Ensuite, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ces peuples méridionaux l'aient classé parmi leurs figures constellaires, puisque la science astronomique leur avait été enseignée par les missionnaires des inventeurs de cette science, et qu'ils ont trouvé tout naturel de n'y rien changer.

Il est évident que les constellations des Ourses sont les plus remarquables, les plus apparentes, et ont dû servir de point de départ, ou, plutôt, de point de rapport, à l'étude de tout le système. C'est par elles que l'on a découvert les pôles du monde, et c'est pour cela que l'on a appelé *boréal* le pôle nord, et les terres polaires *pays des ours*, *bors.*

Or, le mot morinien *bór*, en flamand moderne *beer*,

signifie *ours*. Les Grecs l'ont également appelé *ours* en employant le mot αρκτος; mais ce mot αρκτος provient du gaulois *arth*, qui aussi veut dire *ours* (1).

Donc, la dénomination pivotale appartenant à la nation gauloise, il n'y a rien de téméraire à soutenir que cette nation l'a inventée et propagée parmi les autres peuples, lesquels, en l'admettant et en la conservant à travers les siècles, ont voulu rendre hommage au profond savoir des inventeurs. Ainsi, les étrangers ont été plus justes envers notre patrie que ne le sont nos savants eux-mêmes.

L'ouverture de la navigation s'annonçait sur les côtes maritimes de l'Europe occidentale par le lever héliaque des *Pléïades*. On se rappelle que la déesse Calypso, *fille d'Atlas*, recommande à Ulysse, au moment de son départ de l'île d'Ogygie (2), «de regarder toujours attentivement *les Pleïades* et la grande Ourse, qui est la »seule constellation *qui ne se perd jamais* dans les eaux »de l'Océan.» Ainsi, la grande Ourse reste constamment sur l'horizon des Gaules et appartient bien réellement à la patrie des Atlantes. D'ailleurs, le nom *Pléïades*,

---

(1) Si, au lieu d'*Ourses*, on veut appeler ces constellations *Chariots*, l'application étymologique du mot revient encore à la langue morinienne. Le mot primitif est *khar, kar* = chariot. Mais ce mot *chariot* n'a, par lui-même, aucune signification plausible, tandis que *kar*, à l'infinitif *karren*, = tourner, pivoter, indique une machine *tournant en tous sens sur un pivot*, et donne une idée parfaite du mouvement décrit par les deux Ourses ou Chariots autour de leur pivot, l'étoile polaire ou boréale.

(2) Plutarque place l'île d'Ogygie dans l'Océan, à cinq journées de la Grande-Bretagne.

purement morinien, indique clairement le genre d'avis que l'apparition de cette constellation sur notre horizon donnait à nos anciens navigateurs. Ce nom vient du verbe morinien *pleyen*, naviguer. Nous n'entrerons pas dans d'autres détails à ce sujet; ils deviendraient superflus ici. Nous les réservons pour une autre publication (1). Seulement nous prierons le lecteur de vouloir bien se rappeler que l'auteur du poème d'*Hercule* place l'aventure des *sept filles d'Atlas* (les Pléïades), dans son dixième chant. Il raconte que la beauté et la sagesse des sept Atlantides avaient inspiré un violent amour à Busiris, roi d'Egypte, *fils de Neptune* (2). Busiris, *voulant s'en rendre maître*, avait envoyé des pirates *pour les enlever*. Hercule tua les pirates et rendit les filles à leur père Atlas, qui, pour témoigner sa reconnaissance, l'initia dans *les connaissances astronomiques*, qu'il porta ensuite en Grèce. Hercule tua aussi Busiris, prince cruel et féroce, qui égorgeait les étrangers qui abordaient en Egypte, et il bâtit ensuite la superbe ville de Thèbes dans la Haute-Egypte.

Peut-on, nous le demandons, trouver un récit aussi complétement clair et mieux en rapport avec notre opinion? Ce passage de Diodore de Sicile ne prouve-t-il pas que l'Egypte était encore à l'état presque sauvage à cette époque, ou, du moins, qu'elle était encore loin

---

(1) Nous expliquerons, entre autres, l'origine et la signification du mot *pilote*.

(2) Diod. de Sic., cap. XVII.

d'avoir atteint le degré de civilisation qui lui donna plus tard un si grand lustre? On voit clairement que les Egyptiens cherchaient à s'emparer de la connaissance de l'art de la navigation *par application de l'astronomie;* et le récit prouve que l'astronomie a été portée en Egypte par les *Hercules atlantes*, qui, ensuite, ont bâti Thèbes, la superbe (1).

Les zodiaques n'ont donc pas été inventés, mais apportés ou implantés en Egypte.

Et, en parlant d'Hercule, ne perdons pas de vue que le large baudrier *d'or* qui couvrait le sein de ce héros était constellé d'emblêmes artistement gravés, dont le *premier* représentait la figure *d'un ours*. Cet ours, apparemment, avait sa signification : car les anciens ne faisaient rien sans but et ne se laissaient pas aller aux capricieuses futilités de broderies de fantaisie; cet ours, placé là en tête des emblêmes, n'indiquait-il pas clairement qu'il appartenait à la contrée boréale?

Anciennement les Arabes, experts dans la science des astres, appelaient le premier signe du zodiaque *El* ou *Al Hamel* = le bélier. *El* est notre article *le*, et *hamel*, qui n'est qu'un mot adoptif de l'arabe, n'est autre que le mot morinien pur *hamel* = bélier, dont on se

(1) Il sera prouvé que Hercule n'était que la personnification allégorique d'un corps ou d'un collége de savants gaulois, qui avait une grande analogie avec l'Ecole Polytechnique d'aujourd'hui, et que de ce corps sortaient incessamment des ingénieurs, des astronomes, des navigateurs, etc., etc., que la nation civilisatrice envoyait en mission sur tous les points du globe où elle croyait pouvoir implanter son génie bienfaisant.

sert encore chez les paysans flamands, qui disent *hamel-bout* pour *gigot de mouton*, bout ou quartier de mouton. Nos grands-parents ont voulu donner un caractère plus distinctif encore à ce premier signe du cercle zodiacal. Pour indiquer que le *hamel* était le conducteur du troupeau, ils ont attaché à son cou une petite sonnette, *bel* en morinien, et alors ils l'ont appelé *beller*, sonneur, conducteur, celui qui avertit : pourrait-on nier que *bélier* dérive de *beller* (1)? Car, linguistiquement, que signifie *bélier*, à quelle racine pourrait-on rattacher ce mot? Quel rapport y a-t-il entre ces mots : *brebis* et *bélier*, ou entre *mouton* et *bélier*, entre *agneau* et *bélier?*

Un point seul dans le système sidéral paraît être immobile, tandis que tout le reste du ciel et des astres se meut circulairement autour de lui en décrivant des routes orbiculaires. Ce point dut nécessairement fixer l'attention des premiers observateurs du mouvement des astres, et naturellement on concentra en lui seul la force puissante qui porte tout le fardeau des cieux et qui en fait mouvoir la masse. Evidemment les pre-

---

(1) Les Moriniens donnaient à ce bélier le nom de *bel-hammel* = mouton à sonnette, et le regardaient comme le chef conducteur du troupeau. On choisissait, pour remplir ces fonctions, le plus vieux, le plus vigoureux de la bande, celui qui avait la propension d'en prendre la tête. C'était, pour ainsi dire le *dux gregis*. Le plus ordinairement, on se contentait de l'appeler *beller* = le sonneur. En grec, *οἱ Βηλτισορ*, veut dire les meilleurs, les gens de bien, *optimates* = les premiers. L'un des plus beaux surnoms que l'on ait donnés à Jupiter, le *chef* des dieux du paganisme, c'est celui de *Bel-Hammel*.

miers observateurs ont dû se trouver sur un point du globe qui remplît toutes les conditions pour voir ce phénomène avec facilité; un point latitudinal qui ne fût ni trop bas ni trop élevé proportionnellement à l'angle formé par la ligne verticale tirée du zénith au point du globe où se trouvait placé l'observateur et la ligne diagonale ou inclinée, allant de ce dernier point au point central sidéral. Certes, ce n'est ni à la latitude de l'Egypte, ni à celle de l'Ethiopie, encore moins à celle des Indes, que ce point longitudinal existe, et ce n'est pas à ces latitudes qu'on peut, avec la facilité voulue, observer *constamment* ce phénomène, comme on peut l'observer durant tout le cours d'une révolution sidérale annuelle à la latitude moyenne des Gaules. De là sont sortis Atlas, et, comme dit Dupuis, les étoiles « filles »du pôle, autrement appelées *Atlantides*, nom que l'on »donne aux Pléïades » (1).

Nos ancêtres ont voulu graver dans le ciel, en caractères impérissables, les lois de la sociabilité humaine: sagesse profonde qui n'a jamais été égalée et qui restera vivace aussi long-temps que notre monde existera.

L'une des preuves les moins équivoques que l'Atlantide ou la Gaule-Keltique est le berceau de l'astro-

---

(1) Diod. de Sic., lib. III, cap. LVI, dit que les Pléïades furent longtemps l'indication des saisons, et que la cosmogonie des Atlantes suppose qu'elles ont donné naissance à la plupart des héros connus dans les fables de la Grèce. Hésiode, *Opera et dies*, v. 391, ajoute: « Elles réglaient le »calendrier du laboureur. » Or, ces témoignages ne sont applicables qu'à la division des saisons dans les Gaules.

nomie, c'est le nom donné à la voie lactée. La voie lactée n'est point, comme les autres cercles astronomiques, un cercle imaginaire, conventionnel, scientifique; c'est un cercle bien réel, visible, appréciable, qui coupe la voûte céleste dans toute son étendue. On dirait une gigantesque soudure réunissant les deux hémisphères de l'immensité éthérée. Les Grecs l'ont appelée Γαλαξιε ou Γαλαθιε. Ce nom ne signifie nullement *chemin* ou *voie de lait*, mais bien *pays de Gaule*, ou, ce qui revient au même, *Walland* ou *Alland*.

Or, la voie lactée est presque constamment au zénith des Gaules et ne quitte jamais l'horizon boréal. Et remarquons qu'elle passe au milieu de la constellation de l'*Aigle céleste*. Il sera démontré que l'Aigle est l'emblême des Atlantes, nos protoparents.

Les connaissances géographiques s'arrêtaient, dans l'antiquité, d'une part, à une grande distance des pôles, d'autre part, à une grande distance de l'équateur. On ne connaissait que les zônes tempérées, et encore on ne les connaissait qu'imparfaitement. Vers l'Orient, on ne connaissait pas ou l'on n'avait qu'une idée confuse des limites de la terre. Au-delà de la Bactriane, un voile impénétrable couvrait le pays. Les limites de l'Occident étaient seules connues et décrites : Homère, surtout, les fit connaître.

La première ligne méridienne de l'ancien monde, connu déjà long-temps avant Homère, partait de *la mer kimbrique, à l'une des extrémités de l'Occident*. Or *kimbrique*, en morinien, veut dire : *pays de l'extrémité, royaume ou nation de l'extrême horizon;* de *kim*, ho-

rizon, dernière limite, et de *rik*, état, pays, royaume; car, pour être correct, il faut écrire *kim-rik*.

Il est hors de doute que le sol de l'empire atlantide a, en grande partie, disparu sous un de ces grands bouleversements plutonniens et neptuniens dont parle Zimmermann dans son bel ouvrage *le Monde avant la création de l'homme* (1). Avant le grand cataclysme qui immergea une étendue immense de cet empire, la Gaule, au lieu d'être l'occident de la terre ferme de l'Europe, en était presque le centre. L'Afrique tenait à l'Espagne avec les îles Canaries, qui se prolongeaient, non sous forme d'îles, mais comme continent, dans la mer Atlantide, jusques et y comprenant l'Irlande, la Grande-Bretagne, l'Ecosse et les îles de Zélande, qui, non plus, n'étaient des îles; et cet ensemble formait un vaste plateau uni et non séparé. Le détroit de Gibraltar, la Manche, le canal Saint-Georges, le Hont ou embouchure de l'Escaut, le Sund, dans la Baltique, n'existaient pas encore. Alors l'Espagne n'appartenait pas à l'Europe, mais à l'Ethiopie, car l'Afrique n'a pris ce dernier nom que par suite de la séparation violente causée par la mer intérieure, qui creusa, déchira, renversa, détruisit tout-à-coup les flancs du sol, autrefois solide, où se trouve aujourd'hui le *Gades* qui joint la Méditerranée à l'Océan, et arracha l'Espagne de l'Afrique, laquelle, avant ce bouleversement géodésique, avait ses limites aux Pyrénées. Les noms d'*Afrique*, d'*Es-*

---

(1) Pages 395 et suivantes.

pagne, de *Gades*, dénotent clairement cet événement; comme les noms de *Bretagne*, de *Breskens*, de *Sund*, l'indiquent également (1).

L'ancien monde connu n'était divisé qu'en deux grandes parties : la partie orientale et la partie occidentale. La première comprenait tout ce que l'on savait de l'Asie; la seconde était formée de deux sections séparées par un immense lac, qui, s'étant frayé de force un passage pour se joindre à l'Océan, devint une mer en conservant toutefois son ancien nom de *milieu des terres*. L'une de ces sections était septentrionale, et s'appelait le *pays froid*, *Europe* (2); l'autre était méridionale et s'appelait *pays chaud*, *Ethiopie*. La région froide était beaucoup mieux connue que la région chaude; mais, dans l'une comme dans l'autre, les limites extrêmes vers le pôle ou vers l'équateur n'étaient pas fixées et restaient couvertes d'un voile qui, dans la partie septentrionale, s'est soulevé complètement depuis, mais qui, dans la partie méridionale, n'est encore levé qu'en partie. Jusqu'à ce jour on ne connaît rien ou presque rien de l'intérieur de l'Afrique.

De toute antiquité, une population immense couvrait le sol européen. Sa partie occidentale surtout pouvait,

---

(1) Tous ces mots en langue morinienne signifient : séparation violente, ouverture forcée, déchirement, cassure, brisure, arrachement, brèche, etc. Nous ne pouvons entrer ici dans des détails qui nous feraient dévier du but de cet opuscule. Ils trouveront leur place ailleurs.

(2) Ce n'est pas ici le lieu de produire des preuves et d'expliquer les mots *Europe*, *Ethiopie*, *Asie*, etc. Il faudrait entrer dans des détails beaucoup trop étendus pour cette publication.

par son exhubérance, son intelligence, son activité — conservées jusqu'à ce jour comme innées chez elle — étendre partout ses relations, établir des colonies nombreuses sur tous les points du globe, sans s'exposer à affaiblir la métropole. Elle a pu charger ses Hercules de porter en Egypte la science astronomique, l'art de la navigation, les connaissances hydrauliques, le nom de ses personnages divinisés, sa philosophie et ses initiations aux mystères de l'immortalité. Ses envoyés y ont fait connaître la division des douze signes du zodiaque en quatre parties, subdivisées chacune en trois autres parties, et leur application respective aux saisons formées par la marche annuelle du soleil. Mais, tout en dotant l'Egypte de ce bienfait, ils ont voulu conserver à leur patrie la gloire de l'invention. C'est pourquoi l'application rigoureuse de ce système ne peut se faire à l'Egypte, mais bien à la *zône moyenne tempérée;* et l'on ne pourra contester que la température moyenne des Gaules ne réponde parfaitement, et par son climat et par sa latitude, aux termes de division du cercle zodiacal.

Mais si la marche du soleil régla constamment et uniformément la division en saisons de l'année agricole, commerciale, de navigation, de chasse et de pêche, la marche de la lune, de son côté, donna lieu à la subdivision de l'année en mois (1), et des mois en

---

(1) En morinien, le mot *lune* se traduit par *moon*, en flamand moderne *maen*. La révolution lunaire s'appelle en français *mois*, et non pas *lune*, et

semaines. L'invention et l'institution du système hebdomadaire est un des ouvrages les plus admirables de l'intelligence humaine. Ce système a résisté à travers les siècles à toutes le perturbations qui ont assailli et accablé les peuples. Il s'est implanté chez toutes les nations connues comme un bienfait du Ciel. La nomenclature en a été religieusement conservée tant en latin qu'en morinien; l'une est absolument semblable à l'autre, avec cette différence néanmoins que la nomenclature latine n'a qu'une signification mythologique, tandis que la morinienne porte l'empreinte des faits constitutifs d'une organisation civile et sociale. Toutefois, les deux nomenclatures ont une connexion si intime, que l'une peut s'expliquer par l'autre, et que de ce rapprochement il résulte, jusqu'à la dernière évidence que la primauté appartient aux inventeurs atlantes, c'est-à-dire à nos bons aïeux, les Gaulois.

Aussi, la nomenclature morinienne renferme, dans ses termes, une synthèse complète, naturelle, irrécu-

---

l'on est obligé de dire *MENsnel* pour *MOIsnel*. La force du mot primitif déborde ici. Le morinien, pour traduire le mot *moon*, lune, en *mois*, a dit : *moond* = cours lunaire. Or *lune* et *mois* ne disent absolument rien et ne représentent qu'une idée de convention, tandis que *moon et moond* renferment eux-mêmes leur signification physique et politique. En effet, qu'est-ce que la lune? C'est un *phare avertisseur* qui, périodiquement, sert d'indicateur, de moniteur à la vie civile; c'est une espèce de régulateur, c'est enfin le *moon* ou le *mōn* dans toute la force de la signification radicale de $M+N$. $M+N$ est la racine universelle des dialectes indo-européens qui indique l'avertissement, la dé*mon*stration, l'instruction, qui *mon*tre, etc., etc.

Le mot *semaine* ou *sepmaine* vient de *ser-maene*, sept jours lunaires ou division par quart de lune.

sable, de la vie civile et des devoirs qu'elle impose journellement aux membres de la société ; car elle s'étend sur tout ce qui constitue la force, l'harmonie, la base d'une organisation rationnelle et durable; c'est-à-dire qu'elle embrasse dans son ensemble l'agriculture, la justice, le commerce, l'industrie, les arts et les sciences, la religion avec ses peines et ses récompenses, l'amour ou la défense de la patrie, et, pour couronnement, l'amour, la sainteté du mariage et la liberté. Ce programme immortel est inscrit en termes impérissables dans la nomenclature, ou plutôt dans l'*Heptonomie* donnée par nos grands-parents au monde ancien.

Il est, pour nous, regrettable que le cadre restreint de ce modeste opuscule ne nous permette pas, quant à présent, de donner tout le développement qu'exige cette thèse; mais nous pouvons dire d'avance, avec certitude, que les preuves que nous fournirons à son appui sont tellement claires et précises, que le doute, enfin, disparaîtra pour faire place à la conviction et à la certitude (1).

Enfin, de quelque côté que l'on se retourne, que l'on fouille dans les archives géogéniques du globe, que l'on compulse les poëmes et les histoires de la plus haute antiquité, que l'on s'adresse aux cosmogonies, aux mythologies, que l'on observe le ciel astronomique ou que l'on consulte la géodésie des nations ; que l'on

---

(1) Ce thème fera l'objet d'un ouvrage spécial, élaboré depuis de longues années, et qui, si Dieu nous prête vie, ne tardera pas à être publié.

déterre les racines des langues primitives : tout concourt à nous ramener au point central où était assis le peuple civilisateur ; tout aboutit au foyer lumineux qui lança ses mille rayons sur toute la surface de la terre ; et tout prouve que la vieille Gaule *fut, est, et sera toujours la capitale du monde.*

Maintenant, il convient de faire connaître l'esthétique complète du mot *médecine*, dont, jusqu'à présent, nous n'avons expliqué que le premier membre de son composé, *méde*. Le second membre, *cine*, en renferme nécessairement le complément, et ce complément est tout aussi riche que son antécédent en données psycologiques et physiologiques.

Le mot *cine* = *kine*, provient d'une part de la racine *ken* = connaître, connaissance, science ; d'autre part de la racine *kan* = pouvoir, puissance, force, soutien ; et d'autre part encore de la racine *kin* ou *kun* = engendrement, ou plutôt réceptacle de la génération ou moule générateur, dépositaire du germe latent qui, fécondé, doit donner et développer la vie.

Le type primordial est *kan*, et, par extension *k'na*. De là l'hébreu *k'n'*, *knè* = *kain*, Caïn. Dans le thême d'Adam il représente la force, la puissance, l'autorité, le tyran, le despote, le possesseur, le destructeur de son semblable ; l'être imparfait, jaloux, haineux. C'est la puissance tournée au mal : l'agression (1).

---

(1) « Dans le passage de la formule trinaire de l'homme à la formule tri-

Les traducteurs, ne comprenant pas le radical *k'n*, l'ont cependant rendu par *possessio* (*kanithi*).

Après le crime, Dieu dit à Caïn : « Tu seras pauvre, etc. » Alors Caïn sortit de devant « la face de IehOvAh, et ha-»bita dans la terre de NOD, à l'orient d'Héden » (1).

Donc *cinc*, *kine*, *kin*, ont *radicalement* la même valeur que *kan*, *kana*, *ken*, *kon*, *kun*, etc., et signifient la science, la connaissance, la puissance, et aussi la faculté de donner la vie.

Donc le mot *médecine* est un enthymême des plus parfaits qui offre la figure symbolique de *la science qui a la puissance de donner, de conserver, de protéger la vie de ses frères ou de ses semblables.*

Nous le demandons encore, pouvait-on trouver un mot plus expressif, plus énergique, plus correct, pour caractériser la sainteté d'une science aussi apostoliquement utile à la race humaine, considérée, par le sens profond du mot même, comme ne formant qu'une seule association solidaire de l'amour et de la fraternité? doctrine que tous les sages de l'antiquité jusqu'à nous ont rêvée et se sont efforcés de répandre dans le monde, au prix même de leur liberté, de leur vie, et que Jésus-Christ a voulu sceller de son sang.

»naire de Dieu, *la connaissance* n'a-t-elle pas souvent été appelée *la force*, »*la puissance*, parce qu'il y a en effet identité en Dieu entre sa connais-»sance et sa puissance? » (P. Leroux, *De l'humanité*.)

(1) *Nôd*, et *nood*, en flamand moderne, = nécessité, misère, besoin, pauvreté, douleur, anxiété, exil.

Maintenant — nous le demandons — le rôle que joue aujourd'hui la médecine dans la société est-il complet? Non, assurément. Relégué autrefois tout spécialement entre les mains des druides — médecins, prêtres, magistrats tout à la fois — l'exercice de la médecine était un véritable sacerdoce, et celui qui s'était consacré à remplir cette sainte mission ne s'en sentait que plus fort et plus dévoué. D'abord, parce qu'une certaine affinité existant manifestement entre les peines morales et les infirmités physiques, lui donnait plus de facilité, plus de puissance pour prévenir, arrêter ou guérir les maux, tant physiques que moraux, qui viennent trop souvent assaillir et affliger l'homme et la société; ensuite, parce que l'individu prêtre-médecin se croyait et était réellement revêtu du plus saint des devoirs.

Actuellement, la médecine est réduite à une mesquine spécialité; la vétérinaire même est écartée de ses attributions : elle forme un art à part. Les médecins d'aujourd'hui ne voient et ne traitent que la matière; ils agissent sur l'homme comme sur un cadavre : ils oublient la vie.

Selon nous, l'exercice de la médecine est un sacerdoce, un véritable apostolat, et non pas une profession de lucre ni une spéculation. Son rôle, si beau, si imposant, est donc loin d'être complet aujourd'hui, et nous prédisons que l'avenir lui réserve des développements qui lui feront atteindre l'importance, la grandeur, la pureté, la sainteté qu'elle doit avoir.

A dieu ne plaise que nos aspirations tendissent vers

le passé! mais, si l'on veut arriver à la solution d'un problême qui coordonnât, qui assurât les intérêts communs de l'Humanité entière, il faudra, pensons-nous, continuer l'œuvre si large élaborée par nos pères. C'est là le plus ardent de nos vœux.

Étymologie du mot **MÉDICAMENT.**

Ce mot est composé d'un adjectif et d'un substantif. *Medica* est le même que le grec μηδικος et le latin *medicus*, desquels on s'obstine à faire dériver le mot *médecin*, malgré l'opinion des lexicographes les plus accrédités, qui prétendent que μηδικος n'a jamais désigné *la profession de l'homme*, mais bien *ce qui a rapport à remède*, ou qui est de..., qui appartient à la Médie. *Medica* équivaut à *médique*.

Men ou *min* = la multiplicité dans l'unité, la miscibilité = multitude, divers, quantité, mélange, mixtion, incorporation. On retrouve le radical *men* dans le verbe *mengen* = mixtionner, mélanger, réunir pêle-mêle, etc. *Min*, mélange de passions, réciprocité d'amitié, affinité sympathique = amour. *Mingod* = dieu de l'amour — Cupidon; *minnen* (verbe) = faire l'amour; *minne*, celle qui fait sucer son lait au fruit de son amour = nourrice, amante ou *maîtresse-mère* = *min-moeder*, etc. Vénus s'appelle aussi *minne-moeder*, mère de l'Amour.

Mede, substantif, précédé de la particule *re*, = redoublement, donne le latin *remedium* et le français remède.

Le latin *medela* = secours, soulagement, guérison, vient encore de *meddel* ou *middel* = remède = moyen. *Del* joint à *med* ou *mid* = réunion de moyens = médicament. *Dēl* ou *deel* = tâche, portion, partie, partage, réunion de parts d'héritage.

Les Allemands nomment la médecine *middelartz* : art, science des moyens.

MEDICAM*en*, *inis*, médicament = médique-mélange, ou, si l'on veut, mélange, mixtion-médique ou de moyens.

Ce que l'on appelle vulgairement une médecine, est tout bonnement un mélange-médique, une potion. Cette dénomination, donnée à une préparation purgative, vient probablement de ce qu'autrefois les médecins préparaient eux-mêmes ces sortes de remèdes.

Étymologie et signification du mot GUY.

§ I.

Dès que l'homme eut franchi le fameux passage de l'état d'animalité à l'état humain, alors que l'*instinct* se transforma en *connaissance*, ou — pour parler comme la légende juive — lorsqu'il eut goûté du fruit de l'arbre de la science du Bien et du Mal, le bandeau de l'ignorance, qui ceignait son front, tomba, ses yeux furent dessillés; il connut à l'instant qu'il était sujet à la mort, aux infirmités physiques et morales; il sentit, il comprit sa faiblesse et son isolement au milieu de toute la création. La crainte alors et le désespoir s'emparèrent de son cœur; il rougit de honte : *il vit sa nudité.*

Toutefois, un rayon d'espérance vint s'épanouir à la surface de son âme. Le suc des fruits de l'arbre édénique qu'il avait mangés s'était infiltré dans toute son économie; cette assimilation y laissa des traces profondes de sa vertu : l'homme était devenu *savant.* Il sut

que la *vie* manifestée en lui n'était qu'un souffle de la suprême puissance, et que, comme elle, elle était éternelle, que son espèce était indéfiniment perfectible.

Ces révélations, dues à la transformation psychologique qui venait de s'opérer en lui, lui suggérèrent l'idée de se racheter de la pénalité qu'il avait encourue en se séparant égoïstement de la *vie universelle*. Il travailla dès-lors à son salut, à sa rédemption; il avait entrevu *l'arbre de vie*, placé au centre du *cercle divin* (1), dont imprudemment il s'était fait chasser.

Afin de faire comprendre aux hommes que la vie se continue même au-delà de la destruction, de la manifestation de l'être, que l'existence actuelle n'est qu'une préparation à la vie future, et que la vie future se ressentira en *bien* comme en *mal* de notre vie antérieure, il était nécessaire d'inculquer dans leur esprit des dogmes moraux qui leur rappelassent leurs devoirs et leur destination future : de là l'invention des mythes oraux. Mais la parole n'était pas toujours assez puissante; il importait que le symbole frappât en même temps le sens, et les mythes devinrent bientôt figurés.

De tous les mythes oraux et figurés dont l'histoire fasse mention, il en est un qui nous paraît résumer d'une manière admirable la plus haute et la plus sublime expression d'une doctrine à la fois religieuse et philosophique autour de laquelle toutes les religions antiques semblent venir converger. Nous voulons parler du

---

(1) Fabre d'Olivet.

mythe oral des sages de la Gaule, désigné sous le nom de GUY, figuré par un végétal qui encore aujourd'hui porte ce même nom.

Disons de prime-abord et sans ambages que le mot *guy* (guy de chêne), ou *gui*, vient de *wy*, en latin *viscus*. On se rappelle que le V double des dialectes du Nord se rend par le GU ou par le V simple dans les langues méridionales. *Wilhelm*, *Willem*, *ou William*, fait *Guillaume*; *Walles* (contrée britannique) fait *Galles*; *Wal-land* fait *pays des Gaules*; du vieux mot *wazon* on a fait *gazon*; de *wateau*, *gâteau*; de *wespen*, *wêpes*, on a fait *guespes*, *guêpes*; de *want* on a fait *gant*. On se sert encore dans nos campagnes du mot *want* pour désigner de grands gants que les ouvriers mettent aux mains pour travailler aux haies. Le mot *gagner*, anciennement *gaigner* et primitivement *guiner*, vient de *winnen*; garder vient de *warden*; *be waren* = garantir, conserver sous clef. *Waren* = denrées emmagasinées, gardées; *koopwaren* = marchandises en gros gardées en entrepôt (1). *War*, *wer* se traduit par *guerre*. Une quantité d'autres mots proviennent de là.

Il est d'ailleurs incontestable pour tous les linguistes versés dans la connaissance des langues anciennes que le *gu*, le *v*, le *w* et le digamma gréco-éolien (ϝ), sont la même lettre, ou, du moins, représentent le même son presque identiquement, ou à peu de chose près; les Grecs remplacent souvent le ϝ éolien par le B, comme dans Βιος pour *wios* = vie. Or le B n'est, au fond, qu'un

(1) Voir l'Appendice.

V ou W : aujourd'hui encore les peuples de la Gascogne disent : « *Je bois la bille de Livourne* », pour : « *Je vois la ville de Libourne.* » Ils remplacent les *v* par des *b* et les *b* par des *v*; comme les Allemands les *b* et les *f* par des *p* et des *v*, et réciproquement.

Cela posé, nous dirons que le monotonique *wi* ou *wy*, dont on a fait *gui* ou *guy*, est un radical pur de premier ordre ayant la même signification dans toutes les langues d'origine kelto-kimbrique, ou plutôt gallo-morino-kimbrique, depuis le flamand antique jusqu'au sanskrit, y comprises leurs jeunes sœurs grecque et latine.

Ce *wi* radical donne l'idée de la *flexibilité*, de *tordre*, d'*entrelacer*, de *lier*, d'*unir*. Le guy de chêne est le symbole du mariage, de l'union, de la communion pour la propagation ou la continuation de la vie dans l'humanité. Néanmoins, le *wi* ne reste pas toujours dans sa pureté primitive : quelques dialectes en font *wy*, *wei* (1), *wai woi*, selon le génie euphonique des peuples et des climats. C'est ainsi que dans le sanskrit *wai* = nœud, lacs; *waiman* = entrelacement, enchevêtrement, contexture; *waitras* = roseau (le flexible); *waitasa*, espèce de roseau qui s'incline au moindre vent, en vieux flamand *waian* = venter, flamand moderne *wis*, au pluriel *wissen*, toutes sortes de menues branches souples, flexibles et non cassantes, spécialement les jeunes pousses d'osier et de saule.

---

(1) *Wei*, chez les Chinois, est le nom de la divinité. I.III. *Weï*. (*Revue sociale*), sur le Dimanche.
Voir l'Appendice.

Or, on a donné le nom de *guy* à une plante parasite de la famille des chèvre-feuilles, qui croît sur un grand nombre d'arbres, et qui forme une touffe verdâtre dont les dimensions sont plus ou moins fortes. Anciennement, on suspendait en guise d'enseigne un bouquet ou une couronne de cette plante à la porte des cabarets. Cet usage existe encore dans quelques endroits de la Flandre, de la Picardie ou du Vermandois et du Hainaut.

Nos paysans ont une certaine vénération pour cette plante. Souvenir lointain d'une longue série de siècles, ils respectent l'arbre qui la porte et croient que, par ce signe, Dieu daigne faire alliance avec eux. Ce préjugé, ou plutôt ce *parfum* traditionnel, puise son origine dans l'antique et auguste religion des druides, où le guy a joué un rôle si important, si imposant. Il est un autre préjugé que nous ne passerons pas sous silence, ne fût-ce que pour démontrer toute la haine, ou plutôt, peut-être, tout le ridicule que les astucieux Romains cherchaient à déverser sur les institutions druidiques. Le peuple, mal informé, après la conquête, sur le véritable caractère des prêtres gaulois, alors qu'ils étaient persécutés, bannis, et qu'ils n'osaient célébrer leurs mystères au grand jour, le peuple, disons-nous, crut légèrement aux accusations perfides de magie, de sortiléges, d'enchantements, portées contre les druides. Ce préjugé, avec le temps, s'enracina au point que dans certains endroits on n'osait manger les fruits des arbres sur lesquels on rencontrait du guy, de peur d'être en-

sorcelé. Aussi appelait-on le guy : *ramon* (balai) *des sorcières*, ou bien : *rameau des spectres*.

Le guy était chez les Gaulois considéré comme le symbole de *ce qui est*. Ce mot renferme toute une doctrine, la doctrine de la *vie* en tant que manifestée 1° dans *l'universalité des êtres*, 2° dans *l'humanité* entière, 3° dans *l'individu*. *Wy* est l'*être affirmé*, la vérité éternelle. Grammaticalement, *wy* signifie aussi *nous*, c'est-à-dire *l'ensemble de tous*. Ce mot est encore pleinement en usage comme signe d'affirmation, c'est-à-dire pour exprimer *ce qui existe, ce qui est vrai*. Nous l'avons conservé sous la forme *ouy, oui*, qui, euphoniquement, équivaut à *wy*. Dans une grande partie des provinces méridionales de la Belgique, dans les arrondissements d'Avesnes et de Valenciennes, et dans les Ardennes, nos paysans disent : *wy*, et *ah wy* pour *oui ; wy-da, wy-dée, wy-deu*, pour *vrai-dieu* (1)!

Wy + *d* = incommensurable, l'espace infini, sans limites. — *Ewig* = éternel (2). *Wy* + *f* = femme, celle qui porte et donne la vie.

Comme symbole de la vie manifestée dans l'universalité des êtres, le guy était l'image vivante de la force

---

(1) On disait anciennement *hui* pour *ce jour*, c'est-à-dire pour exprimer la lumière affirmée, actuelle. En faisant précéder ce mot de *ur*, jour = lumière, on a *jourd'hui :* c'est un surperlatif.

Le Δa des Russes = IA, *oui*, ne se ressentirait-il pas un peu de cette origine *dee?*

(2) Les Grecs éoliens disent : AIFεν = unité de temps, éternité, toujours. Sanskrit AIW*an*. (Voir Chavée, p. 118.)

qui anime et gouverne le monde, et par l'intermédiaire de cette plante les hommes communiaient avec Dieu.

On composait avec le *wy* une potion mystique qui avait la propriété d'effacer toutes les souillures de l'âme, et, par extension, de guérir tous les maux. Image sublime de la pureté des cœurs lorsqu'ils ont communié spirituellement avec CELUI qui a toujours été, qui est, et qui sera toujours. La cérémonie de la communion, aussi pieuse que pittoresque, était accompagnée de sacrifices et de repas. C'était la véritable institution du repas égalitaire, ou, si l'on veut, notre sacrement de l'Eucharistie. Pline, tout en regardant cette cérémonie comme superstitieuse — parce qu'il n'y voyait que la forme sans en rechercher ni approfondir le sens philosophique et religieux — dit que le guy était considéré comme un présent du Ciel, et que les ministres qui en faisaient la consécration étaient regardés comme les organes de l'Être Suprême (1). Cet auteur raconte ensuite les solennités du sacrifice : « C'est à la sixième »heure que la cérémonie a lieu. On commence par »chercher un chêne qui porte du guy, car cette plante »est rare. Ensuite, dit-il, le prêtre sacrificateur, *vêtu de*

(1) On les appelait en effet *der wydes*, les sacrés, car ils étaient considérés comme *gewyd*, sacrés ou consacrés : le mot *wyd* = saint, précédé du signe du participe passé *ge* = saint ou rendu saint, inviolable. Cette racine *wy* + *d* a une portée immense, et exprime dans tous ses dérivés l'idée de l'inviolabilité, de tout ce qui est hors de toute atteinte, qui ne peut être asservi, qui est tellement loin, haut ou étendu, qu'on ne peut s'en saisir. C'est pour cela que les Flamands disent *wy-water*, eau bénite.

Nous reviendrons sur ce thème, qui mérite des développements.

»*blanc*, monte sur l'arbre et coupe avec une serpe d'or »la plante qu'on a eu soin de recueillir dans une saie »blanche : avant la cérémonie, on prépare le sacrifice »et le festin.»

Le sacrifice, le festin, la potion mystique, sont autant de caractères qui ne laissent aucun doute sur le but de la cérémonie. C'est la communion des hommes dans l'humanité et de l'humanité avec Dieu. C'est le précurseur de l'Eucharistie essénienne, salienne et mazdéenne (1).

Wy, comme signifiant la vie manifestée *dans l'humanité*, devient le signe symbolique de la sagesse incarnée, du Verbe fait chair. Appliqué au langage ordinaire, il signifie *sagesse*, *chasteté*, *pureté*, ce qui est saint, béni ou consacré. *Wysheid* (2) désigne encore aujourd'hui la seconde personne de la Trinité. Après avoir créé l'humanité, divisée en mâles et femelles, Dieu les *bénit* (Genèse, I, 27 et 28), Dieu les *consacra*, les rendit *saints*, *bénis*, ge*wyd*. *Wyën* = bénir, consacrer.

Wy, comme s'appliquant à *la vie* manifestée *dans l'individu*, devient le symbole des institutions sociales. C'est à l'homme qu'est dévolu le soin de guider, d'éclairer, de diriger ses semblables dans la voie de la Providence, c'est-à-dire vers la félicité commune. *Aide-toi, le Ciel t'aidera*. C'est le rôle assigné à la troisième

---

(1) Voyez étymologie des mots *Humeur*, *Homme*.

(2) *Wyschnou*, dans l'Inde. Au dire des brames, *wyschnou* s'est déjà incarné cinq cents fois.

hypostase divine. *Wyzen*, de nos jours, signifie : montrer, indiquer, conduire, diriger, instruire, enseigner, éclairer, etc.; *wyzer* = indicateur, éclaireur, instituteur, etc.

Wy est *un* dans son *universalité*, mais il est triple dans ses acceptions. Il est toujours *activité*, créateur universel, éternel, incessant ; — il est toujours amour, fraternité humaine; toujours *science*, intelligence humaine. L'homme est créé à l'image de *Wy*. Il est également *un* en tant qu'espèce et triple dans ses manifestations : il est toujours *sensation - sentiment - connaissance* indivisiblement unis et simultanément manifestés. C'est pour cela que, linguistiquement et grammaticalement, *wy* = *nous*, c'est-à-dire *tout* et *tous*. C'est probablement aussi pourquoi le *wy* est le signe radical de l'*inviolabilité*, le signe de la *chose sacrée* ou sainte par excellence.

Wy = *oui* n'est plus employé dans les langues du Nord comme signe d'affirmation ; il est remplacé par un monosyllabe qui a tout-à-fait la même valeur : c'est *ia*.

Ia, en gallo-morinien ou vieux flamand, aussi bien qu'en flamand moderne, est le signe de l'affirmation et se traduit par *oui*. Lu de droite à gauche, — ou par métathèse — *ia* fait *aï*. Cet *aï* est aujourd'hui encore fort en usage chez les paysans de la Flandre française, du Hainaut, de l'Artois et du Vermandois ou Picardie, où il est aussi le synonyme d'*oui*. En Angleterre on l'emploie comme pronom de la première personne; seulement il y a chute de l'*a* et on le représente par le signe *i* tout simplement; en sorte que les Anglais considèrent *ai* ou *ia* comme guné de *i*. Ce nonobstant,

ils donnent à cet *i* le son de *aï*, mais *aï* tellement fondu (diphthongué), qu'il ne forme qu'un seul son à peu près semblable à celui de notre mot *ail*, sauf le *l*. Sous la forme *ies* (1) il équivaut à *oui*. Mais la langue anglaise n'étant qu'un rameau moderne de sous-dialecte gallo-kelti-germanique, cet *i* simple n'en provient pas moins de *ia* ou de *ie* (2).

Ia, en tant que considéré comme l'être affirmé, manifesté, est devenu un mythe oral célèbre chez les Hébreux, qui n'était figuré par aucun objet de la création, mais seulement par des signes graphiques. *Ia*, forme *passée* et forme *future* de l'être, était enveloppé dans la forme présente figurée par un cercle, et se formulait par (IA), le même que *wy*, le présent étant d'ailleurs l'éternité, car le présent existe toujours et ne cesse jamais d'exister; et c'est pourquoi il renferme sans commencement ni sans fin le passé et l'avenir. Le présent, qui relie le passé à l'avenir et tient autant de l'un que de l'autre, n'est pas *un point* seulement : il n'est rien, et cependant il est *tout*, car il est la *vie*. C'est ce que la formule (IA) démontre et établit sous une allégorie aussi simple qu'énergique. On pourrait également employer la formule IOA, c'est-à-dire le passé et

---

(1) IES, racine de IESSE, d'Isséens, Esséniens. La religion des Esséniens était la doctrine de la *vie*, de l'Être.

IESUS, avec la finale latine, nom donné au jeune Bacchus, fils clandestin (nocturne) de la vierge Minerve. (Volney, *les Ruines*, ch. XIII.)

(2) ĒI : ce monosyllabe était sur la porte du temple de Delphes. Plutarque en a fait le sujet d'un Traité. (Volney, en note.)

l'avenir rattachés au présent. IOA était le nom de Dieu chez les Hébreux, remarquons-le bien. Ils écrivaient IehOvAh; mais ils le prononçaient à peu près comme nous pronçons le mot *oui*, signe de l'affirmation (1).

Ia, dans les langues du Nord, est également le signe de l'affirmation comme *wy* et *oui*. Il s'emploie encore comme pronom de la première personne; c'est notre IE ou *moi* : anglais I, flamand IK, allemand ICH, latin EG*o*. *Wy*, au contraire, est employé comme pronom de la première personne du pluriel : il équivaut à *nous*, totalité ou collectivité d'individus.

Nous venons de voir que *ia* est la forme du *passé* et de *l'avenir* (2). Si l'on ajoute à ce signe une finale latine, on aura IA*nus*, divinité des Saliens. Or, Janus était représenté avec une tête à deux faces ou figures, dont l'une regardait par derrière — le passé — et l'autre par devant — l'avenir. Outre cela, Janus tenait dans la main les clefs qui fermaient le *passé* et qui ouvraient *l'avenir*. Ces clefs pourraient bien représenter l'O de IOA, et l'ensemble de ce personnage pourrait bien être la traduction de la formule (IA).

Bien que dans la haute antiquité l'année commençât vers le 21 mars, tout le monde sait que, plus tard, chez

---

(1) Les Hébreux de Moïse prononçaient le mot *Jéhovah* d'une manière toute particulière et à ne rendre pour ainsi dire qu'un seul son, tout en faisant entendre cependant les I, O, A à peu près comme si l'on eût prononcé WA, non pas VA, mais OUA, pour indiquer qu'il renfermait l'unité dans sa diversité.

(2) Nous ne parlons pas du présent.

les Romains, le mois de janvier était consacré au dieu à deux faces dont il a conservé le nom. Le premier janvier ferme l'année qui vient de s'écouler et ouvre l'année qui commence. Or le temps de *séparation absolue* n'existe pas : donc le passé roule avec l'avenir dans le cercle éternel du présent. Dieu seul, étant toujours présent, roule éternellement avec lui le passé et l'avenir.

(IA), IOA, IAO (1), OAI, sont toutes formes de la *vie*. OAI est resté en hébreu HŌĒH, être : EH̄ a la valeur de notre *è* grave comme *ai*. *Wy* et *JehOvAh*, noms de l'Être, ou de l'Être Suprême, indiquent chez les Gaulois, comme chez les Hébreux, la plus profonde psychologie.

Les Indiens ont remplacé la potion faite avec le guy, par le jus exprimé du barsôme (2), qu'on appelle encore *guytama* et qui a la même signification religieuse.

Les prêtres saliens, eux, ont préféré se servir, dans le même but, des matières premières qui servent généralement à l'alimentation de l'homme. Le pain et le

---

(1) IAO, *Yes*, Ωειον, chez les Pélasges = Dieu (*).

L'oracle de Claros nommait IAO le plus puissant des dieux.

« Dans l'ancienne astronomie cabalistique, la lettre A désignait la Lune, » I signifiait le Soleil, et Ω Saturne ; on avait fait de ces trois signes Jao, » qui désignait le dieu de la lumière, ou Jéova, chez les Phéniciens ; Osiris, » chez les Egyptiens ; Jovis, Jupiter, chez les Grecs et les Romains. »

(Guynemer, *Dictionnaire astronomique*, au mot *Lettre dominicale*.)

(2) Voir l'étymologie du mot *Homme*.

(*) YES*us*, chez les Indiens (Volney).

vin étaient *l'espèce* liturgique par excellence. Une fois le pain et le vin consacrés, ils étaient censés recéler, dans leur propre substance, le corps et le sang du dieu Janus, comme l'appelait le rituel des Saliens. Nous avons vu ce qui en était de ce dieu.

§ II.

Le mariage chez les Gaulois était considéré avec juste raison comme une affaire des plus graves, de la plus haute importance. On déployait, dans la cérémonie qui *lie* l'homme avec la femme, autant de pompe que s'il s'était agi de la cérémonie du *wy*, qui symbolisait la solidarité humaine. Seulement, dans la consécration du mariage, les parents et les amis des époux participaient seuls au sacrifice, à la fête, au festin. Là, la bénédiction du guy de chêne, la participation des époux au breuvage mystique, n'étaient que le symbole de l'union des sexes, au lieu d'être celui de la communion universelle. Pline, quoique regardant cette cérémonie comme superstitieuse, lui a cependant conservé le nom de *viscus*, mot employé alors par les Gaulois pour exprimer tout à la fois et l'amour et la chasteté, qualités requises, nécessaires et demandées également de la part de chaque contractant.

Or *viscus* n'est autre que le gallo-morinien *wiskus* latinisé. On sait déjà que *wys* signifie : sagesse, vertu, pudicité, chasteté, pureté. *Kus* signifie un baiser dans le sens d'union, de paix, de concorde, de rapproche-

ment, de conciliation, d'amour réciproque. *Kus* exclut toute idée de lubricité. La cérémonie du *wiscus* a donc pour signification *l'union de l'amour et de la chasteté.* Peut-on mieux que par ces deux mots réunis caractériser l'acte du véritable mariage? Les jeunes époux ne sont-ils pas censés s'accorder un amour réciproque, comme chacun d'eux aussi est tenu d'avoir pour apanage la pureté, la chasteté? ne sont-ils pas pour ainsi dire conviés, mis en demeure, d'accomplir saintement la mission qu'ils ont acceptée? En même temps, l'union de l'homme avec la femme n'est-elle pas la figure la plus expressive et la plus élevée de la communion de tous les hommes ensemble? On ne doit donc pas s'étonner du profond respect que les Gaulois portaient au mariage en lui-même et dont ils entouraient la femme, laquelle — l'histoire le prouve — était la digne et courageuse et fière compagne de l'homme. Trouve-t-on chez aucun peuple de l'antiquité la femme plus librement, plus profondément attachée à ses devoirs d'épouse, le mari plus fidèlement, plus noblement dévoué à sa femme? C'est que, dans cet *heureux pays* (1), la femme n'était pas, comme presque partout ailleurs, l'esclave, mais la compagne, et la compagne toujours héroïque de l'homme.

Peut-on rien de plus judicieusement capable de par-

(1) La Gaule, *Gallia*, s'appelait par les habitants *Walland. Wal* = heureux, *land* = pays.

S'il y a lieu, nous justifierons cette étymologie de la manière la plus complète et la plus irrécusable.

ler à la fois à l'esprit et au cœur du peuple, et qui soit plus propre à lui inspirer l'intelligence du devoir et la compréhension de la vertu? Cette donnée a été tellement bien comprise par les peuples de l'occident de l'Europe, qu'aujourd'hui encore il en reste des traces profondes dans les Flandres et chez les Hollandais, lesquels, en abandonnant cependant leur antique mot *wy* et *wiscus*, l'ont remplacé par un équivalent, en le modernisant en partie, sous les mots *marren-takken* (1). Ce nom est donné au *guy*, et signifie mot-à-mot : *branches entrelacées, unies, confondues, mariées*, ne faisant toutes ensemble *qu'un seul tout*. C'est dans un enlacement fraternel que tous les hommes—branches de l'humanité—doivent vivre unis par l'amitié, la fraternité, la sagesse et la vertu. C'est de *mar, marren*, que vient notre mot *marier* (2).

Les Latins, peu aptes à comprendre le fond philosophique, politique et religieux, des institutions symboliques des Gaulois, n'ont vu dans la cérémonie du guy de chêne, à propos de la célébration du mariage, que la forme, qu'ils ont traitée de superstitieuse et d'idolâtrique, eux, les plus idolâtres et les plus superstitieux

---

(1) *Mar*, à l'infinitif *marren*, est beaucoup plus vieux que *tak*, au pluriel *takken*. *Marren* = réunir, assembler, entrelacer, produire la cohésion (la fusion des éléments, dans ce sens, = fermentation putride); *tak* = menue branche flexible, rejeton d'une plus grosse branche.

(2) Dans les *Naçkas*, le mariage est nommé *khetadas*, du morino-gaulois *kettan*, *ketting* = chaîne, enchaînement, joug, entrelacement, et de *at-as* = premier ou grand Dieu. C'est absolument le même thême que le *guy* et le *wiskus*.

des peuples. Ne voyant dans le paganisme de leur propre religion que l'écorce dorée propre au polythéisme, ils ne pouvaient apprécier la sève vivace de la religion symboliquement intellectuelle des druides gaulois.

Il est regrettable que des auteurs recommandables à plus d'un titre, tels que Pline, n'aient pas cherché à découvrir le sens caché sous le mot *wiskus*. On s'est tout bonnement contenté de rendre ce mot le plus latin possible; on en a fait *viscus*, et, peu à peu, on en a perdu la véritable signification. Plus tard on l'a si peu compris, que *viscus* a fini par signifier *gluant*, *glaireux*, *gras*. C'est cependant encore une autre manière *d'unir*, *d'attacher*, qui, au fond, fait retrouver quelque analogie physique avec le sens primitif du mot. D'ailleurs on fait avec les baies des *marren-takken*, au moyen d'une certaine préparation, une matière gluante qui a la propriété de coller ensemble les objets avec lesquels elle est mise en contact. Cette matière, nous l'appelons *glu*. Du mot *viscus* ainsi compris nous avons fait *viscosité*, *visqueux*.

Il est suffisamment démontré que le mot *wy* ou *guy* — comme on voudra l'appeler — exprimait la *vie*, *l'Être universel*, *Dieu*, et que le parasite qui croît sur le chêne n'en était que l'expression terrestre — si nous pouvons nous exprimer ainsi — le corps sacramental. Il n'est pas étonnant que l'on dût alors considérer cette plante comme *donnant la fécondité* et comme remède souverain, général. Le guy était réellement le *guérissant*

tout (*omnia sanans*) (1), l'eau des Carmes (2). Par sa vertu mystique, il devait guérir et guérissait effectivement du plus grand des maux, ou du moins de ce que la croyance ou plutôt l'ignorance vulgaire considère comme le plus grand des maux, la mort. La vie est éternelle; la mort n'existe pas, car la mort c'est le néant, et Dieu n'a pas pu créer le néant; Dieu n'a pas pu faire une chose qui ne serait pas une chose, qui ne serait rien. Seulement, l'être passe alternativement de l'état latent à l'état de manifestation, et réciproquement, *chacun dans son espèce et sans sortir de son espèce*, selon l'esprit de la Genèse. C'est l'état latent que, dans le langage ordinaire, nous qualifions de mort, et c'est l'état de manifestation que nous qualifions d'existence. C'était le fond de la doctrine des druides (3).

Faire comprendre aux hommes que la vie est perpétuelle, éternelle, qu'elle se continue même au-delà du trépas pour reparaître encore dans l'humanité, c'est

---

(1) Le mot *guérir* vient encore de la racine *wer* = enlèvement, défense, mise à l'abri. *Werar* = guerrier, défenseur, protecteur, lutteur contre le mal. *Weran* = ôter le mal, le neutraliser, l'enlever, le faire disparaître. Le φαρμακων, pharmacien = *war* ou *wermag*, *wermaker* = préparateur de ce qui enlève le mal, qui guérit.

(2) On a, dans le temps — c'était en 1792 — connu un carme qui se glissait furtivement dans les bois, et qui prenait toutes sortes de précautions pour ne pas être vu. Quand on finit par savoir qu'il cherchait du guy de chêne, qu'il ne trouvait pas toujours, on lui portait de tous côtés du guy d'autres arbres, que l'on faisait passer comme provenant de chênes. Il paraît qu'il l'employait dans la composition de cette liqueur renommée appelée *eau des Carmes*, que l'on pourrait aussi bien appeler *eau de Cologne*.

(3) Voir au mot *Mort*.

les guérir du plus grand des maux, la mort en tant que considérée comme le néant : c'est faire envisager ce mal comme n'existant pas, comme n'étant que transitoire. La potion ou l'espèce liturgique préparée avec le guy possédait symboliquement cette propriété. Il n'est donc pas étonnant que, dans les combats comme ailleurs, les Gaulois marchandaient si peu leur vie, puisqu'en tombant ils étaient certains de ne point mourir et de renaître dans une vie meilleure. Les premiers chrétiens non plus ne craignaient pas le martyre : ils aspiraient vers la vie future.

Il nous reste à examiner pourquoi le guy de chêne a été choisi préférablement à toute autre plante pour servir de corps ou de symbole sacramental dans la liturgie druidique. C'est ce que nous allons essayer.

Trois raisons principales nous paraissent militer en faveur de l'opinion que nous émettons.

1° La rareté des *marren-takken* (1), et notamment de ceux qu'on rencontre sur les chênes, avait dû attirer l'attention des druides. Ce qui est rare est toujours précieux; il s'y attache toujours un certain prestige, une sorte de vénération. Le *viscus*, nous dit l'historien,

---

(1) Il est pourtant certaines contrées où le guy est excessivement commun; par exemple, dans les départements de l'Aisne, de l'Oise, de Seine-et-Marne, les arbres en sont quelquefois couverts. Il est vrai que ces arbres sont des pommiers, et non pas des chênes : ce qui, pour les qualités du guy, paraît ne pas être la même chose.

était considéré comme un présent du Ciel, et le chêne sur lequel il croissait était regardé comme sacré (*gewyd*). C'est à cause de cette raison que le chêne même était dédié au maître des dieux, Jupiter. C'était l'arbre de la science (1).

2° Cette plante germe, se développe et fructifie sur une autre plante. Ses rameaux sont toujours verts, toujours vivants dans toutes les saisons; elle continue même à vivre long-temps encore après la mort du sujet qui lui a donné naissance, ou, du moins, qui lui a servi de berceau. L'existence de cette plante, puisant ses éléments réparateurs au sein même de la mort, est une image qui, nécessairement, devait servir à l'enseignement du vulgaire pour lui démontrer que la vie est perpétuelle, qu'elle est entée sur une existence autre que l'existence individuelle, et qu'elle poursuit son cours perpétuel en dépit des étreintes de la mort.

3° Par la raison même que cette plante — vivant aux dépens de la sève de celle qui lui a donné l'hospitalité — si l'on peut s'exprimer ainsi — sans que cette dernière semble souffrir de cette générosité — est le symbole le plus grand, le plus frappant du *lien solidaire* qui doit unir tous les membres de la grande famille humaine, le symbole le plus expressif de *l'union* des sexes.

Tout est admirable dans l'enchaînement des idées d'un peuple! Au mot *wy* — expression énergique qui

(1) L'étymologie du mot *chêne* et du mot *quercus* sera donnée en temps et lieu.

rappelle à l'esprit de l'homme tout ce qui est bon, bien, vrai, grand, majestueux, pur, saint; tout ce qui est amour, amitié, sagesse, intelligence, science, connaissance — on a substitué plus tard celui de *god*, qui rappelle aussi l'idée du bien, du bon par excellence (1). *God*, dans le flamand moderne comme en hollandais, en anglais, en allemand, signifie l'Être Suprême, l'Éternel, l'Être souverainement bon. Les Bas-Gaulois, au lieu de *wy* ou de *God*, se servaient du mot *deugd* ou *diugda*, qui a complétement la même valeur. De *duigda* nous avons fait en français *Dieu*, que l'on prononce encore dans certaines contrées *Diu*. *Deugd* a fait *Deus* et Θεος (2).

§ III.

Nous venons de voir le rôle qu'a joué chez les druides le mythe oral *wy* ou *guy* figuré par la plante qui, jusqu'à ce jour, a conservé ce même nom. Nous avons vu aussi les

---

(1) Comme nous l'avons vu à la page 88, *wy* n'exprime plus la trinité entière, mais seulement la seconde personne, la parole, le Verbe incarné, *wysheid* — *vischnou*.

(2) Nous renvoyons le lecteur à l'article *Druidisme*, de Jean Reynaud (*Encyclopédie nouvelle*). Le parallèle que là ce savant établit entre les institutions autour desquelles pivotent le druidisme et le magisme est tout à l'avantage du premier. Et cependant, quoique « le vieux druidisme »parle à son cœur » (*Ciel et Terre*), *il n'ose que timidement conclure en sa faveur*. « Ne vient-il pas de suite à l'esprit, dit-il, de conclure de cela »seul que l'un des mythes — celui du Guy — devait être plus complexe et »plus savant que l'autre — celui du Hom — et par là plus ancien? » Nous l'avons suffisamment prouvé, et nous le confirmerons de nouveau au mot *Hom* ou *Homme*.

épanouissements produits par ce mythe. Voyons maintenant la valeur de ce mot dans le composé *guimauve.*

Avant d'arriver à la conception des hautes vérités métaphysiques, avant d'introduire la thérapeutique morale dans les premières sociétés humaines, l'homme a dû, avant tout, chercher à porter immédiatement un remède aux maux physiques qui trop souvent venaient l'atteindre. La médecine, ou, si l'on veut, l'emploi de moyens propres à calmer les douleurs ou à les chasser complétement, est antérieure à l'établissement de tout culte quelconque. Ce que nous remarquons tous les jours chez les animaux en est une preuve péremptoire. Quoique dépourvus de *connaissance* — celle qui les dirige n'étant pas en eux — les animaux recherchent déjà instinctivement les moyens d'alléger la douleur qui vient les frapper. Ils portent le nez vers l'endroit souffrant, lèchent les plaies s'il y en a et tâchent de les préserver de tout contact douloureux. S'ils sont malades, ils boivent toute espèce de liquides, mâchent de la terre ou des végétaux, et, après les avoir mâchés, les rejettent ou les avalent. Chaque espèce suit naturellement et invariablement le penchant qui l'entraîne vers telle ou telle autre substance, selon que l'instinct qui lui est propre le lui enseigne, et sans que le choix puisse être fait avec discernement, l'expérience, fruit de la *distinction*, étant perdue pour eux. Ceci est de l'histoire.

Si donc les animaux usent de certains moyens thérapeutiques, alors que besoin est, pourquoi l'homme, cadet de la création, mais animal par son organisation, n'aurait-il pas suivi fatalement la voie déjà tracée par

l'instinct animal? Aussitôt qu'une douleur vive se fait sentir en nous, nous agissons comme les animaux. Seulement nous employons la main pour presser ou frotter la place endolorie, dans l'espoir d'en obtenir quelque soulagement. Cela s'est fait et se fait encore tous les jours. Mais, transformé par la raison, l'homme est devenu bientôt capable d'apprécier les avantages qu'il pouvait retirer de l'emploi de tel ou tel moyen pour tel cas donné; d'éviter les erreurs que son instinct aurait pu faire naître, et, par là, de pouvoir utiliser, au profit de ses semblables, les découvertes heureuses acquises par son expérience.

La différence qui existe sur ce point entre l'homme et les animaux, c'est que Dieu a doué ceux-ci de l'instinct *positif*, *certain*, qui les empêche de commettre une erreur, attendu qu'ils ont été privés des moyens de discerner, de reconnaître et de réparer l'erreur; tandis que l'homme, privé de cet instinct sûr, *positif*, a été doué, au contraire, de la faculté de discerner, de reconnaître ses erreurs, de les éviter, et a reçu le don de les réparer. C'est pourquoi l'homme se perfectionne, progresse sans cesse, et que les animaux tournent immuablement dans le même cercle qui leur a été tracé et qu'ils ne peuvent franchir. C'est pourquoi aussi les animaux sortent de la main de la nature avec l'armure complète qui assure leur existence, et que l'homme, jeté dans la plus complète nudité dans la vie, a reçu les moyens de choisir son armure. En d'autres termes, Dieu a donné *tout* à ceux qui ne peuvent *rien* se donner, et n'a donné *rien* à celui qui peut se procurer *tout*.

Tantôt le hasard intervenant, tantôt victime de son ignorance ou de son inadvertance, tantôt aussi après bien des essais, l'homme parvint à faire un choix convenable au milieu des objets répandus avec profusion autour de lui par la création. Alors il décorait l'objet précieux d'un nom qui devait rappeler à la postérité les propriétés qu'il avait cru lui reconnaître.

De tous les moyens puisés par l'homme au sein de la nature, l'histoire nous apprend que, de temps immémorial, les substances tirées du règne végétal eurent une préférence marquée sur celles tirées du règne minéral, dans l'emploi que l'on devait en faire pour la cure des maladies.

Cette préférence s'explique. Les végétaux révêtent tous les attributs de la vie animale, et deviennent ainsi pour nous des emblêmes, des manifestations de l'essence divine; ils poussent, se développent, donnent des fruits; ils servent même de nourriture à l'homme et aux animaux, et la sève, ce sang de la plante, est, comme le sang de l'animal, considérée comme principe de *vie*. Il n'est pas douteux alors que l'homme, créature pensante, aura plutôt dirigé son choix vers ce qui *a la vie* — but constant de son aspiration — que vers ce qui lui paraît inerte, mort. En un mot, l'homme a su de bonne heure, et pour ainsi dire par intuition, faire la distinction entre les êtres organisés et les substances inorganiques.

Les végétaux qui fournissent aux animaux une nourriture substantielle et abondante — en même temps que la plupart de ces végétaux se recommandent par des

propriétés médicinales surprenantes, utiles dans une foule d'affections — ont joui d'une considération toute particulière parmi le peuple. Le peuple les vénérait, les respectait; et, plein d'admiration pour ces sortes de plantes, sa reconnaissance alla jusqu'à leur donner un nom générique qui rappelle tout le cas qu'il en faisait. Il les appelait *herbes*, c'est-à-dire *admirables, respectables*, *vénérables*, de *eerbied* = respect, vénération, admiration (le double *ee* = *he*), *eerbidig* = vénérable, respectable, etc. C'est encore un mot gallo-morinien (1). Les herbes ont été divinisées et les poètes ont chanté leurs vertus sur tous les rhythmes. Tous les jours le peuple répète que, si l'on connaissait la vertu de toutes les herbes, on guérirait de toutes les maladies. L'exagération de cette idée, poussée au-delà des bornes du raisonnable, nous prouve néanmoins que le peuple sent par une véritable intuition que *la vie donne la vie.*

Les herbes sont des remèdes *simples*, qui n'exigent pour leur préparation ni la science du chimiste ni les manipulations compliquées du pharmacien. C'est sans doute à cause de cette facilité d'opération et d'application qu'autrefois on les appelait *simples*, sous-entendu *remèdes*.

Dans le nombre des simples usités en médecine, il est une espèce, très-commune, dont les propriétés thé-

---

(1) Aujourd'hui, on appelle *herbe* toute plante qui perd sa tige en hiver. Quelle définition inepte, quelle inanité dans une pareille dénomination! C'est là le fruit du mépris que l'on fait des étymologies.

rapeutiques, connues de tout le monde, du savant comme du vulgaire, lui ont valu dès les temps déjà bien anciens sans doute, un nom qualificatif qui rappelle à l'esprit les effets bienfaisants qu'elle produit. Le peuple de notre pays la connaît encore aujourd'hui sous son nom primitif, *wymauffe* (1). Les botanistes, et à leur suite les gens qui affectent un certain dédain pour le patois, l'appellent tout simplement *mauve*, réservant le nom de *guimauve* — qui n'est autre que celui de *wymauffe* — à une espèce que des soins de culture et d'éducation ont fait prospérer admirablement.

Nous n'avons pas à nous occuper de la distinction apportée dans le langage actuel aux espèces et variétés de la wymauffe primitive. Il s'agit dans ce moment d'analyser la valeur de ce mot et de voir si les idées que nos aïeux avaient des vertus de cette plante sont en harmonie avec le nom qu'ils lui ont donné.

La plante appelée *wymauffe*, ou simplement *mauve*, est essentiellement émolliente. Toutes ses parties indistinctement — racines, tiges, feuilles, fleurs — jouissent des mêmes propriétés. Tantôt l'une ou plusieurs de ces parties sont employées sous forme de tisanes, de lavements, de bains, tantôt sous forme de cataplasmes, d'électuaires, etc. Toutes ces préparations différentes,

(1) On dit par corruption dans nos campagnes *wymaute*, *wymaulfe* ou *wymaux*, selon les localités, et même l'un et l'autre indistinctement dans la même localité. Aujourd'hui, les Hollandais l'appellent *witte-maluwe* = *mauve-blanche*, par corruption de *wy-malwe* = *mauve-sacrée*. Il est vrai que l'adjectif *wit*, blanc, équivaut au mot *wy*, saint, pur, immaculé.

mises en contact avec nos organes raidis et gonflés par l'inflammation, ont pour effets primitifs de les ramollir, de les détendre, de les assouplir, de les rendre flasques. En même temps, d'autres effets, dits secondaires, se manifestent et viennent annoncer qu'une révolution salutaire s'opère au sein des organes malades. La douleur se calme, s'enfuit, les plaintes et les gémissements cessent, ou plutôt *se taisent;* le mal est écarté.

Chasser la douleur, faire taire les lamentations et les gémissements qui l'accompagnent, c'est en réalité guérir le mal qui les fait naître : c'est rendre sain l'organe altéré, la partie lésée. Tels sont les effets remarquables de la *wymauffe* : tout le monde a pu les apprécier. Aussi est-elle regardée comme une plante digne de respect, de vénération; c'est la panacée universelle contre tous les maux, recherchée du riche comme du pauvre (1). Du moins, c'est là une croyance pour ainsi dire générale.

Ainsi donc la *wymauffe* est une plante dont la vertu consiste à chasser la douleur, à guérir le mal.

Voyons maintenant si le mot répond à ces idées.

Le mot *wymauffe*, francisé en *guimauve*, est composé des deux mots : *wy* et *mauffe*.

Wy — nous l'avons déjà vu — signifie ce qui est sacré, saint, pur, vertu, etc., etc.; il exclut toute souillure, toute impureté, tout vice quelconque. Il a cette valeur

---

(1) Nos paysans disent : *« d'el wymauffe, chet bon, cha kache el meü. »* (La wymauffe est bonne, elle chasse le mal.)

dans les composés : *verWYderen* = éloigner, écarter, pousser au loin, assainir; *WYder* = éloigné, à la plus grande distance, à l'extrême, évacué, élargi; d'où le patois *WYdier* = vider; *afWYzen* = repousser, refuser; *WYden* = consacrer, et une foule d'autres qu'il est inutile de citer.

Wy ou *gui*, dans *wymauffe* ou guimauve, = écarter, éloigner, soustraire à..., etc.

Mauffe, d'où *mauve*, vient du radical *mof* = incitation au mal, insinuation à mal faire. C'est le mal même. *Mof* se retrouve dans notre mot *mofette*, qu'on écrit plus communément *moufette* = exhalaison pernicieuse qui s'élève des souterrains, des mines, de certains puits, des fosses d'aisance, etc.; c'est peut-être l'origine du mot *méphitique*. *Moufette* est aussi le nom d'une espèce de mammifère digitigrade, du genre des belettes : cet animal répand une odeur très-désagréable. *Mof* se retrouve encore dans *moffelār*, le contraire du bien, du bon; c'est la fausseté, l'astuce, la rouerie, la ruse, la fourberie, le mensonge, la malignité, etc., etc.; c'est *Méphistophélès*. — Le verbe *moffelen* offre le même sens.

« Le vieux mot *ly mauffez*, dit Bayle, est synonyme de *malfaisant*, de *diable*. » Il est évident que l'antique *ly mauffez* a donné le moderne *le mauvais*.

Mauffe, *mauve*, veut donc dire : mal, mauvais. Notre mot *guimauve* signifie : qui éloigne, qui écarte le mal, qui guérit la maladie (1).

---

(1) L'arbre de vie des Indiens — Barsom — ne serait-il pas notre *viorne* (*wy* + *oorn*)? Nous expliquerons ce mot plus tard.

Les Grecs appellent la guimauve *αλθαια* (1) = qui guérit, de *thee* = *dee* ou *deugd*, bon, la bonne, la sainte, la souveraine. Le sens est le même ; le mot seul a changé.

Les Latins l'appellent *ibisco-malva*, ou tout simplement *ibiskos* (2) = *wyskus*. Le *malva* des Latins et le français *mauve* sont évidemment la même chose (3).

---

(1) Αλθαια = toute bonne, *al goed*, souverainement bon, bon par excellence.

(2) *Ibiscomalva*, *bismalva* = double mauve, *ibiskos*. Le *b* = *w* = *wiskos*, latin *viscus*. Toutefois le mot *bis* dans *bismalva* n'a pas été employé pour signifier *double*. C'est le *wis* tout bonnement.

(3) La plante connue sous le nom de *mauve* et que nos paysans appellent *wymauffe*, est encore connue dans les campagnes sous le nom de *fromjon* ou *fromjom*. Eh bien, *fromjom* signifie tout à fait la même chose que *wymauffe*. *From* vient de *vrôm* = valeureux, fort, vertueux ; *jom* = *jam* (*a* = *o*), = misère, plainte, gémissement, douleur, mal, lamentation, et en général tout ce que le mal détermine.

Vrôm comme *wy* est la force qui repousse, qui écarte, qui tient éloigné. *Vroomheid* = valeur, courage, vertu, sainteté. *Jam* se retrouve dans les composés *jammer* = pitié, misère, dommage, malheur ; *jammeren* = se lamenter, gémir, jeter des cris de douleur ; *jammerlyk* = tristement, malheureusement, douloureusement ; *jammer-poel* = abîme de malheur, enfer. *Jam* a fait *Yama* ; c'est le dieu de l'astuce, du mensonge, du mal, de la mort, chez les Perses. Ou bien c'est celui qui gémit, qui se lamente toujours.

Le *fromjam* est une plante dont la vertu consiste à combattre les douleurs, les plaintes, etc.

En somme, *wymauffe* et *fromjam* servent non seulement à désigner une même plante, mais encore les propriétés qu'elle possède.

Étymologie du mot SANG.

Tout porte à croire que, primitivement, l'humeur qui circule dans les grands canaux du corps de l'animal avait un nom en harmonie avec l'idée qu'on avait de sa nature et de son cours à travers tous les tissus de l'économie animale.

Le SANG — c'est ainsi que nous appelons aujourd'hui cette humeur — a toujours été regardé, même dès les temps les plus reculés, comme le principe vivificateur par excellence. En effet, distribué dans toutes les parties du corps, il les entretient continuellement dans un état de vitalité qui favorise leur développement.

Personne ne peut nier que le sang ne soit un fluide vivant et vivificateur, c'est-à-dire, en d'autres termes, que la manifestation matérielle de la vie est entretenue dans des conditions plus ou moins normales, selon que les qualités qu'il possède sont plus ou moins naturelles,

ou que son cours est plus ou moins régulier (1). Et, cependant, il y a des individus, des savants même, qui nient la vitalité propre du sang, que le célèbre Bordeu appelait *chair coulante*.

L'opinion que le sang recèle en lui le principe vital, *qu'il est le principe nourricier*, est aussi vieille que les connaissances humaines. Déjà dans la Bible nous trouvons la défense expresse de manger le sang, n'importe de quel animal, attendu que..... *la vie de toute chair est dans le sang* (2). Donc, le sang, étant considéré comme l'expression même de la vie, devait, à ce titre, être regardé comme trois fois sacré, saint ou sain; c'est-à-dire comme *inviolable*, comme *respectable*, comme *mobile de la santé*, en un mot comme *la vie* exempte de douleurs.

La chose ainsi comprise, il est de toute probabilité

---

(1) « Le naturel propre et convenable pour nourrir notre corps et l'hu»meur contenue ès-veines et artères d'un corps bien disposé et tempéré »selon nature, lequel nous appelons sang, qui est tout ce qui appert des »veines quand on fait une saignée. » (Ambroise Paré.)

(2) « Car l'âme de toute chair est dans le sang; il lui tient lieu d'âme; c'est pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : « Vous ne mangerez point le »sang d'aucune chair; car l'âme de toute chair est son sang; quiconque »en mangera sera retranché. » (Lévitique, XVII, v. 14.) — « La vie de la »chair est dans le sang. » (Lév., XVII, v. 10 et 11.) — « Le sang est la vie. » (Deut., XII, 23.)

Les traditions juives à cet égard sont restées vivaces dans le monde chrétien; les protestants ne mangent point de boudin dans la confection duquel il entre du sang; ils remplacent le sang par du lait.

Dans un concile tenu à Tours en l'an 1163, une décision solennelle interdisait aux ecclésiastiques de pratiquer aucune opération sanglante; et dans ce temps presque tous les médecins appartenaient aux différents ordres religieux : la saignée était donc proscrite. Cette décision était une ridicule et funeste application du principe : *Ecclesia abhorret à sanguine* (l'Eglise a horreur du sang).

que les sages de la Gaule lui auront décerné un nom qui rappelât à la fois et la nature et l'attribut du sang, et qu'ils l'auront appelé *san-wis-blut* ou *plu-san-wis*.

En effet, *plusanwis* ou *sanwisblut* — ce qui est la même chose — veut dire : *fluide sacré et vivifiant*, ou : *fluide vital sacré*, fluide trois fois sacré, ou absolument sacré; et, mot-à-mot : *sacré-certainement-vital-fluide*, ou : *fluide sacré et certain de la vie*.

Malheureusement, comme le mot *sanwisblut*, bien qu'il renfermât une idée complète, paraissait trop long ou trop compliqué aux divers peuples qui l'adoptèrent, ce mot, si profondément rationnel, subit, comme une foule d'autres mots sortis du même berceau, une fâcheuse mutilation. Les habitants des contrées méridionales se contentèrent du *sanwis*, ceux du nord du *blut* ou *plu*, pour désigner le sang; et le mot, ainsi tronqué, perdit des deux côtés sa signification primitive et rationnelle.

Mais les méridionaux, au lieu d'attacher à la portion du mot qu'ils avaient adoptée le sens qu'elle devait avoir et qu'elle avait réellement, se sont vus forcés, pour lui conserver *l'idée matérielle*, de donner à *sanwis* la signification de *blut*, et de la traduire par le thême *liquide*, *couler*, *distiller*, etc.; tandis que les hommes du Nord, tout en raccourcissant le mot, ont su, cependant, en conserver la partie *physiquement* essentielle en lui laissant le caractère de *fluidité*.

En effet, quels sont les principaux dérivés de *sanwis*(1)?

---

(1) Voir l'Appendice.

Ces dérivés se présentent dans le vieux flamand sous la forme de *sun*, *son*, soleil; *son*, *sun*, fils (le procréé); *sien*, voir clair; *san*, semer, reproduire, et donnent incontestablement l'idée de la vie, de la transmission de la vie, de la sainteté, de la grandeur du principe qui y donne lieu, mais ne donnent point l'idée de la fluidité matérielle. Donc, le mot *sanwis* n'étant que la partie psychologique du thème, il a fallu nécessairement le compléter par la partie physiologique, par un mot qui rappelât à la mémoire le caractère essentiel, absolu, de la vie, un mot enfin qui indiquât le mouvement, et ce mot fut naturellement BLŪT, que les Flamands modernes écrivent *bloed* et prononcent *bloute.*

Or *blut*, *blud* ou *bloed*, est la racine-mère de tout ce qui est *fluide*, *liquide;* de tout ce qui *coule par soi-même* ou *de lui-même;* de tout ce qui *est en mouvement continu.*

Les signes B, P, F, V, sont originairement identiques et n'ont d'autre différence que celle résultant de la prononciation adoptée par les peuples de latitudes différentes.

En effet, l'allemand FLI*essen*, couler; FLU*ss*, fleuve; le morinien-gaulois ou flamand antique BLUT et PLU, le coulant, le fluide; BLUT*an*, couler, saigner; le flamand moderne BLOUT, BLŌED, le sang, le coulant, VLŌET, fleuve qui coule impétueusement, le flux de la mer; VLĪET, rivière, ruisseau, qui coule paisiblement, régulièrement, sans déborder; VLŌED*an*, couler en abondance; VLOE*yen*, couler doucement; *over* VLŌET, surabondance, inondation; *spring* VLŌET, haute marée, qui menace de rompre les digues et d'inonder, de sau-

ter (*springen*) par dessus les obstacles ; BLOE*yen*, fleurir, floraison, épanchement (coulant ou s'élançant hors de son enveloppe); VLU*cht*, fuite, etc., etc.; le français FLEUV*e* guné de FLUV*e*; FLOT, FLOTT*e*, qui surnage; PLEU*rer* guné de PLU*rer*, laisser couler (les larmes); PLU*ie* et une quantité d'autres; le latin FLEO, pleurer; FLUV*ia*, pluie, etc. (1); sont autant de racines qui se rattachent au même tronc.

Aujourd'hui que l'on comprend parfaitement ce que l'on veut dire par le mot *sang* et ses corollaires dans une partie du globe, et par le mot *blut* et ses dérivés dans une autre partie, il pourrait sembler étrange que, dans l'origine des langues, les savants aient donné à ce fluide le nom compliqué de *sanwisblut;* mais l'étonnement cessera quand on réfléchira sur ceci : que ces savants ont dû opérer ainsi, et que le mot *sanwis*, tout intellectuel, devait être suivi ou précédé d'un autre mot qui rappelât à la mémoire le caractère essentiel, absolu, de la vie — *le mouvement;* — sans cela ils s'exposaient à ne pas être compris, parce que la désignation était insuffisante, incomplète, car on aurait toujours pu demander : *sanwis* quoi? ou *blut* quoi?

Donc le mot complémentaire de *sanwis*, qui devait caractériser le mouvement, la circulation si l'on veut, devait, nécessairement et inévitablement, être *blut*. Donc *blut*, partie matérielle, était le complément nécessaire,

(1) *Phlebs*, gén. de φλεϐός, veut dire *veyn*, ni plus ni moins.

indispensable de *sanwis*, partie psychologique ou immatérielle du thême.

Nous insistons sur ce point, et nous répétons que *sanwisblut* représente à l'esprit la circulation *du fluide nourricier ou vivificateur* par excellence dans toutes les parties du corps. Cette opinion est tellement vraie, que les Latins, sans bien comprendre toute la force de la composition du mot, en ont toutefois conservé les deux premières syllabes comme suffisantes pour exprimer la qualité du fluide contenu dans les veines et les artères.

Les Germains, eux, n'ont conservé que la dernière syllabe, PLUT ou BLUT, le circulant, le coulant.

Les Grecs, instruits par les sages de la Gaule, donnèrent au sang le nom de *αἷμα*, qui — philosophiquement — a la même signification que le composé *sanwisblut*.

Tous ces détails sont des preuves, et des preuves suffisantes que *sanwisblut* est le plus ancien des mots qui ont servi à désigner l'humeur animale que nous appelons *sang*. Complet, il représente une idée complète; tandis que, morcelé, comme l'ont fait les Latins, les Grecs, les Flamands modernes, les races germaniques, il n'exprime qu'une partie de l'idée générale.

Jusqu'à présent, nos recherches n'ont porté que sur les parties *san* et *blut*. Pour compléter notre démonstration, il est également indispensable d'aborder le mot qui sert de lien entre les deux termes : le mot *wis*.

Wis a une double signification. D'une part, il exprime la *certitude*, la *science*, la *conscience;* de l'autre, il indique

la *vie*, l'*être*, l'*existence*, la *substance*, l'*essence des choses* (1). Sous l'une comme sous l'autre, il sert de critérium pour rattacher avec certitude la donnée psychologique à la manifestation physiologique du thême général : c'est-à-dire qu'il ne forme qu'un seul tout *indivisiblement uni* des trois termes *san-wis-blut*.

En effet, à ce terme *wis* correspondent en flamand les mots *wis*, ge*wis*, certes, certitude; *weten*, savoir, connaître; *wys*, sage, savant; *wysheid*, science, sagesse; *wysen*, démontrer, prouver, certifier, montrer du doigt; ge*weten*, conscience; *wes*en, être; *wes*en, physionomie, caractère, etc., etc.

Coordonnons maintenant tout ce qui précède dans le résumé analytique du composé indivisible *san-wis-blut*:

San, *son* ou *sun* = excellent, supérieur, sain, saint, sacré (inviolable);

Wis = la certitude, la réalité de l'existence, l'être, la vie en un mot;

Blut ou *plu* = couler, circuler, être en mouvement continuel;

Sanwis = le latin *sanguis* = vivificateur certain, sacré par excellence, inviolable = aujourd'hui *sang;*

Blut = le germain *plu* et *plut*, le hollandais *blœd*, l'anglais *blood*, le flamand moderne *blœd* = le coulant = aujourd'hui *sang*.

---

(1) En grec φυσις, de φυω = vie, dit P. Leroux, article *Egalité*. Βιος est la même chose. Ces deux mots proviennent probablement de *wys* ou de *wesen* = être. *W* = *b* et *ph*.

D'où nous concluons que les anciens sages de la Gaule druidique appelaient le sang, le *fluide sacré de la vie : sanwisblut.*

Il ne faut pas se faire illusion, surtout en ce qui touche la science médicale. L'antiquité — nous parlons de l'antiquité savante, et non de l'antiquité superstitieuse — n'était guère moins avancée que nous sous ce rapport, et nous croyons, nous, que la circulation du sang était connue bien des siècles avant la prétendue découverte de Guillaume Harvey. Si, au commencement du XVII[e] siècle, ce célèbre physiologiste anglais exposa d'une manière hardie la théorie de la circulation du fluide nourricier, déjà, antérieurement, le grand Vésale, Michel Servet, Realdo Colombo, André Salcuin, Fabrice d'Aquapendente et Sarpi, avaient frayé la route à Harvey, sans cependant l'avoir tracée clairement. D'un autre côté, ne sait-on pas que les poètes anciens comparaient le cours du sang à celui de *l'Euripe*, détroit aux flots roulant incertains et suivant des courants *contraires*. Certes la comparaison est on ne peut plus juste. Platon n'a-t-il pas dit dans le Timée que « le cœur » est le nœud des veines et la source du sang qui cir- » cule avec rapidité dans tous les membres »? Aristote, le plus pénétrant et le plus habile observateur de la nature que nous offre l'antiquité, décrit exactement les organes de la circulation. Il établit que le cœur est en pleine communication avec le poumon (1); que le pou-

---

(1) Arist., *Hist. des anim.*, liv. I, sect. 20.

mon est celui de tous nos organes qui contient le plus de sang par les vaisseaux qui le parcourent (1). Toutefois, il n'indique pas le retour du sang au cœur.

Notre démonstration est complète : nous ne pensons pas qu'il soit possible d'y faire une réfutation sérieuse (2).

---

(1) Arist., *Hist. des anim.*, liv. I, sect. 20.

(2) Les documents historiques nous manquent aujourd'hui pour pouvoir affirmer positivement que le composé *sanwisblut* fit partie de l'ancien vocabulaire gaulois ; cependant — quand le temps nous le permettra — nous savons et nous saurons où aller puiser de précieux enseignements à cet égard. En attendant, nous nous bornerons à dire ici que, dans le cours de notre publication, nous aurons probablement plus d'une fois l'occasion de corroborer implicitement notre opinion : nous analyserons plusieurs mots dont la première moitié est allée d'un côté, tandis que l'autre est allée ailleurs, quoique néanmoins ces composés soient encore en plein usage aujourd'hui dans notre langage. Personne ne pourra s'y méprendre, et il sera facile de se convaincre que ces composés, dont l'existence remonte à la plus haute antiquité gauloise, ne proviennent pas de deux langues différentes ; qu'au contraire, et de même que *sanwisblut*, ces composés ont été divisés, ou plutôt mutilés.

Étymologie du mot MORT.

MORT ! Que veut dire ce mot terrible ?

Existe-t-il un principe absolu qui, chez les êtres organisés, détermine un état particulier du corps connu sous ce nom ?

La première de ces questions sera facilement résolue. Quant à la seconde, objet de tant de controverses, nous émettons l'opinion la plus accréditée aujourd'hui, fruit de travaux antérieurs de l'humanité recueillis par la philosophie moderne. Nous aurions désiré ne point toucher à ce haut et grave sujet ; mais comme, à l'article que nous consacrons au mot *Morve*, qui découle du mot *Mort*, il sera parlé de la nature des maladies en général, il nous a paru convenable, pour être mieux compris alors, d'examiner ici jusqu'à quel point l'existence d'un principe contraire à la vie est ou peut être vraie.

Tout l'univers est soumis à l'influence de forces éter-

nelles, constantes, uniformes, qui, provoquées (1), se manifestent sous différents aspects. Quoique variables à l'infini et d'apparences contradictoires, les diverses expressions phénoméniques que ces forces revêtent n'en accusent pas moins une idée d'ensemble, d'harmonie, nécessaire et providentielle. Toute la loi du progrès est dans les mutations et transformations successives des manifestations de la vie *universelle* répandue dans tous les êtres.

Toutes ces forces — puissances, principes, esprit, etc. — sont tantôt actives, tantôt passives. Les physiciens et les chimistes reconnaissent aujourd'hui cette grande loi. Quand de l'état de passivité, de l'état latent, les forces deviennent actives, quelque chose alors se détermine; la créature existe; le Verbe se fait chair. La créature vivante est donc un *tout unique*, composé d'une force et d'un corps matériel. La force, unie d'une manière indissoluble à la matière, a ses lois; la vie en est le résultat, ou plutôt c'est la vie elle-même, mais manifestée. Que la force, l'être, la vie, rentre à l'état latent, la matière, libre alors, est régie par d'autres forces inhérentes à elle-même. Les phénomènes qui se manifestent alors dans les corps privés de la vie ont dû, de tout temps, inspirer la frayeur et jeter de l'inquiétude sur notre destinée future. En effet, la putréfaction (2),

---

(1) « L'être, dit P. Leroux, se provoque de lui-même par l'amour. »

(2) On a appelé la décomposition des substances animales *putréfaction*, et celle des végétaux *fermentation putride*.

qui ne s'établit que dans les corps organisés lorsque la vie en est absente, paraît plutôt être l'apanage d'un génie destructeur, d'une puissance infernale, que l'œuvre du Suprême Créateur. De là, la croyance à l'existence de deux principes contraires qui se disputent le monde : de là le duel entre l'Esprit et la Matière.

D'un côté, un principe *Bon* — l'Esprit, Dieu — source de lumière, d'intelligence, de vérité, et qui nous donne la vie ; de l'autre, un principe *Mauvais* — la matière — d'où émanent les ténèbres, l'ignorance, le mal, et qui engendre la mort. Si, au lieu de considérer l'esprit et la matière comme deux entités, l'homme s'était pénétré de la nécessité de tous les principes, contradictoires ou non, il se serait convaincu qu'il est toujours uni à la nature, à la Société, à lui-même, c'est-à-dire à son essence générale — *l'humanité*. Il aurait vu alors que la création est infinie, continuelle, et qu'elle est ainsi le couronnement et le développement de Celui qui a tout fait *avec poids et mesure et nombre.*

Toutes les religions, si peu organisées ou si raffinées qu'elles soient, sont pleines de légendes qui nous rappellent la lutte incessante qui existe entre le principe *de vie* et le principe *de mort.* Et, si avant dans le passé qu'il nous soit possible de pénétrer, nous voyons, comme aujourd'hui, toute l'humanité agenouillée devant deux grandes images, témoignages de la reconnaissance de l'existence de deux principes qui agissent en sens inverse.

Tout là-bas, bien loin, c'est Ormuzd — *bouche de vérité* — et son antagoniste Arihman — *l'homme de la terre, le di-*

recteur de la matière; ici, c'est Dieu — *le bon* — et son adversaire — Satan — *le mauvais.*

Dieu et Ormuzd créent continuellement et se plaisent à donner à leurs créatures toute la somme de bonheur que sait comporter leur nature. Satan et Ahriman n'aiment qu'à répandre partout la désolation : leur triste mission est de détruire, de corrompre, de convertir nos corps en pourriture, et d'infester l'air que nous respirons d'exhalaisons délétères.

C'est à ces derniers caractères physiques, observés sur les corps organisés privés de la vie, que convient et doit être appliqué le mot *mort*, du gaulois *moer* = putréfaction. Ceci sera démontré tout à l'heure. Pour le moment, nous ne pouvons nous y arrêter, les détails dans lesquels nous devons entrer devant être un peu longs.

Il serait assez difficile de reconnaître si notre mot *mort* nous est venu du latin *mors, mortis*, ou si ce dernier provient du français. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'un, pas plus que l'autre, ne sont autochthones, qu'au contraire ils ont une origine exotique qui leur est commune.

Mais examinons en vertu de quelles lois les corps organisés se convertissent en *mort* — pourriture — et si cette mort est l'œuvre d'une puissance contraire en essence aux lois de la vie générale répandue dans tous les êtres.

Dans l'ordre de la création toutes les manifestations des forces universelles ne sont que temporaires; d'où il résulte que la créature, *esprit-corps* indissolublement unis, ne peut avoir qu'une durée limitée, circonscrite.

Or, quand la force qui l'anime cesse d'être active, qu'elle passe à l'état latent, à l'état de non-manifestation, le corps, ainsi abandonné par la vie, tombe immédiatement sous l'empire d'autres forces intrinsèques à la matière même et qui se traduisent par des manifestations phénoménales d'un ordre tout particulier, que nous appelons *fermentation putride* pour les végétaux, et *putréfaction* pour les substances animales. Les savants appellent *affinités chimiques, attractions moléculaires*, l'exercice des forces qui, dans les corps organisés seuls, engendrent la putréfaction. Il nous semble que le nom de *forces putrigènes* leur conviendrait autant, ne fût-ce que pour les distinguer de celles qui s'exercent dans les corps inorganiques, qui n'engendrent jamais la pourriture. Toutefois, les forces putrigènes ou les affinités chimiques ne peuvent entrer en action, ne peuvent déceler leur existence et se manifester d'une manière franche et réelle, qu'autant que la vie est absente du corps. De cette condition essentielle, *sine quâ non*, résulte la subordination du principe de la matière — Arihman — au principe de vie — Ormuzd.

La force putrigène a sa raison d'être. Rien dans le vaste système de la *circulation universelle* ne se fait qui ne soit bon en soi. En ramenant à une composition nouvelle et plus simple les éléments organiques, elle les rend, par cela même, plus assimilables à d'autres organisations, et ils peuvent être utilement employés à de nouvelles créations. C'est ainsi qu'a lieu la métempsychose de la matière des corps organisés : elle est indéfinie comme elle est indéterminée ; car cette matière

passe successivement et alternativement dans des milliers de créatures vivantes.

De tout ce qui précède, nous voyons qu'il est facile de reconnaître : 1° un état où l'être — la vie — a cessé d'être manifesté, qu'il est passé à l'état latent, de vacuité, comme disent les sectateurs de Zoroastre; 2° un état où le corps, soumis alors aux lois des affinités chimiques, se convertit en pourriture, plus ou moins promptement, selon que les circonstances sont aussi plus ou moins favorables.

Le premier de ces états, connu des sages de la Gaule, a été désigné dans leur langue sous le nom de *dood* (1), qui signifie *repos*. Ce mot est encore usité aujourd'hui dans la Hollande et dans la Flandre pour désigner l'absence de la vie dans les corps. Les Anglais disent *dead* et les Allemands *dooth*, ce qui est la même chose.

Nous saisissons avec plaisir l'occasion de rappeler ici que les druides connaissaient et enseignaient les lois de la vie que la saine philosophie moderne a formulées ainsi : *l'être passe alternativement de l'état de manifestation à l'état latent;* autrement, auraient-ils appelé cet état de l'être non manifesté, *repos*, s'ils n'avaient pas été convaincus de la persistance, de l'éternité de la vie, et de sa résurrection, si nous pouvons nous exprimer ainsi?

---

(1) Les nourrices flamandes, quand elles veulent *faire dormir* leurs nourrissons, chantent en les berçant : *dodo, dodo, kindje do !* — Le mot *dodo* est le paragoge de *dōd*, comme le mot *divine* est le paragoge de *divin*, *bonté* de *bon*, etc. Les nourrices françaises se servent également de ce mot *dodo, l'enfant do*. C'est une réminiscence de leur langue primitive.

Le mot *repos* — *dood* — n'implique-t-il pas l'idée métaphysique de renaissance? Se reposer, c'est retremper ses forces pour un travail ultérieur, pour le lendemain. On sait que les druides enseignaient la métempsychose de l'être, c'est-à-dire la renaissance de l'individu dans l'espèce même, et non ailleurs, non dans d'autres espèces. Quant à la métempsychose indéterminée — objet de tant de critiques et de tant de dérisions — qu'on leur a prêtée si gratuitement et à dessein — elle ne se rapporte uniquement qu'au passage de la matière organisée dans l'économie de toutes créatures vivantes. Pour parler plus simplement, l'homme qui s'endort ne se réveille pas cheval le lendemain. L'homme qui passe de vie à trépas se repose, et, dans une nouvelle manifestation, il se réveille homme, et non pas cheval.

De quelque manière qu'on envisage ce que nous appelons la mort, elle n'est que le complément nécessaire et fatal de la vie. Toutefois, rien ne périt qu'en apparence; tout change et se transforme. La mort n'est pas une chute, un état neutre et sans vertu, une antinomie sans but; au contraire, elle possède dans ses limbes une admirable puissance de création; elle est un des plus grands moyens qui entrent dans les desseins de la Providence. «La nature, a dit un poète ancien (Lucrèce), n'aliène pas ses éléments, elle les prête.» Nous ajoutons, nous, qu'il est de toute justice de les lui retourner; elle saura s'en servir pour d'autres fins, que l'égoïsme ou l'amour de soi a seul fait regarder comme un mal.

Les Grecs, qui ont presque toujours puisé aux sources druidiques quand il s'agissait de questions philoso-

phiques, ont néanmoins exprimé cet état de l'être *caché provisoirement* par un mot gaulois qui trahit leur larcin. Ce mot est θανατος (*thanatos*) : il vient évidemment du vieux verbe *taanaten*, *taanen* = disparition temporaire, disparaître momentanément. On dit encore aujourd'hui *taanen* = s'éclipser, n'être pas visible pour le moment, et *taaning* = éclipse. Considérée philosophiquement, la mort est une éclipse de la vie.

Le second état, celui de la putréfaction des corps, a reçu le nom de *moër*, d'où le latin *mors*, *mortis*, le français *mort*, l'italien *morte*, l'espagnol *muerta*.

Mor avec un *t*, un *d* ou un *s*, et même sans aucune de ces lettres, est le même que *moër*, *mor*, *muer* (1), etc. Tous ces mots se rapportent à l'idée d'une chose pourrie, corrompue, gâtée, c'est-à-dire à la fermentation putride, et qualifient aussi bien le principe qui est censé agir que l'acte qui en est le résultat.

Les Latins, les Grecs et les Indiens, toujours matérialistes, et les peuples chez lesquels ils ont introduit leurs idées et leur langue, en employant un mot qui définit la putréfaction pour exprimer la fin de l'existence, l'anéantissement de la créature — se sont appuyés sur des phénomènes matériels, sur un fait purement secondaire à la non-manifestation de la vie. C'est peu ingénieux.

L'idée de putréfaction attachée aux mots *mors*, *moër* et *mar*, dont le français a fait de ce dernier *marais*, le

---

(1) *Mur* (l'*u* = *ou*).

latin *mariscum*, et l'allemand *morast*, est tellement vraie, tellement invétérée dans l'esprit du peuple, qu'aujourd'hui encore, dans la Flandre, la Hollande, l'Angleterre, ils servent à désigner tout lieu, tout endroit terrestre où la putréfaction s'accomplit sur une échelle plus ou moins grande. Généralement on croit que *marais* signifie un lieu aquatique, un amas d'eau croupissante, bourbeuse; il n'en est rien : on a été trompé en cela par la présence en prédominance de l'élément indispensable à la manifestation des phénomènes putrides, l'eau, surtout lorsqu'elle est stagnante, qu'elle a un écoulement difficile et laborieux, qu'elle forme autant de réceptacles, de matrices, où s'accomplit d'une manière plus sensible — quoique moins prompte que dans l'eau courante — la décomposition des substances organiques qu'elle tient en suspension. Ce sont alors autant de foyers de puanteur et d'infection. Quoique cette erreur soit consacrée par le temps et l'habitude, il n'en est pas moins vrai néanmoins que partout où le radical *moër* est employé il exprime un lieu malsain, plein d'ordures et de boues corrompues.

Les Grecs appellent les marais ελος, du substantif gaulois *hel* (1) = enfer, lieux pleins de corruption; sépulcres, tombeaux, cimetières, etc.

En effet, est-ce que les marais ne sont pas une véritable dépravation de la terre? est-ce que de tout temps ils n'ont pas été considérés comme le séjour du prin-

---

(1) Voyez l'étymologie du mot *hel* aux mots *sol-heil* (sel, sail-sauge).

cipe de la mort (*forces putrigènes*), le repaire de monstres hideux (*la putréfaction elle-même*), dont l'haleine fétide (*miasmes méphitiques qui s'en exhalent*) empoisonne tous les alentours? Satan lui-même n'est-il pas le prince des lieux inférieurs (*inferna*)?

Assainir les marais, c'est vaincre les monstres. Tout le monde sait qu'Hercule défit l'hydre des marais de Lerne. Cette fiction poétique rappelle à l'esprit les bienfaits des travaux d'assainissement.

Mors se retrouve dans les composés *morsig*, *morsigheid*, *morsiglyk* (1), tous mots qui se rattachent à la malpropreté, l'ordure, la saloperie, la puanteur, etc.; d'où ce participe latin *marcens*, de *marceo*, qui se gâte, pourrit, se corrompt.

L'erreur d'avoir pris les mares pour des lieux purement aquatiques se retrouve encore dans le latin *mare*, *maris* et dans le français *mer*. Ouvrez un dictionnaire latin-français (Quicherat et Daveluy), on vous dira que *mare* — *mer* vient du celtique. Nous le croyons bien certainement; mais ni les Celtes, ni les Gaulois, et en général aucun des peuples du Nord, n'ont jamais appelé l'Océan (la mer) du nom de *mare* : ils l'ont appelé et l'appellent encore aujourd'hui *see*. Ce nom comporte une idée que nous ne pouvons donner ici.

Notre mot *mûr* (2), pour exprimer l'état d'un fruit arrivé à une certaine maturation, n'a pas d'autre origine, bien que, par une convention de langage, nous

---

(1) *Gemors* = malpropreté ; *bemorssen* = salir.
(2) Voir l'Appendice, vers la fin.

n'employons plus ce mot que pour désigner l'état d'un fruit arrivé seulement à la fermentation pectique — *sucrée* — qui précède la putridité.

Ne dit-on pas tous les jours qu'un abcès est mûr, lorsque la cavité qui le forme recèle une certaine quantité d'humeur putride?

En somme, le mot *mort* veut dire *putréfaction;* et cette putréfaction n'est pas l'œuvre d'un génie malfaisant, d'un principe mauvais dons son essence; elle est le résultat des lois générales de la vie et de ses manifestations. Tout se confond dans le grand océan divin : l'unité apparaît dans la variété, la paix dans la lutte, la vie dans la mort.

Arrière donc, Arihman, Belzébut, Yama, Méphistophélès, et toute la cohorte de mauvais génies! Votre règne est passé; la science moderne vous a vaincus! Répétons avec le Grand Initiateur à la doctrine de la vie éternelle :

« *Vade retrò, Satanas!* »

Étymologie du mot MORVE.

L'affection toute particulière aux monodactyles, connue sous le nom de *morve chronique* ou *morve* proprement dite, porte chez les Flamands modernes les noms de *snot* et de *verrotting*, qui, au fond, présentent le même sens, expriment la même chose et ont un rapport intime avec le mot *morve*, que nous avons hérité de nos aïeux.

Etudions un peu la valeur de ces mots et notons bien les applications qui en ont été faites en dehors de la pathologie vétérinaire ; nous serons à même alors de saisir le sens profondément philosophique comme le sens vulgaire du terme générique *morve*, lequel, soit dit d'avance, accuse une fois de plus l'étendue de la conception médicale des sages de la vieille Gaule.

Snot, en moderne flamand et hollandais, n'est autre que le vieux mot morinien *snōd* (*snood*) = mauvais, repoussant, sinistre, funeste. Ce mot s'applique d'une manière générale à tout état pathologique des êtres vi-

vants qui se traduit au dehors par des produits d'apparence visqueuse, glaireuse, gommeuse ou mucilagineuse, variables à l'infini dans leur consistance, leur saveur et leur odeur, et qui dénotent toujours une chose disposée, malgré cela, à se convertir en pourriture. — *Snot*, alors, est synonyme d'humeur, dans le sens de toute sécrétion de mauvaise nature.

C'est ainsi, par exemple, que *snot* s'applique tout aussi bien à tous les flux nazeaux, qu'à l'acte qui les produit, qu'à l'humeur gommeuse qui transsude à travers l'écorce des arbres à noyaux, cerisiers, pruniers, pêchers, ou qui s'y manifeste là où il existe une plaie, un chancre, une forte déchirure, etc. : d'un côté comme de l'autre, le produit, *snotterig*, est toujours le résultat d'un travail pathologique quelconque. Au mot *snot* on joint toujours le nom de l'arbre duquel découle la gomme : c'est ainsi qu'on dit *keirs-snot*, pour *morve du cerisier*, comme on dit *snot-neus* pour *morve du nez*. Dans nos campagnes, tout arbre qui *jette* du *brin d'agache* (1) — c'est ainsi que l'on nomme la gomme du pays — est considéré comme un arbre qui se détériore, se corrompt, et qui, dans un temps donné, ne portera plus, comme on dit, *vertes feuilles*.

Verrotting est l'autre nom donné à la morve. Il a pour radical *rot* = pourri = ordures, saletés, immondices, matières excrémentielles; ce qui est gâté, corrompu.

---

(1) *Brin*, dans le patois du pays, veut dire *excrément*, et *agache* veut dire *pie*. On fait accroire aux enfants que ce *brin* provient des pies.

Verrotten, comme *rotig worden* = se convertir en pourriture. *Verrotten*, terme de jardinage, s'applique aux laitues et aux chicorées attaquées de la morve.

Rotten se dit encore du rouissage du lin et du chanvre. On sait que pendant cette opération une matière mucilagineuse — *glaminâtre* — provenant de la décomposition du principe gommo-résineux qui forme leur épiderme, et de la substance qui agglutine la couche de fibres textiles — qui est de même nature ou à peu près que l'épiderme — se fait remarquer sur les tiges de ces plantes, en même temps qu'il s'en exhale une odeur cadavéreuse et méphitique. Il n'en fallait pas davantage pour appliquer à cette opération un nom propre à qualifier les effets que l'on observait.

Les Allemands appellent la morve, *rotses*, *rotz;* les Anglais disent *snot*.

Les Italiens désignent la morve par ci*moro*, cia*moro*, cia*moëro*, du latin, dit-on, cy*morra*, en français cy*mourre* ou cy*morre*. Les Espagnols disent *muormo* (1). C'est toujours le radical *mor* qui est en jeu, et tous ces mots correspondent à *mors*ig, ge*mors*, be*morss*en = sale, malpropreté, ordure, matière fétide, excrémentielle, souiller, salir, etc.

Si le mot *morve* n'est plus employé aujourd'hui dans les Flandres, la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre, pour désigner les différents écoulements humoraux qui

---

(1) *Muormo* est ici pour *muorwo*. Il y a plusieurs exemples où le W a été remplacé par le M; le M est alors un W renversé, les jambes en bas. On en trouve nombre d'exemples dans la *Lexiologie* de Chavée.

s'effectuent par les narines, ainsi que pour qualifier l'acte qui leur a donné naissance, il y est néanmoins resté sous sa forme pour ainsi dire primitive. Mais ici il revêt ce caractère grandiose qui rend témoignage en faveur de la justesse de vues et d'appréciations des sages de la vieille Gaule. *Murw*, de *mur* + *w*, est le mot en question. Il résume d'une manière admirable l'idée de philosophie pathologique qui a présidé à sa confection. C'est la vie, toujours la vie...

Mais n'anticipons pas.

Murw continue de se dire de l'état d'un fruit arrivé au point culminant de la maturité; c'est le moment favorable de profiter des qualités que l'acte anomal — néanmoins toujours vital, qu'on appelle maturation — a amenées dans les substances immédiates du fruit : demain il ne sera plus temps, car déjà il est trop mûr; la vie se sera retirée du fruit, et la force putrigène s'exercera librement. A cette période de transformation le fruit a perdu sa verdeur, sa dureté et le goût acerbe qui caractérisent chez lui le mouvement ascensionnel de la vie; il est devenu pâle, jaune, tendre (1), plein d'un jus visqueux, gommeux; tous signes indicatifs d'un état agonique, prélude certain d'une pourriture — mort — prochaine (2). *Murw* doit donc recéler, dans les

---

(1) Tout ce qui tend à la décomposition se ramollit : c'est le premier signe de la *murwheid* = mollesse. Il y a un autre mot qui a quelque analogie avec celui-là : c'est *murwelen* = tomber ou réduire en poussière, pulvériser.

(2) La vie est d'autant plus tenace dans les individus, que leur orga-

éléments qui le composent, la force qui atténue, modifie, éloigne, repousse les effets hideux engendrés par la fermentation putride, autrement le fruit serait tout-à-fait mort. C'est justement ce que vient faire ici le *w* assonnant, contracté de *wy* = vie (1). Le *w* joue, dans cette circonstance, le même rôle que *wy* dans le composé *wymof* : il modifie le mal. On le sait : là où est la vie, toute manifestation de putridité est interdite. Les sages de la Gaule savaient cela ; autrement ils n'auraient pas joint au mot *mur* (2) le signe de la vie, mais de la vie en décadence, *w* de *wy*.

On pourrait objecter que l'état dit de maturité d'un

---

nisation est plus simple : ceci est trop connu pour qu'il soit besoin d'en donner des exemples. Les philosophes de la Gaule ne l'ignoraient pas : il leur suffisait d'avoir vu des branches d'arbres jonchant le sol, ou plantées dans la terre au printemps, pousser, verdir et fleurir, bien qu'elles eussent été coupées au commencement de l'hiver. Ils avaient plusieurs autres exemples sous les yeux : les graines récoltées depuis plusieurs années et semées en terre ramollissent, se gonflent et deviennent juteuses ; on les croirait pourries ; mais tout-à-coup un germe apparaît... la vie y était encore. Cet exemple nouveau leur fournissait une comparaison avec la maturité d'un fruit. D'un côté comme de l'autre, les phénomènes sont identiques.

On a fait récemment une expérience des plus curieuses sur des grains de froment trouvés dans les Pyramides d'Egypte. Ces graines, qui étaient enfouies depuis plus de 4000 ans peut-être, ont été semées dans un endroit dont le nom nous échappe. Elles ont parfaitement levé, ont fourni des épis superbes et du froment excellent. (Relaté dans le *Moniteur universel* d'avril ou de mars 1857.)

(1) Cette donnée se retrouve dans le mot *derw*. Derw, nom du chêne chez les Celtes, a aussi, comme *murw*, perdu sa désinence ou son final. *Derw*, plus correctement *der*WY, n'est qu'une épithète donnée à l'arbre consacré à Jupiter = le *sacré*, le *saint*, l'*inviolable*. Voir plus tard au mot *Chêne*.

(2) Voir ce que nous avons dit au mot *Mort* à propos du mot *Mûr*.

fruit est un état sain, attendu qu'alors le fruit est sucré, agréable à la bouche et peut impunément faire partie de notre nourriture; la maturité ne serait donc pas l'effet d'une maladie, ou, comme nous le disons, d'un acte vital, mais anomal?

On serait tenté de le croire : mais voici une comparaison qui ne manque pas d'à-propos. Dans le diabète sucré, par exemple, les reins, quoique sains en apparence, ne sont-ils pas malades? S'il en était autrement, l'urine sécrétée, au lieu d'être chargée de matière sucrée en lieu et place de l'urée, revêtirait les caractères qui lui sont propres, et les individus atteints ne verraient point leur santé et leur embonpoint fuir à grands pas, signes d'une mort prochaine, hélas, trop souvent certaine!

Donc la vie est encore dans le fruit devenu sucré, comme elle est encore dans les reins qui sécrètent également une matière sucrée. Et, qu'on le remarque bien, les phénomènes qui caractérisent l'acte *morvique* (1) qui s'accomplit actuellement au sein du fruit comme dans les reins ne sont ni physiques ni chimiques; et, bien qu'influencés par les lois qui régissent les corps, ils ne subissent pas, ne reçoivent pas cette influence de la même manière que les corps extérieurs, parce que dans leur genèse il intervient une force qui en fait changer le caractère primordial et leur en donne un autre. Cette

---

(1) Nous prions le lecteur de croire que nous ne cherchons pas à créer un néologisme; mais ne trouvant aucun autre terme pour exprimer clairement notre pensée, nous employons le mot *morvique* sous toutes réserves.

force, c'est la vie; et, comme l'a dit un physiologiste, la vie est l'anti-sceptique par excellence.

Tant qu'on est malade on vit encore (1). Voilà pourquoi le mot *murw*, converti en *morve* chez les Bas-Gaulois, sert encore aujourd'hui à désigner certaines affections des chicorées et des laitues, qui les font tourner en pourriture. En termes de jardinage, *morver* = se pourrir.

En résumé, l'antique *murw* a donné naissance au bas-gaulois *morve*. L'un et l'autre servent à caractériser toute manifestation phénoménale matérielle indiquant un acheminement, ou plutôt une tendance marquée à se convertir en pourriture. Ce serait la fermentation putride elle-même, *mur* (2), si la vie, *we* de *wy* — son antagoniste — n'était là pour amortir la force putrigène dans sa manifestation pleine et entière. Les Flamands modernes, comme les Hollandais, les Allemands, les Anglais, en abandonnant le terme si expressif *murw*, l'ont néanmoins remplacé par d'autres termes qui approchent, mais n'égalent pas l'idée de philosophie physiologique qui a présidé à sa conception et à sa confection. Les Italiens et les Espagnols, devancés par les Latins, ont commis la même faute. Seuls, les Bas-Gaulois, en conservant dans leur langage le terme *murw* modifié en *morve*, pour représenter à l'esprit l'idée qu'on se formait de la nature des produits que des actes extra-physiologiques engendraient dans l'économie des créa-

---

(1) Cette grosse vérité de La Palisse trouve ici une application rigoureuse.

(2) Voir l'Appendice, vers la fin.

tures vivantes, sont, à ce seul titre, restés dépositaires de la science antique.

C'est ainsi, par exemple, que le mot *morve*, *mourve* ou *meurve*, selon les localités, est resté parmi nous aussi vivace que jamais, pour qualifier tous les écoulements qui s'effectuent par les narines, et dont la consistance, la couleur, et quelquefois l'odeur annoncent une quasi-pourriture.

Mais c'est surtout en vétérinaire que ce mot a joué et joue encore un rôle important. Non seulement toutes ces ordures, ces impuretés, comme disaient les anciens hippiatres — ordures et impuretés que nous nommons aujourd'hui pituites, glaires, phlegmes (*flèmes*, *flimes*, *fluimes*, en patois du pays), matières muqueuses, purulentes — sont encore qualifiées par le terme *morve*, mais ce terme qualifie aussi, d'une manière générique, les actes pathologiques qui leur ont donné naissance, bien que souvent pourtant ils diffèrent entre eux et par leur siége, et par leur nature, et par leur terminaison.

On connaissait anciennement une morve du nez — *morfondure* — une morve de la tête, de la poitrine, des boyaux, des reins, du foie, de la moelle épinière, de la rate même, ou plutôt on pensait que ces organes étaient dépositaires du germe qui tôt ou tard devait éclore, et qui devait donner par là naissance aux écoulements *morviques* qui se faisaient par les narines. Il faut bien l'avouer et le reconnaître, toutes les fois qu'un cheval *jette*, c'est, pour le vulgaire, un signe qu'il va se gâter, se consommer, se pourrir. Cela se voit et s'entend tous

les jours ; preuve manifeste que les vieilles croyances concernant les états morviques sont encore toutes vivaces dans le peuple, qu'il les tienne de la tradition, ou qu'elles soient l'apanage d'innéités.

Les Latins — nous l'avons déjà dit et nous le répétons encore ici — la circonstance l'exige — n'ont jamais bien compris la valeur philosophique des emprunts qu'ils faisaient aux Gaulois. *Murw* en est encore un exemple ; ils l'ont converti en *morbus*, $b = v = w$, et ce nouveau terme, qui au fond ne doit s'appliquer qu'aux produits de nature suspecte ainsi qu'aux actes qui les engendrent, est devenu une expression générique qui servit à dénommer chez les êtres vivants tous les états pathologiques quelconques, au physique comme au moral. *Morbus* fut ainsi le synonyme de *malattus* = maladie, autre expression à nous encore empruntée, et qui, pas plus que *morbus*, ne rend l'idée primordiale pour laquelle elle a été créée et employée.

Toutefois, il faut bien le dire, dans l'immense quantité de significations que l'on soutire de *morbus*, il en est quelques unes qui attestent que le fond de l'idée-mère n'a pas été totalement oublié. Tantôt *morbus* = *fœdus*, se gâter ; tantôt il se prend pour *putris*, se pourrir, se corrompre (1). Dans ce sens, *morbus* devient le synonyme de *snot* et *verrotting*.

Employé seul, le latin *morbus* représente une idée incomplète par cela même que la signification qu'on

---

(1) *Gradus ad Parnassum.*

lui donne est trop large : aussi fut-on toujours obligé d'y joindre un terme qualificatif, sans lequel on restait dans le vague et l'on courait risque de ne pas être compris. En ce qui nous regarde tout particulièrement, la morve proprement dite, ou du moins ce qui en avait l'apparence — car il n'y a rien de certain à cet égard — était désignée sous le nom de *morbus humidus*, ce qui voudrait dire, pensons-nous : *maladie de l'humide*, ou *maladie humorale!*... et les Latins, dit-on, sont nos instituteurs! Au mot *Humeur*, où il sera question de maladie humorale, nous aurons l'occasion de démontrer tout le ridicule de cette croyance.

Les auteurs les plus recommandables en fait de lexiologie n'admettent pas que *morbus* soit un mot autochthone, et, comme toujours, c'est dans l'Inde qu'on est allé chercher une origine plus noble à ce mot! Effectivement, on a trouvé que *morbus* descendait en ligne droite de *marakas* = maladie, souffrance. C'est pourtant un des plus profonds lexiologues de l'époque, c'est Chavée qui nous apprend cela! Nous serions bafoués, nous, si nous donnions une étymologie tirée d'un mot aussi compliqué et aussi difficile à métamorphoser en *morbus*. Il faut avoir un pressoir tout-à-fait asiatique et une bonne volonté d'orientaliste pour exprimer le jus *morbus* de la racine *marakas*. Il est vrai, au reste, que la denrée gauloise est trop vile pour en user, et qu'il vaut mieux faire ses provisions chez les nobles Indiens, qui pourtant ne sont que nos revendeurs.

Nous avons vu le passé, voyons le présent. Les idées, quant au siége, à la nature de l'acte morvique qui s'exé-

cute en ce moment dans l'économie et qui se traduit au dehors par les phénomènes matériels que nous connaissons, sont-elles plus logiques, plus saines dans le monde savant qu'elles ne l'étaient autrefois chez nos aïeux, et qu'elles ne le sont encore aujourd'hui chez le vulgaire?

Ecoutons : « Engendrée dans l'organisme par un »*germe* (1) *morbide* qui est son caractère principal, la »morve est *toujours identique* à elle-même, bien que la »*multiplicité* des organes où ce germe *peut éclore* lui »donne des expressions phénoméniques différentes. »*Quelquefois*, et c'est le cas le plus ordinaire, les ca»vités nazales deviennent le *siége* d'une éruption pustu»leuse et de *collections purulentes*, qui l'accompagnent »le *plus souvent; d'autres fois*, enfin, le germe morbide »ne se développe qu'à *l'intérieur*, et ne se *manifeste* »*au dehors* que par des signes rationnels constants (2). »

Cette citation n'a pas besoin d'être commentée; elle résume d'une manière admirable, et dans un langage aussi riche que précis, toutes les données les plus propres pour résoudre négativement la question posée ci-avant. Nous la tenions en réseve depuis 1844, afin de faire voir que la science n'a pas progressé de ce côté; qu'au contraire le mot *morve*, dont l'acception primitive est si logique, ne rend que très-imparfaitement aujourd'hui la chose qu'on veut désigner.

---

(1) Nous dirons au mot *Maladie* ce qu'on entendait autrefois par *germe*, *jet*, *jetage*, *levain*, etc.

(2) Compte-rendu de l'école d'Alfort, année 1843.

Résumons-nous. Philosophiquement considéré, l'antique *murw*, d'où *morve*, et *morbus*, doit se traduire par *tendance à la putridité*, ou plutôt, *pourriture modifiée ou tenue en suspens par la vie*. Mais dans un sens plus vulgaire, ce mot implique l'idée d'une chose qui se déconfit, se corrompt, pourrit; une chose enfin qui se gâte. *Murw* renferme dans sa composition l'idée la plus rationnelle de philosophie pathologique que jamais jusqu'ici l'esprit humain ait conçue, n'importe en quel lieu ni en quel temps.

Et qu'on ne croie pas que nous nous plaisons à accorder gratuitement aux sages de la vieille Gaule des idées qui sembleraient nous appartenir : nous avouons, en toute humilité et franchise, que nous n'en sommes que le lointain et faible écho. La propriété que nous avons découverte dans le mot *murw*, et la tradition populaire toujours vivante, existant dans nos âmes, suffisent, certes, assez pour en reporter tout l'honneur à ceux qui, « *dès la plus haute antiquité, ont pratiqué la* » *vie.* » (Jean Reynaud, *Terre et Ciel.*)

Étymologie du mot VÉTÉRINAIRE.

Le mot latin VETERINARIUS, duquel on prétend faire dériver celui de VÉTÉRINAIRE en français, est tout-à-fait d'origine gallo-morinienne ou flamande. Composé de trois radicaux énergiques, il exprime en même temps et la science, et le sujet, et l'objet pour lesquels il a été créé. Il ne signifie pas : celui qui traite les bêtes de somme, mais : celui qui connaît, qui pratique la médecine des bestiaux malades. C'est ce que nous allons démontrer d'une manière irréfragable.

Vee, d'où le *ve* latin = *bestiaux*, c'est-à-dire tous les animaux quelconques attachés à une exploitation agricole. Le mot *vee* (1) ne s'emploie qu'au pluriel : il com-

---

(1) Les *e* en flamand sont muets, et n'acquièrent le son grave ou aigu que quand on les double, attendu que, dans cette langue, l'emploi des accents n'existe pas. Quand on veut prolonger le son d'une voyelle, on fait suivre cette voyelle d'un *e* et cet *e* tient lieu d'accent. Ainsi, pour rendre le son de *vé* l'on écrit *vee*. C'est comme les Grecs qui doublent l'*o*.

prend tous les chevaux, tous les ânes, les mulets, les vaches, les bœufs, les moutons, les chèvres, réunis.

Aujourd'hui encore *vee-stal* = lieu où l'on abrite, où l'on rassemble, où on loge les bestiaux. — *Stal* a fait *estaule*, *étaule*, et finalement *étable*. *Vee-wahter* = gardien de bestiaux; *vee-dryver* = conducteur de bestiaux; *vee-dief* = voleur de bestiaux. C'est de *vee*, ou *vé*, ou *vest*, que viennent *beste*, *bête*, *bestia*, d'où *bestial*, *bestiaux*, *bétail*. Le *v* du nord = le *b* du midi.

Vee fait encore *veu*, *vieu*, *viau*, *véo*, selon les localités; d'où *veau*, jeune de bétail.

Teeren, latinisé en *terina*, *terinus* = languir, dessécher par consomption à cause de la faiblesse, de la délicatesse, de la défaillance des organes; en un mot il signifie *être malade*. Selon les anciens lexiologues flamands et hollandais, *teering* signifie encore : *chartre*, *étysie*, *consomption*, *maladie qui dessèche l'humeur radicale*.

Teer veut aussi dire : *tendre*, *faible*, *jeune*, *maladif*, *extrêmement sensible aux attouchements douloureux*. En outre *deer*, qui appartient au même radical, et *deeren*, à l'infinitif, signifient *lésion*, *léser*, *blessure*, *blesser*, *meurtrir; deerlyk* = *cacochyme* (1).

Aerts, *arts*, en éliminant le *t*, a fait *arius* = *docteur*, *mé-*

---

(1) *Teer* — *ter* ou *tère* — est resté dans notre patois pour désigner ce qui est tendre, délicat, sensible, mou. Tout individu — homme ou cheval — qui est *tère*, est sans vigueur; il est fréquemment sujet aux indispositions. On dit : du *tère pain*, du *tère beurre*, pour du *pain tendre*, du *beurre mou*.

Tère = *mou* = ce qui est délayable, pétrissable, ce qui peut être façonné avec les mains seules : de là le nom de *tère*, en latin *terra* et en

decin, praticien. Arts est le même que le français *art*, latin *ars*, *artis*, c'est-à-dire : science, méthode, règle.

Dans la Zélande et les contrées circonvoisines, on appelle encore celui qui traite les animaux *veearts* = *médecin* des bestiaux. Par abréviation nous disons *artiste.*

Le mot-à-mot est : *des bestiaux-maladies-médecin* = *vétérinaire* = *veterinarius.* Le vétérinaire est donc celui qui s'occupe de la science des maladies des bestiaux, et, par un effet tout naturel de sa mission, des moyens à employer pour combattre ces maladies.

Nous ne pensons pas qu'on puisse donner une étymologie du mot *vétérinaire,* plus claire, plus nette, plus correcte, et en même temps plus complète et moins réfutable.

Il devient donc superflu, et c'est une redondance de dire : *médecin-vétérinaire*, *médecine-vétérinaire*, attendu que le mot *vétérinaire* renferme déjà l'épithète *médecin* et suffit seul pour dénommer l'homme qui traite les animaux et indiquer le genre de sa science. L'ignorance des Latins à l'égard de la valeur primitive de *veterinus*, *i*, *um*, qu'ils pensaient devoir signifier *bêtes de somme*, pouvait permettre de joindre — et cela était très-logique — l'épithète *medicus*, ou *medecina* à *bêtes de somme.* Aujourd'hui,

---

français *terre*, donné aux parties molles de notre globe ; tout ce qui est serré, compacte, dur — cailloux, grès, marbre, roche, etc., — n'est pas *tère*. A la longue, *terra* et *terre* ont été pris dans un sens général pour désigner notre planète. Comme en beaucoup de choses, la croûte extérieure a prévalu sur la charpente intérieure, l'écorce sur la sève.

Le *terreau* est un composé de parties molles de notre globe avec du fumier pourri = terre végétale.

d'après notre divulgation, la chose n'est plus permise; quoique déjà, sans trop savoir pourquoi, on dit souvent *vétérinaire*, seul, tant pour désigner la science que l'homme qui la pratique.

Donc, quand on dit — à tort — : *médecin-vétérinaire*, c'est comme si l'on disait : *médecin de la maladie des bestiaux médecin*, ou *médecin de la maladie des bestiaux malades.*

Étymologie du mot CHIRON.

Tout s'enchaîne dans notre système, la vérité apparaît là même où l'on ne voit que le jeu ou plutôt le dévergondage de l'imagination des poètes mythologues. Qui croirait jamais que le centaure Chiron, ce monstre si décrié — et pourtant le maître ès-sciences d'Esculape — fût un vétérinaire? Et cependant rien de plus vrai; et c'est ce que nous allons établir d'une manière aussi simple que logique, tout en donnant la raison pour laquelle ce centaure fut l'initiateur par excellence à la médecine humaine.

Les centaures étaient des monstres — moitié homme et moitié cheval. — Chiron, l'un des plus célèbres d'entre eux, avait eu pour fille une jument d'une rare beauté, qui fut enlevée au ciel sous le nom de Ménalippe ou de Pégase; il jouissait en outre de la renommée de guérir les plaies, les ulcères, etc., par la seule vertu des plantes. Ces données nous suffisent pour

découvrir la véritable nature du centaure Chiron, ainsi que la patrie dont il est originaire.

On a cherché à expliquer l'existence des centaures — que l'on regarde du reste comme fabuleuse — en disant que c'étaient des peuples de la Thessalie qui, les premiers, avaient *dompté* les chevaux. Cette idée est vraie quant au fond ; elle nous met sur la voie pour découvrir ce qu'étaient réellement les centaures.

Ces êtres — *homme-cheval* — n'étaient pas seulement des dompteurs de chevaux, des écuyers habiles à les maîtriser, ils étaient, comme le mot *centaure* le dit, la science même qui a pour but l'entretien et l'amélioration de tous les animaux domestiques, dont les tauriens — bœufs, moutons, chèvres, comme le cheval, etc., — sont, dans ce mythe, les représentants. Ici, le mot *taurien* est l'équivalent de *vee* = bestiaux (1).

Centaure, *κενταυρος*, *centaurus, i, m*, dérivent du flamand ancien *ken* et *tor*, dont le mot-à-mot est : *science-taurien*. *Cen* = *ken* = science, connaissance, etc., comme nous l'avons démontré à l'étymologie du mot *Médecine;* et *taure*, *ταυρος*, *taurus, i, m*, = *tor* = *tauriens* = ruminants et en général tous les animaux employés ou utiles à une exploitation agricole (2).

Un centaure est donc l'homme, ou plutôt la personnification de la science qui s'occupe spécialement de l'é-

---

(1) Voyez l'étymologie du mot *Vétérinaire*.

(2) Voyez p. 41, où la raison de cette dénomination est donnée ; et p. 42, où le cheval est compris parmi les *runs, bœufs*.

ducation des animaux dits domestiques, c'est-à-dire de la procréation, de la multiplication, de l'élevage, de l'acclimatation et du perfectionnement des races, dont le cheval, sous la figure de Ménalippe, jument, fille du centaure Chiron, est la représentation symbolique, ou, du moins, emblêmatique.

Voilà déjà un point qui nous met d'accord avec les mythographes; les centaures sont en effet des dompteurs de chevaux, c'est-à-dire : le corps des savants qui s'occupent de l'asservissement des bêtes brutes; ils cherchaient à les rendre propres aux différents services journaliers de l'homme. Jusqu'ici c'est la vétérinaire appliquée seulement à l'art de faire des domestiques avec des animaux.

Mais voici venir un vétérinaire complet — le centaure Chiron. — Celui-là aura tout à la fois dans ses attributions, et ce qui concerne la connaissance des maladies des bestiaux et les moyens thérapeutiques que l'expérience a reconnus favorables à leur traitement.

Chiron (Χειρων) — ou *Sciron* (Σκιρον), — sont tous mots identiques différemment prononcés (1). Apollodore et Plutarque emploient l'un et l'autre. Ils dérivent du gaulois *schier*, *scheur*, *schur* = lésion ou solution de continuité dans les tissus organiques comme dans l'exécution des actes vitaux.

C'est de *schier* que vient l'ancien français *deskirer*, *des-*

---

(1) Dupuis, t. III, p. 452, en notes.

kirure, dont on a fait *déchirer*, *déchirure* (1). Les Belges des provinces wallonnes, et tous les campagnards d'une partie même de la vieille Gaule, disent encore : *deskirer* ou *dékirer* pour *déchirer*. Notre mot *discorde* n'a pas d'autre origine.

Il existe encore dans le *Vocabulaire médical flamand* différents exemples du radical qui a servi à former le mot *Chiron*, et qui désignent certaines maladies dont les phénomènes principaux se décèlent aux yeux de l'observateur par des déchirures, des fissures, des érosions, etc.

Schur*ft* signifie *gale*, c'est-à-dire maladie qui se manifeste à la peau sous forme d'une infinité de petites solutions de continuité qui n'intéressent que la superficie de ce tégument.

Scur*buk*, plus moderne scor*beck*, schor*bect* (2), d'où *scorbut*, désigne à la fois et le siége et la nature de l'affection connue sous ce nom. *Bak* ou *bek*, *bok*, *buk* = tout lieu, tout organe ou appareil d'organes qui servent à contenir, à préparer, à appréhender les substances alimentaires ou à les transformer de manière à les rendre ou plus agréables ou plus salutaires, ou enfin plus propres à être assimilées à l'économie animale. C'est ainsi que *bak* = tout vaisseau, tout lieu dans lesquels on conserve

---

(1) Les vents scironiens étaient des vents impétueux, *déchirants*.

(2) *Scro*, contracté de *scor*, entre dans la composition du mot *scrofule*, comme *schirur*, de *schier*, entre dans celle de *chirurgien*. Nous détaillerons tout cela plus tard.

ou on prépare les aliments = bac, auge, jatte, écuelle, gamelle, etc.; *Bakhuis* = lieu où l'on confectionne et où l'on cuit le pain = boulangerie; *baktand* = dents qui broient, triturent les aliments; *baktrog* = huche, pétrin; *bek*, organe qui chez les oiseaux sert à l'appréhension de la victuaille = bec; *buik*, grande cavité splanchnique où s'exécute le travail de la digestion = ventre, panse, abdomen; *buk*, autre cavité dans laquelle les substances alimentaires sont broyées et imbibées de sucs propres à en rendre la digestion plus facile = bouche, latin *bucca*. C'est par comparaison avec l'ouverture de cette cavité que *bouche* et *bucca* sont devenus synonymes d'orifice, d'entrée, d'ouverture, d'issue, de gueule, etc.

Buk, pour bouche, n'est plus employé dans le flamand moderne; il est remplacé par *mond*, terme qui exprime le lieu d'émission de la parole, = la *monitrice*.

Donc *scorbut* = déchirures, fentes, crevasses, etc., dans la bouche (1).

---

(1) Les Grecs appellent la bouche στομα; c'est notre mot *estomac* appliqué ici dans le sens d'ouverture, d'entrée, puisque Hippocrate a appelé le col de la vessie στομαχος. L'orifice cardiaque s'appelle aussi στομαχος, et par extension ce terme désigne l'estomac.

Estomac comme στομα, στομαχος, viennent de *sto*, *sta*, *stad*, *stāt* = état, place, siége, etc., et de *mag* = puissant, chef, etc., comme nous l'avons vu pages 34 et 35. Ainsi estomac : *sto* + *mag* = siége de la puissance, de l'autorité, chef-lieu de la centralisation. Cette idée de considérer l'estomac comme remplissant dans l'économie animale une fonction analogue à une fonction administrative supérieure — celle de gouverner — n'est pas nouvelle; elle appartient à la plus haute antiquité (Voir fable de Lafontaine, d'après Phèdre, Esope, Lockman, *les Membres en révolte contre l'Es-*

Dans les campagnes flamandes on a conservé le mot primitif *schurbuk.* Les savants reconnaissent et admettent généralement que le mot *scorbut* provient des langues du nord; nous n'en avons parlé que parce que dans la définition qu'on en a donnée on avait oublié d'indiquer le siége de cette maladie — la bouche. Il est bien certain, au surplus, que le mot *schurbuk*, si expressif, n'a pas été composé d'un mot flamand, *schur*, et d'un mot latin *bucca*, bouche; qu'au contraire *bucca* est *buk* latinisé.

Ainsi le centaure Chiron — κενταυρος Χειρων — ou, par abréviation, Chiron, tout simplement, est celui qui traite, guérit toutes lésions, toutes solutions de continuité qui affectent les tissus organiques — plaies, déchirures, fractures, ulcères, etc. — *maladies dites chirur-*

---

tomac) et repose uniquement sur le genre de rôle que cet organe est appelé à remplir dans l'espèce animale, et ne convient pas à la bouche, qui ne joue dans la digestion qu'un rôle purement mécanique. Autrefois on le considérait comme le roi des viscères; Hippocrate (Hipp. *De vict. rat.*) le regarde comme jouant dans l'économie le rôle de la mer dans le monde terrestre. Galien disait que l'estomac était l'*entrepôt* des *actions* des autres parties. Broussais, dans ces derniers temps, en l'appelant le roi de l'économie, est venu — sans s'en dôuter le moins du monde — affirmer d'une manière implicite que les sages de la Gaule avaient eu raison d'appliquer à cet organe un nom en harmonie avec la nature de ses hautes et souveraines fonctions. C'est en effet le *stadhouder* — le gouverneur — du corps des animaux.

Les Bas-Gaulois, et à leur suite les Français, ont conservé intact le mot *estomac;* les Flamands, les Hollandais, etc., n'en ont conservé que la seconde moitié, tout en lui accordant la valeur du tout (Voir page 35, en note). Cet exemple de partager un mot et de n'en prendre ou conserver qu'une partie, vient appuyer ce que nous avons dit à l'étymologie du mot *Sang*, page 111.

gicales ou externes; comme il guérit aussi tout trouble, tout brisement, toute *dis*corde, qui surgissent au sein de l'unité fonctionnelle — *maladies dites médicales ou internes :* c'est un vétérinaire dans toute la force de l'expression. *Cen*, de *ken*=science, équivaut à *aire*=arts; *taure*, de *thor* =*tauriens*=*bestiaux*=*vee;* et chiron, de *schier* = plaies, lésions = maladies = *teeren*. Il est impossible de rencontrer un accord plus parfait. Si c'est le hasard qui a amené cette analogie entre les noms : *centaure-chiron* et *vétérinaire*, il faut convenir que la mythologie s'est un peu mise de la partie. L'histoire va venir à son tour rendre ce hasard bien plus surprenant encore; le vétérinaire va devenir l'éclaireur du médecin.

Lorsque l'esprit se reporte vers les temps antiques, et qu'on jette un coup d'œil rétrospectif sur les mœurs, les usages et les principes sociaux qui dominaient alors, on est tout étonné de voir les idées nouvelles que nous émettons revêtues du cachet de l'assentiment général. En effet, autrefois, le respect que l'on avait pour les corps morts était poussé jusqu'à l'exagération; il était formellement défendu de disséquer les cadavres humains, ou d'en faire simplement l'ouverture, pour reconnaître la nature du mal qui avait amené la mort. Malheur à celui dont la main sacrilége aurait porté le couteau sur la dépouille matérielle de son semblable ! C'est de l'histoire : nous nous arrêtons. Force donc alors était, si on voulait faire de la médecine un peu raisonnée comme un peu raisonnable, de s'adresser à la vétérinaire, qui avait ses coudées plus larges. C'était par la comparaison et la déduction que l'on retirait des études

faites sur les animaux sains et sur les animaux malades ou morts, que l'on arrivait à en faire une application plus ou moins heureuse à la médecine de l'homme. Voilà la raison toute simple et toute historique qui faisait du centaure Chiron le précepteur du dieu de la médecine (1).

Tout naturellement, la science du centaure Chiron ne restait pas circonscrite dans le domaine de la vétérinaire; elle étendait encore ses ressources jusque dans celui de la médecine humaine. Les propriétés thérapeutiques des plantes lui étant familières — *herbipotens* — il guérissait par là, disent les mythologues, les plaies, les ulcères des hommes. Dès lors il était aussi médecin. C'est à ces divers titres qu'il fut l'initiateur d'Esculape, et « son école, dit Bayle, était la meilleure du monde en ces siècles-là. »

Les centaures chirons, comme les autres centaures, étaient des savants Gaulois, des druides ou élèves de druides qui sont allés à l'étranger implanter leurs connaissances diverses (2), et qui, pour rendre hommage à

---

(1) Il ne serait pas impossible que les aruspices — qui examinaient si attentivement et avec tant de soin les entrailles des victimes encore palpitantes — ne fussent, au fond, des observateurs discrets et prudents, de véritables anatomistes, cherchant à connaître l'organisation intérieure des corps, sous prétexte de dévoiler l'avenir. Leur autel pouvait bien n'être qu'un amphithéâtre, un cabinet de dissection. Ils en agissaient probablement ainsi pour ne pas heurter de front le préjugé public.

(2) *Chiron*, comme *Hercule*, comme *Atlas*, comme *Uranus*, était aussi astronome; il portait constamment un arc et des flèches : toutes choses que nous expliquerons ailleurs.

leur patrie, ou par reconnaissance envers le pays où ils avaient puisé leur savoir, ont conservé le nom appartenant à la langue nationale dans laquelle ils avaient fait leurs études.

Ainsi donc cet accouplement monstrueux d'un homme avec un cheval n'est qu'un mythe : c'est la personnification de la vétérinaire dans toute l'acception du mot; et le dieu de la médecine, élève de cet homme-cheval, c'est la reconnaissance formelle, l'adhésion la plus complète en faveur du foyer scientifique éclairant de son flambeau les pas encore incertains de la médecine humaine dans l'antiquité (1).

---

(1) Le mythe du Minotaure a le même sens que celui des centaures; seulement, ici, c'est un taureau-homme. Le Minotaure est un conducteur, plutôt un éducateur, un éleveur de tauriens. *Mino*, de *min*, *men* ou *man* = homme dans le sens d'*intelligent:* car le morinien et même le flamand moderne *man* = homme, n'est qu'une épithète appliquée à l'individu humain, et la racine *m* + *n* n'a été adaptée au mot *man* que pour indiquer qu'il était *l'être intelligent par excellence*. Minos — le législateur — lorsqu'il enferme le Minotaure dans un labyrinthe, est une figure symbolique par laquelle on a voulu rappeler à la postérité la conquête de la domestication sur la sauvagerie. (Voir l'Appendice.)

Nous retrouverons plus tard — à l'article *Ruminant* — une colonie flamande établie dans les plaines fertiles qu'arrose *le Tibre*. Là, les Minotaures seront tranformés en bouviers — *rum* + *man* = bœufs-hommes.

M. Victor Cancalon, propriétaire agriculteur dans la Creuse, vient de publier une *Histoire de l'Agriculture depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Charlemagne*. Cet ouvrage a pour but, dit M. Léonce de Lavergne dans une courte notice qu'il en a donnée dans le *Journal d'agriculture pratique* du 5 septembre 1857, de prouver que les Gaulois étaient, comme nous l'avons dit précédemment (page 27 déjà imprimée quand nous avons lu cette notice), les maîtres ès-sciences agronomiques de tout l'Occident. Nous, nous avons été plus loin. L'auteur de ce livre remarquable (pa-

raît-il) avance que Virgile, dans ses *Géorgiques*, a plutôt décrit l'agriculture gauloise que l'agriculture romaine : cette « *thèse hardie* » n'a rien qui nous étonne ; les Romains étaient les élèves de *bouviers-agriculteurs* moriniens ou flamands établis dans plusieurs contrées de l'Europe et de l'Asie-Mineure, qui portent encore aujourd'hui le nom que l'on donnait alors à ces savants Gaulois.

Étymologie du mot ESCULAPE.

§ I.

Naguère les opérations dites *chirurgicales* étaient reléguées entre les mains des barbiers, sans doute à cause de leur habitude et de leur adresse à manier les instruments tranchants. Serait-il bien étonnant alors, que, dans la haute antiquité, cette branche de l'art de guérir eût été pratiquée par une autre classe de prolétaires, plus familiarisés encore que les barbiers avec les résections, la couture et autres moyens de remédier aux solutions de continuité diverses (1)? C'est cependant ce qui paraîtrait ressortir de la valeur du mot ESCULAPE; nom qui, aujourd'hui encore, s'applique à l'homme qui

---

(1) Il est au moins douteux qu'il existât des barbiers dans l'antique Gaule.

fait profession de raccommoder toutes les déchirures, coupures, usures des chaussures en cuir : nous avons nommé le savetier.

Cette supposition, que le savetier gaulois soit devenu en pays étrangers le dieu de la médecine, toute originale qu'elle paraît, repose cependant sur l'identité des radicaux qui ont servi à former et le nom de cet artisan et celui de ce Dieu. D'un autre côté, les sages de la Gaule, en introduisant leurs connaissances thérapeutiques en différents lieux, n'auront-ils pas pris un autre nom, correspondant, pour ainsi dire, mot à mot, à celui que portait le guérisseur de plaies — *wondheeler* — dans leur patrie ? Question difficile à résoudre ! Tout-à-l'heure le lecteur se trouvera à même d'apprécier et de choisir l'une ou l'autre de ces suppositions. Toutefois, il est un fait bien certain, c'est que les opérateurs sur le *cuir* — mort ou vif — sont dans notre pays, et depuis un temps immémorial, séparés en deux classes spéciales bien distinctes. Cette séparation, ou plutôt ce refoulement des uns vers leur échoppe et l'avancement des autres dans le sanctuaire scientifique sous une autre dénomination qualificative, dénote du moins — et quoi qu'il soit — un progrès évident accompli dans la somme des connaissances humaines.

Nous avons déjà assez fait comprendre qu'Esculape est un enfant de la vieille Gaule, et que la science qu'il professait avait des racines profondes dans le sol de notre pays. C'est, du reste, ce qui ressort d'une manière claire et évidente du dépouillement de toutes les traditions — légendes ou mythes — que nous ont lais-

sées les auteurs grecs et latins qui ont parlé d'Esculape.

Bien, toutefois, qu'il paraisse qu'Esculape, cette figure gigantesque du passé, se soit plutôt livré, ainsi que les asclépions, ses descendants, à la curation des plaies, blessures et autres infirmités apparentes qui n'intéressent pour ainsi dire que l'extérieur de l'économie — et c'est, à n'en pas douter, par là qu'auront commencé les premières ébauches de l'art de guérir — il est notoire cependant, qu'à l'exemple de leur maître, le centaure Chiron, ils se sont permis — forts des connaissances acquises près de lui — de franchir l'étroit horizon qui cernait leur domaine, pour entrer de plein-pied dans celui, plus large et plus épineux, de la pathologie dite interne. C'est ainsi que nous voyons Esculape rendre la vue aux aveugles, en même temps qu'il guérissait des individus atteints de maladies graves, qu'il chassait la peste et ressuscitait même des morts : Esculape alors était transformé en véritable thérapeute.

Les nombreux bienfaits que l'humanité retirait de la science médicale, considérée comme se rapportant spécialement à la cure des maux physiques, attirèrent l'attention des législateurs de l'antiquité ; on la personnifia sous le nom générique que portaient les praticiens. Esculape fut admis au rang des divinités bienfaisantes, et fut ainsi considéré comme le dieu de la médecine. On bâtit des temples en son honneur, et il fut l'objet d'un culte aussi vénéré, aussi riche en pompes et en cérémonies que celui de Jupiter, de Bacchus ou d'autres grandes divinités de l'Olympe.

Différents poètes grecs et latins (1) regardaient Esculape comme le dieu-soleil. « C'est, dit l'un d'eux (Por-»phire), l'expression de la faculté qu'a le soleil de con-»server ou de régénérer les corps. » C'est cette raison qui a fait donner son nom à une constellation qui porte en même temps celui de Serpentaire.

Le culte d'Esculape paraît avoir été établi d'abord chez les Phéniciens, peuples qui habitaient le rivage asiatique de la méditerranée, chez lesquels, au dire des auteurs anciens, la constellation du Serpentaire était une grande divinité connue encore sous le nom de Phorbas, et d'où ce culte fut transporté dans différents pays. Pausanias nous raconte qu'ayant rencontré un Sidonien dans un temple d'Esculape, ce Sidonien lui assura que les Phéniciens connaissaient mieux la nature des divinités grecques que les Grecs eux-mêmes, et entre autres celle d'Esculape (2).

Qu'étaient-ce donc que ces Phéniciens, et d'où venaient-ils? Que veut dire ce nom de Phorbas? C'est ce que nous allons examiner.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que, de tous les peuples de l'antiquité, les Phéniciens étaient les plus intrépides, les premiers navigateurs du monde connu. Leurs vaisseaux sillonnaient toutes les mers et bravaient les périls des lointains voyages long-temps avant que les autres nations osassent se hasarder au-delà des hori-

---

(1) Dupuis, *Orig. de tous les cultes*, t. IV.

(2) Pausan., Ἀχαϊκα.

zons qui bornaient les côtes de leurs pays. On sait que les Grecs, aussi bien que les Egyptiens, reconnaissaient tenir de ces hommes courageux et intelligents tout ce qui constituait la science nautique, *l'art de la navigation* et les grandes spéculations commerciales. C'est d'eux, en effet, qu'ils apprirent non seulement à construire des navires propres aux longs voyages et à résister à la fureur des tempêtes, mais encore à diriger ces immenses maisons flottantes à travers des mers inconnues, vers des contrées dont, autrefois, ils ne soupçonnaient pas l'existence; c'est d'eux qu'ils apprirent à appliquer les observations astronomiques, surtout la connaissance du lever de certaines constellations, à la conduite de leurs vaisseaux, et à aller, avec confiance et sécurité, vers un point certain, pour établir des relations commerciales qui n'existaient pas avant eux.

S'il était besoin de fournir des preuves à ce sujet, nous n'aurions qu'à recourir aux récits des anciens historiens.

Polybe nous apprendrait (1) que « toute la côte sep-»tentrionale d'Afrique était peuplée de *colonies* phéni-»ciennes, lesquelles y avaient répandu leur religion; »que les Carthaginois, colonie de Tyr, liés avec cette »ville par la *communauté du culte d'*HERCULE, invoquaient »dans leurs traités le Soleil, la Lune, la Terre, les *prai-»ries*, les *rivières*, les *eaux* et qu'URANIE était leur grande »divinité.»

---

(1) Liv. VII, pag. 502.

Sanchoniaton, auquel on attribue la plus ancienne histoire des Phéniciens, nous dirait que « URANUS et GHÉ, » père et mère de Saturne, étaient placés au rang des » premiers princes ou dieux de Phénicie; que l'un donna » son nom au ciel et l'autre à la terre (1); qu'Uranus » s'unit à Ghé par les liens du mariage, et qu'il en eut » quatre enfants; qu'il s'appelait originairement EPIGÉE, » nom qui (selon cet écrivain) signifie *au-dessus de la* » *terre* ou *sur la terre*, *ep* ou *up* et *gé* » (2).

Or, le mariage d'Uranus avec Ghé est la manifestation de la divinité devant l'homme ou dans l'humanité. C'est Dieu, éternel, invisible, illimité, immanant dans l'humanité par le dieu manifesté, *Urans*, c'est-à-dire par le premier, le chef ou le maître du temps limité. Car Uranus n'est pas le ciel matériel, mais le ciel en tant qu'uni à la terre, c'est-à-dire à l'humanité. C'est l'union de l'essence de Dieu, ou de la vie, à la nature humaine rendue ainsi également éternelle (3).

Diodore de Sicile (4) nous ferait connaître « que les » Atlantes reconnaissaient pour leur premier roi Uranus, » auquel ils donnaient pour épouse la Terre, qu'ils ap- » pelaient THITÉA, LA NOURRICIÈRE; qu'il eut de ce mariage » QUARANTE-CINQ ENFANTS; et que ces enfants sont le prince

---

(1) Euseb., *Præp. ev.*, liv. I, c. 10.

(2) Cette explication de l'historien phénicien est précieuse, car le sens étymologique qu'il donne au mot *Epigée* prouve que ce mot est tout bonnement du morinien ou du vieux flamand : *ep* ou *up* = *au-dessus*, et *gé* = *terre*.

(3) Voir page 31.

(4) Diod. de Sic. liv. III, c. 56 et 57.

»Soleil et sa sœur la princesse Lune, qui, dans la suite, »furent placés dans les deux grands astres qui éclairent »le monde; que de la même famille sont nés *Hesperus*, »ou l'étoile du berger, *Atlas*, qui porte le ciel, père des »*Atlantides* ou des *Pléïades*,» etc., etc. (1).

Ce passage de Diodore déborde de certitude en faveur de notre système. Le nom de *Thitéa*, *la nourricière*, en donne déjà, à lui seul, une preuve éclatante. *Thitéa* n'est autre que le morinien *thite* = qui nourrit par les mamelles. Nous avons conservé ce mot sous la forme *tette*, *téter*. Les quarante-cinq enfants d'Uranus, parmi lesquels on compte le père de l'astronomie, Atlas, désignent évidemment les degrés de la latitude du pays où ils sont nés. Or, le milieu des Gaules correspond exactement au 45ᵉ degré de latitude boréale, et c'est précisément à cette latitude que, de tous temps, les pléïades jouent un rôle aussi utile qu'important dans l'art de la navigation, art dans lequel les Phéniciens étaient si experts;

Hésiode nous fournirait la preuve que «l'Océan na»quit de l'union du Ciel avec la Terre (d'Uranus et de »Ghé) (2).» C'est-à-dire que le peuple qui inventa Uranus et Ghé fut le premier grand navigateur ;

---

(1) Dupuis, *Origine de tous les cultes*, entrevoit une partie de la vérité de notre système (relativement à ce passage); mais il reste, lui aussi, embourbé dans l'ornière de l'ancien préjugé. Cependant il est obligé de convenir que « les deux histoires cosmogoniques des Atlantes et des »Phéniciens ont entre elles beaucoup de traits de ressemblance; *que peut»être même elles ont une commune origine.* »

(2) Hésiod. *Théog.*, v. 134.

Sanchoniaton nous apprendrait encore que « les pre-»miers hommes qui habitèrent la Phénicie élevèrent »leurs mains au ciel vers le soleil, qu'ils *honorèrent* (1) »sous le nom de Beel-Samin ; nom qui, *dans leur langue*, »signifie ROI DU CIEL ; »

Or, *Beel-Samin*, que l'on écrit aussi *Bhel* ou *Behel-Asmin* (le second mot par métathèse de la première syllabe), est du morinien le plus pur et veut dire très-nettement: *premier*, ou *prince-conducteur de la lumière*, ou *du ciel visible*, ou *sanctifié*, ou *donnant la santé* ; car *be-hel* ou *be-el* = clarté, lumière éclatante, ciel resplendissant, sanctifiant ou guérissant ; *as* = premier, prince ou roi ; et *min* = conducteur, directeur, moniteur ;

Martianus-Cappella nous ferait la peinture du système du monde « sous l'emblême d'un vaisseau, dirigé »par *sept pilotes*, au grand mât duquel est arborée *l'image* »*du lion* ou de l'animal céleste dont *Hercule* prend la »peau pour manteau, et où l'on remarque la lumière »éthérée qui inonde tout le vaisseau et qui se répand »dans tous les corps célestes (2) ; »

Ici nous nous trouvons obligés de relever les aberrations *panhéliomanes* de Dupuis, qui conclut de ce passage — comme il le fait de tout ce qui lui tombe sous la main — qu'il n'y s'agit que de soleil ; « que l'image »du *Lion est l'emblême principal* qui se fait remarquer »dans ce monument allégorique d'un vaisseau dans

---

(1) Il ne dit pas « *qu'ils adorèrent* », ce qui est bien différent.
(2) Mart.-Cappell. *De Nept. Phil.*, liv. II, c. 2.

»lequel voyage le soleil, c'est-à-dire Hercule. Ce soleil, »dit-il, est Hercule, non seulement parce que l'attribut »caractéristique, le lion, est commun à Hercule et au »soleil, mais encore parce que les anciens *ont feint* »qu'Hercule parcourait l'univers porté dans le vais- »seau du soleil (1); »

Pour nous, nous ne chercherons pas autre chose dans cette allégorie que ce que le poète y a mis; c'est-à-dire tout simplement un vaisseau atlante, décoré de son pavillon, le lion morinien (2), et confié à la direction d'un habile navigateur, d'un homme *de cœur* et de *sang froid* — Herkul — d'un chef instruit dans la science astronomique (soleil) et en même temps doué de l'énergie, de la force et de la prudence nécessaires pour mener à bien une pareille mission. Car un lion n'est pas plus un soleil, qu'un vaisseau n'est un soleil ni Hercule un soleil. Hercule y est tout bonnement l'astronome atlante naviguant sous les couleurs de son pays, pour porter la lumière de la science partout, et pour relever, à l'usage et au service de sa patrie, les parties du globe encore imparfaitement connues, comme fit naguère le célèbre Dumont-d'Urville, sous le pavillon français, dans l'Océan Pacifique. Dumont-d'Urville remplissait dans l'intérêt de la France exactement la même mission que remplissait un hercule atlante dans l'intérêt de la Gaule.

---

(1) Dup., liv. III, c. 1, p. 310.

(2) Les armes des anciennes Flandres morini-ménapiennes étaient, de toute antiquité, *un lion de sable sur champ d'or.*

L'un et l'autre travaillaient, à des milliers d'années d'intervalle, à la gloire de la même mère-patrie civilisatrice. Le même sang, le même esprit, le même amour pour leur pays les animait ;

Enfin Strabon nous mettrait sur les traces de la patrie primitive des Phéniciens. En effet, Strabon nous apprend (1) « que les Vénitiens de l'Adriatique sont une » colonie des *Veneti* gaulois. » Ces *Veneti*, peuple de l'ancienne Gaule, dans la troisième lyonnaise (Bretagne), étaient établis à l'ouest, et s'étendaient le long de l'Océan, au sud de l'*Hérius* (la Vilaine). Du temps de César — avec lequel il avait mesuré avec avantage ses forces navales — ce peuple avait une grande supériorité dans la marine sur tous les autres peuples gaulois et possédait à peu près tous les ports de la Gaule situés sur cette côte, en sorte *qu'il faisait un grand commerce.* Il possédait aussi ces petites îles de l'Océan connues sous le nom de *Veneticœ insulœ* (2), dont la principale est aujourd'hui Belle-Ile (3).

Or, il est aujourd'hui généralement reconnu que *Veneti*, *Vénitiens* et *Phéniciens* ont une origine commune. Les Phéniciens du fond de la Méditerranée ont disparu depuis des milliers de siècles, parce que, colonies passagères et commerçantes, ils n'avaient aucune racine bien profonde dans le pays qu'ils occupaient, aucune force

---

(1) *Strabo*, lib. V.

(2) *Venditis i*, dans les cartes de la Gaule sous l'empire romain. Les peuples qui habitaient la terre ferme s'appelaient *Veneti* — Vénétiens.

(3) Dufau et Guadet, *Dictionnaire universel de géographie comparée* (1820).

nationale compacte appartenant au sol, pas plus qu'aujourd'hui les Anglais n'en ont dans les Indes. Aussi, la domination des Phéniciens dans ce pays n'était qu'éphémère, ne s'exercait que sur quelques points du littoral et ne s'étendait pas dans l'intérieur des terres au-delà d'un cercle fort restreint. Leur force n'était basée que sur leur supériorité morale et intellectuelle, sur leur commerce et leurs richesses, et rien n'indique qu'ils eussent des armées composées de leurs propres nationaux. A l'exception de Tyr et de Sidon, ils ne possédaient réellement rien en propre dans l'Asie-Mineure. Ils ont disparu de ces parages dès que les véritables habitants du pays l'ont voulu.

Dès-lors, il n'est pas difficile de retrouver le pays d'où ils étaient originaires, et l'on peut, sans témérité, affirmer avec certitude qu'ils sortaient de l'Armorique (1), pays maritime des Gaules, duquel sortaient également les Vénitiens ou Phéniciens de l'Adriatique.

D'ailleurs ces Phéniciens avaient conservé les mêmes dieux, professaient les mêmes sciences, avaient la même intelligence, la même intrépidité, le même esprit industriel que les Gaulois leurs concitoyens. Il n'est pas jusqu'aux noms de leurs principales cités dans la Palestine qui ne soient d'origine gauloise. Tyr et Sidon (2)

---

(1) *Armorique* = pays *contourné par la mer*, de *ar* = contourné, *mor* = mer ou plutôt plage maritime, et *rik* = royaume, république, état ou pays. Dans les cartes de la Gaule, sous l'empire romain, cette contrée est appelée aussi *Darioriqum*.

(2) *Duracum* et *Sithium*, Douvres et Saint-Omer. Nous donnerons à ce

existent encore aujourd'hui sur le littoral de la Manche.

Mais ce qui va mettre le sceau à l'évidence de ce que nous avançons, c'est le nom même que portaient les Phéniciens. Ce nom est complétement morinien. Il doit s'écrire WENIKIENS (au pluriel) : la différence, comme on le voit, n'est pas grande ; et puis le W se change souvent en V et tout aussi souvent en PH, et le C n'est, dans les langues anciennes, que le K. Or, nous savons que *kien* ou *ken* signifie *connaissance*, *science*, etc.; reste WENI ! Que veut dire ce mot? il est d'une simplicité qui frise la niaiserie pour caractériser le Phénicien ! *Weni* vient du vieux verbe morinien *wennan*, que les Flamands traduisent aujourd'hui par *winnen*, et qui veut dire : *s'attacher au* GAIN *par le trafic; faire le commerce.* Phénicien veut donc dire : *connaisseur* ou *expert dans le commerce; marchand connaissant* tout le mécanisme de sa profession. Les Flamands disent encore : *venten* pour *commercer au loin*, et *venditie* pour *vente*. C'est de là que vient notre mot *vendre*, etc. Nos paysans du Hainaut, de l'Artois et de la Picardie, emploient encore le mot *vendition* pour dire *une vente en public.*

Nous pensons qu'il serait difficile de trouver une étymologie plus explicite, et que, par cela même, nous sommes en droit de revendiquer les Phéniciens comme anciens compatriotes.

---

sujet les explications les plus nettes, dont Grave avait déjà avancé et soutenu la vérité.

Quant à PHORBAS, l'un des vingt noms donnés à la constellation du serpentaire, ce n'est guère plus difficile. Phorbas ne veut dire autre chose que *premier guide*, *premier maître*, ou *patron-conducteur*. C'est encore le morinien qui nous le divulgue. *Phor* ou *vōr* (ce qui est la même chose) = *premier*, *précédant*, ou qui *va avant les autres*, et *būs* = *maître*, *patron*, *chef*. Phorbas, émule ou prédécesseur d'Esculape, dirigeait lui-même ses ouvriers ou ses disciples; *ad libitum*.

Généralement, Esculape passe pour être le fils d'Apollon. Scientifiquement parlant, rien de plus vrai ni de plus logique, attendu que la science qui s'occupe du traitement des maladies est une branche de la médecine générale dont Apollon est également la représentation symbolique. En temps et lieu nous ferons connaître ce mythe. Mais on lui donne aussi pour père un nommé Sydyc! Ici, géographiquement parlant, on a encore raison; car ce nom de Sydyc décèle d'une manière péremptoire la patrie originaire de la famille d'Esculape.

Sydyc, toutefois, n'est pas le nom même de son père, mais bien le nom de la localité qui l'a vu naître; ou plutôt c'est le nom du littoral de son pays. On a dit d'Esculape qu'il était fils d'Apollon ou fils de Sydyc, ou fils de tel autre, comme on dit aujourd'hui d'une célébrité quelconque que *c'est un enfant de Paris*, *un enfant du Nord* ou *un enfant du Midi*. A défaut d'autre paternité, on applique la paternité ethnique du berceau : cela se faisait très-fréquemment dans l'antiquité, surtout quand

il s'agissait d'une personnification symbolique plutôt que d'un personnage réel.

Esculape est donc fils de Sydyc au même titre qu'une foule de personnages illustres sont fils de Paris ou fils de la France.

Maintenant qu'est-ce que Sydyc? Sydyc existe encore et n'est autre que la côte maritime qui, depuis les embouchures de l'Escaut (*Scaldis*) jusqu'à l'embouchure de la Seine (*Sequana*), servait de limite, du côté de la mer, aux anciennes parties de la Gaule habitées par les Menapiens, les Moriniens ou Morins, les Atrebates, Ambiens, Bellovaques, Suessions, Calètes, etc., bien que le Sydyc proprement dit ne s'étendait pas au-delà de l'embouchure de la Somme, c'est-à-dire des confins de la Morinie, dont l'antique Sithium, aujourd'hui Saint-Omer, était une des principales clefs maritimes.

On sait qu'autrefois la mer du Nord entrait assez avant dans l'intérieur des terres de cette partie de la Morinie appelée Littus saxonicum, et faisait une profonde échancrure jusqu'à l'endroit où est située aujourd'hui la ville de Saint-Omer. Pour se défendre contre les envahissements toujours menaçants de la mer, les habitants trouvèrent dans leur activité, leur industrie et leur persévérance, les moyens de combattre ce fléau ; ils mirent leurs forces en commun, élevèrent cette ceinture de digues — ou de dunes — ce qui est la même chose — qui existe encore de nos jours, et parvinrent par opposer à la mer des limites infranchissables. Pour conserver la mémoire d'un tra-

vail aussi gigantesque qu'important, duquel dépendait le salut de toute la contrée, ils donnèrent à la localité la plus centrale le nom de Sydun, que les Latins ont traduit par *Sithuin* ou *Sithium*.

Or *Sithium*, *Sithuin*, *Siduin*, *Sidun*, *Sidon* et *Sydyc* expriment tous invariablement, parfaitement et complétement la même chose, et signifient : *barrière contre les envahissements de la mer*. Car, en morinien, *si*, *sy* ou *se* = mer, et *thuin*, *duin*, *dun*, *don* aussi bien que *dyc* = *dune*, *digue*, = barrière, défense, obstacle élevé contre les eaux. Mieux que cela, *dyk* ou *dyc*, tire son origine du verbe *duyken* = *cacher*, *préserver*, *défendre*, *mettre à l'abri*, *dérober aux envahissements*.

Donc, puisque le *Sydyc* n'est autre que cette contrée des Gaules que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire d'un *pays endigué*, il ne nous semble pas trop téméraire d'en conclure que l'Atlante Esculape eut pour père ce Sydyc gaulois; *peut-être bien Sithium — Saint-Omer — lui-même?*

Chez les Phéniciens encore, Esculape portait aussi le nom d'*Esmun*, également fils de Sydyc. *Es-mun* signifie : premier démonstrateur, chef-moniteur, professeur, instituteur, docteur; *es* = *as* = premier, chef, prince, pivot; *mun* = moniteur, montrer, enseigner; c'est toujours du kelto-kimbri-morinien.

A ces preuves qui militent déjà en faveur de l'occident de l'Europe comme étant le berceau d'Esculape, nous en ajouterons d'autres non moins dignes de

l'attention du lecteur. Selon les uns, Esculape avait pour mère une des sept Titanides, appelée Coronis. Or, ce nom est celui d'une des Hyades (1). Selon d'autres, il aurait eu pour mère la belle Arsinoë (Ovide), nom, dit Dupuis, qui est encore celui d'une des Hyades et même d'une des Pléïades. Quoi qu'il en soit, fils de Coronis ou d'Arsinoë — Hyade ou Pléïade — cette double filiation nous indique assez clairement que la science, dont Esculape est le dieu, a pris naissance sous la latitude des Gaules, attendu que les Hyades comme les Pléïades sont des constellations dont les navigateurs de ce pays savaient tirer le meilleur parti et enseignaient aux autres peuples l'importance qu'on devait attacher à leur lever.

En présence de ce qui précède, nous pourrions, même sans autres données, conclure dès à présent qu'Esculape est en effet un enfant de la vieille Gaule, qui, après avoir parcouru le ciel et la terre, après avoir reçu les honneurs divins, revient, comme fatigué, jouir d'un peu de repos dans ses foyers où nous allons retrouver son acte de naissance ainsi que toute sa parenté, qui — soit dit sans blesser la grandeur déchue — est encore aussi humble et modeste qu'au moment de son départ.

Le mot Esculape n'est autre que le morinien Schu-lap, que les Grecs ont baptisé de Σκυ-λαπος, Ασκληπιος.

Schu ou *schou* ou *schōē*, que dans les vieilles langues

(1) Hygin. liv. II.

on écrivait indifféremment *sku*, *skou*, *skōē* — *ch* = *k* — qui est le même que *scho* de *Go*SCHO*roun* dont nous n'avons donné qu'un faible aperçu — juste nécessaire pour faire comprendre la nature symbolique de ce *bœuf* — veut dire non seulement *protection*, mais encore tout ce qui sert à maintenir ou à ramener l'existence dans des conditions normales, comme défense, abri, secours, soulagement ou guérison — *hēēlen;* — *lap* = pièce, morceau, lambeau, déchirure, fracture, etc. Appliqué à l'économie animale, *lap* a la même valeur que *schur*=*wond*= plaie, blessure, etc., et en général toutes lésions ou solutions de continuité.

Si, aujourd'hui, *lap* ne s'entend plus que des lambeaux, morceaux, haillons, *trouures*, déchirures, comme il indique aussi la pièce qui bouche, recouvre, rejoint ou répare, on le retrouve néanmoins dans beaucoup de composés où il a la valeur de plaie : lap*zalf* = onguent pour les plaies; lap*zalven* = application d'onguent sur les plaies; lap*zalver* = vendeur ou *metteur* de drogues (1) sur les plaies = empirique, charlatan (2); lap*doekje* = pièce, linge pour plaies; compresses, bandelettes.

Ainsi donc le grec Σκυ = le flamand *schu* = *heel* = qui guérit;

---

(1) Drogue, contracté de *der hoog*, sous-entendu remède = haut, grand, puissant, souverain, etc. (*Er mede*) *der hoog*, par contraction *d'r'oog* — drogue = (remède) souverain, bon pour les plaies ou les maladies. Toute autre étymologie tombe devant celle-ci.

(2) Dans un des Dialogues de Lucien, à propos d'une question de préséance, Hercule invective Esculape d'une manière irrespectueuse : il le traite d'empirique, de charlatan.

Λαπος = lap = *wond* = plaie.

Esculape, comme *wondheeler*, est celui qui soigne, remédie, guérit toutes les solutions de continuité, quelles qu'elles soient — anatomiques ou physiologiques.

Cette étymologie du mot *Esculape* est aussi simple que rigoureuse, et, tout en nous mettant d'accord avec la mythologie, l'histoire et la géographie, elle a de plus l'avantage de corroborer l'une ou l'autre des suppositions que nous avons faites au début de cet article. — Que le lecteur choisisse.

Les Flamands modernes appellent celui qui raccommode — guérit — les chaussures, *schōenlapper* = savetier; mais on prononce *schoulapp* et non *skoulapp* (1). *Schoulappen* = raccommoder, rapiécer les souliers, les bottes. *Le schoenmaker* — *choumaque* — est celui, au contraire, qui fait les chaussures neuves; c'est un maître cordonnier.

---

(1) *Schoen*, prononcez *chou* = chaussure, c'est-à-dire tout ce qui protége, abrite ou garantit les pieds des corps tranchants, contondants, ou qui les préserve du froid, de l'humidité, etc. *Schoeiing*, plus moderne *kous* = le patois *kauche* — chausse; notre mot *chaussée*, en patois *kauchie*, est le nom des chemins favorables aux pieds.

Dans différentes contrées de la France, on dit encore *schouié* ou *chouyé*, pour soulier.

La prononciation de *sch* ou *sk* ou *k* ou *ch* doux varie à l'infini dans les divers patois. Les Belges, par exemple, disent : *pieds desko*, pour pieds nus; dans le Nord, l'Aisne, la Somme, le Pas-de-Calais, etc., on dit : *pieds décaux* = pieds déchaussés. Dans le Jura et autres contrées de la France, on prononce *dechaux;* dans le Languedoc on dit : *descaou*. Les carmes déchaussés s'appelaient, dans notre pays, les *carmes déchaux*. Tout le monde

§ II.

Les Asclépiades ou Asclépions sont, dit-on, descendants d'Esculape. Sans doute, ce sont les fils, ou plutôt les sectateurs, les adeptes de la science qui enseigne l'art de guérir. Les Grecs les appelaient ΑΣΚ-ΛΗΠιας : or, ΑΣΚ guné de ΣΚ = SCH et ΛΗΠιας ou ΛΑΠιας = LAP sont tout-à-fait la même chose; les Asclépions tirent leur origine d'Esculape : ils sont les fils d'Esculape au même titre que Médus était fils de Médée. La fable ici est encore dans le vrai.

Il se peut, et pour nous cela ne fait aucun doute, que les mots *Esculape, Asclépions*, aient été des noms patronymiques conservés dans les familles qui faisaient profession de l'art de guérir, comme nous avons encore des *schoenlappers* = *saveliers*, des *schoemakers* = *choumaques*, des *kousse-makers* = *kouss'maques* — tous noms de famille encore en usage.

Disons, en terminant cet article, qu'on représente Esculape sous la figure d'un vieillard à longue barbe, tenant à la main une verge ou un bâton enroulé d'un serpent, symbole de sa dignité, et enveloppé d'un long vêtement en laine qui ne laisse apparaître que le visage

---

se rappelle ce vieux dicton populaire : « *D'el soup' à naviaux, point d'bure et boco d'iau, ch'est l'potache des carmes déchaux.* »

et l'extrémité des pieds et des mains — probablement pour indiquer qu'il était originaire d'une contrée où il convient de se précautionner contre les influences d'une température humide et froide. — Ce vêtement est encore en usage dans une partie de la Gaule : les Belges et les Hollandais n'en portent pas d'autre l'hiver.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

APPENDICE.

(Page 18, ligne 21.) Racines qui s'y rapportent :

1° Indo-Sanskrites : MUD, MUTA, MITH, MITHAS, MAD, MATI, MATAER, MID, MATTA, MADTA ;

2° Zend : MITH*wana* ;

3° Grec : MEDomai ;

4° Latin : METrum, MEDEri, MEDEor ;

5° Lithuanien (la langue la plus correcte des temps modernes) : MATToïu ;

6° Goth : MITan ;

7° Anglais : to METe ;

Qui se traduisent par : réunir, serrer, joindre, attacher, doubler ; ensemble ; entourer, ceindre, orner ; il crée, il produit, il étend, il propage (MATI), mère (la créatrice) ; fondre, amollir ; confondu, troublé par affinité ; une paire, une couple (MITH*wana* = MET*wōnen* = cohabiter) ; régler, j'ai soin de (MEDomai), mesure ; régler, soigner, guérir ; etc., etc. ;

8° Flamand : MEDegezel = compagnon de voyage, et mot à mot : avec — scellé ou uni pour le voyage ; solidarité entre voyageurs.

(Page 29, dernière ligne.) *Mag*, radical de *magisme*, veut dire : la puissance de la nature quant à l'exercice de ses fonctions, à la manifestation incessante de cette puissance. MĀG, avec l'*ā* méga, en vieux flamand, veut encore dire, *estomac*, c'est-à-dire l'élaborateur, le fonctionnaire ou l'agent actif de la nutrition, et MAGT, dans la même langue, exprime l'idée du pouvoir, de la puissance, de la force *intelligente et souveraine*, tandis que dans cette même langue la force brutale ou purement physique se rend par KRAGT.

(Page 61.) Nous retrouvons le mot *kan*, et, par extension, K'NA dans les radicaux sanskrits sous les formes : G'NA, G'ANA (*g* pour *k*), savoir, connaître, discerner ; dans le gothique KUNnan, savoir, connaître ; KUNthi, connaissance, science ;

Allemand : KENnen, savoir, connaître ; KUNde, science ; KÖNnen provenant de *kan*a, pouvoir, puissance ; KÖNig, roi, celui qui peut, qui a le pouvoir ;

Anglais : to KNO*w* (métathèse de KON*w*), savoir, connaître ; to CAN, pouvoir, savoir ; KINg, roi, souverain, celui qui peut ;

Tartare : KAN, prince, chef indépendant, commandant, celui qui a le pouvoir, qui *peut* = *kan* ;

Hottentot : KONker, chef de nation ;

Latin : CENsor (KENsor), censeur, magistrat qui, chez les Romains, avait le droit de connaître des mœurs des citoyens, le *pouvoir* de les contrôler et de les censurer = *censor*, connaisseur ; SCIENtia, science (1).

Indou : G'ANi, femme (G' = K), G'ANanis, mère ; G'ANtus, créature animale ; G'a-G'ANti, il engendre ; G'ANita, engendré (latin GENitus) ;

Grec *gi-g* (*e*) *n*omai, être produit, naître ; GENesis, production, naissance, engendrement ; GENēter, producteur, père (GENitor) ; GENOS, ce qui est produit, race (GENus = gens) ; GONe, génération ; GONeys, G'ANus, producteur ; GYNe ; la productrice, la femme ;

---

(1) *Kin'* = Chine, pays des sciences ?
King, livre de sciences classiques. *King* a été traduit par *livres révérés*.

Dorique : GANa, etc., etc.;

Latin : GENitum, produire, engendrer ; GENus, race, famille, nature ; GENS, GENtis, souche productrice, race, famille, nation, gent ; GENitor, procréateur, père ; GENitrix, etc., etc. (1);

Lithuanien : GEMu (m dédoublé de nn), GAMminu, produire ; GYMis, naissance ; GIMImas, production ; GIMtas, produit ;

Esclavon : Z'ENa, femme ;

Russe : Z'ENa, femme ;

Polonais : Z'ONa, femme. Dans ces trois dernières langues le z' remplace le tk et le k'.

Gothique : KEINan, produire, engendrer ; GINnan ($g = k$), être produit, naître, commencer ; KUNds, produit, engendré, l'enfant ; KNŌds (métathèse de KŌNds), race, nation ;

Allemand : beGINnen, commencer ; beGIN, commencement ; KINd, enfant, le produit, l'engendré, etc., etc.;

Anglais : to beGIN, commencer ; CHILD ($l = n$, selon le génie de cette langue), enfant, etc.;

Tudesque : KINd, enfant ;

Gaëlique : GEINan, produire, engendrer ;

Cymrique : GENedlu, engendré, produit ;

Flamand : KAN, il peut, il a le pouvoir ; KUNnen, pouvoir ; KEN, je connais, je sais ; KENnen, connaître, savoir ; KENnis, savoir, science, connaissance de ; KUNde, science parfaite, intellectuelle ; KUNst, art ; KUNne, le sexe, la femme en tant que propre à la procréation ; KONing, roi, le puissant ; KINd, enfant, le procréé ; beGIN, commencement ; et une quantité d'autres qu'il devient inutile d'énumérer.

(Page 111, *in fine*.) Les principaux dérivés de SAN se retrouvent dans le Sanskrit : SA (n) WAS, génération, naissance ; SAWati, il féconde, il procrée ; SŪNas, SŪNus, fils, le procréé ;

---

(1) Génisse, jeune vache destinée à la reproduction.

Lithuanien : SUN*us*, fils; russe : SYN ou SUN; polonais : SYN; gothique : SUN*us*; allemand : SOHN; anglais : SON, signifient tous la même chose et ont la même origine, aussi bien que l'indien SŪN*as*, SUN*us*, soleil (dardant ses rayons);

(Page 112.) L'indien brahmanique indique par PLAW*as* : 1° le flux, l'écoulement, 2° le radeau ; par PLAW*a-tai*, il coule, il nage, il surnage, il va avec le flot ; PLUT*a*, coulant ; PLAU, guné (*a*) de PLU, je coule, je suis porté sur l'eau ;

Le grec indique par ΠΛΕϜω (πλεϜ = πλευ guné de πλυ), je coule et avec β pour π, ΒΛΥω, ΒΛΥζω, répandre, faire couler, découler, jaillir ;

Le latin emploie PLU*ere* pour se répandre, pleuvoir ; PLUV*ia*, pluie. Avec *f* pour *p* devant *r* ou *l* : *plectere* et *flectere*, FLU*ere*, couler, découler ; FLU*men*, FLUV*ius*, FLU*xus*, FLU*idus*, etc.;

L'esclavon présente PLOU*jon*, couler ;

Le lithuanien PLAU*ju*, je coule ; PLAU*tas*, fluide, LYT*i* pour PLYT*i*, pleuvoir ;

Le russe : PLYW*u* ;

Le polonais : PLYW*am*, fluide, couler ;

Le teutonique : FLAW*jan*, inonder, couler ;

L'anglais : *to* FLOW, couler.

(Page 114.) A l'indien WAS*u* (corrompu de WIS*u*), substance, correspondent le russe WES*zcz* et le polonais WI*e*SC, chose, objet ; le goth WIS*an*, exister, être ; l'allemand WES*en*, dont leur substantif *das wesen* = la substance, l'essence, l'être ; l'anglais WIS, croyance, WIS*dom*, sagesse, WIS*e*, sage, savant.

(Page 83.) Aux mots *war*, *wer* se traduit par *guerre*. — Notre mot *guerre* ne dit en français rien par lui-même et ne se rattache à aucun corollaire ayant signification de lutte, de combat, de défense, d'attaque. *Guerre* est un mot isolé que l'on ne comprend que parce qu'on l'a inscrit traditionnellement dans notre vocabulaire ; tandis que *wer*, signifiant *guerre*, exprime aussi l'idée de lutte, de combat, d'attaque, de défense. L'infinitif *werren* veut non seulement dire : combattre par agression, mais il veut dire aussi : combattre par défense, se mettre hors de portée de

l'agresseur, se défendre contre l'agresseur, le repousser. Il veut dire aussi : faire diligence, se presser à, faire son devoir. Il veut dire encore : embrouiller, mêler, entremêler, mettre en désordre. Ses dérivés ou corollaires *wersteten*, *worstelen*, combattre corps à corps, s'empoigner; *weeren*, écarter, éloigner, rejeter, déblayer, repousser, mettre de côté; *wereld*, tourbillon, l'univers en mouvement, le monde, et une foule d'autres forment autant de rejetons, de rameaux, de branches, de tiges de la racine *wer*, et prouvent surabondamment que cette racine appartient bien réellement à la langue où elle a une signification si générale, si étendue et si constante. Or, cette langue est le gallo-morinien ou le flamand antique existant encore vivace dans le flamand moderne.

(Page 84.) En grec éolien (1) ϜΙτεα, ἡ, pour ϜΙτεσα (waitasa) = saule; osier (le flexible, le liant). ϜΟΙσος, οισος, ὁ, pour *woisos*, arbuste aux branches flexibles et qu'on entrelace comme celles du saule (flamand *wilg* = saule). ϜΟΙνας et ϜΟΙνε, ἡ, pour WOI*nas* et WOI*ne*, la vigne; flamand WYN*gard*, qui enlace de ses vrilles nombreuses; ϜΟΙνος, ο, le jus de la vigne, le vin, WOI*n*, WYN en vieux flamand. — Avec β pour Ϝ pour W : BΙκων, το, vesce (wesse), légumineuse aux vrilles abondantes; BΙος = vie.

En latin : VI*ere* = WI*ere* (les Latins n'ayant pas plus que les Grecs admis le W), tortiller, tresser. VI*men*, VI*tex*, saule, osier, baguette flexible. VI*tis*, vigne, VI*num*, vin. WY + N a fait VEYN, veines, vaisseaux qui charient l'humeur wyneuse : WYN = qui nourrit, vivifie, qui entretient la vie. VIN*cire*, VIN*cio*, lier, envelopper (flamand : WIN*den*, pelotter; BIN*den*, lier); VIN*culum*, lien; VI*tta*, bandelette; VICIA, vesce (flamand : *vitse*) à cause de ses vrilles.

Lithuanien : WE*tu*, j'entrelace;

---

(1) Le grec éolien est peut-être plus près de l'origine des langues pélasgiques qu'aucun des autres sous-dialectes grecs. Nous développerons plus tard, s'il y a lieu, les raisons sur lesquelles notre opinion est basée à cet égard.

Russe : VI*tu* ;

Esclavon : VI*jon*, tisser, et *o*-WI*ti*, rouler (flamand : WE*ven*, WE*ver*, WE*efsel*, tisser, tisseur, tissu); lett. WY*noti*, rouler, entrelacer, tresser; lith. WI*kke*, vesce ;

Gothique : WI*than*, lier ;

Allemand : WE*tten*, se lier, gager, parier ;

Flamand : WE*dden*, s'engager, parier ; WE*t*, la loi, celle qui lie, qui oblige ;

Anglais : *to* WE*d*, se marier;

Gothique : VI*ndan*, tortiller, tordre, entortiller;

Allemand : WI*nden* ;

Anglais : *to* WI*nd*.

Tudesque : WI*da*, saule ;

Allemand, WEI*de* ;

Tudesque : WI*ckeln*, tresser, enlacer; WICCA, vescc ;

Allemand : WI*cke* (*vicia*, βικιον).

(Page 60, en note.) Les Lexiographes prétendent et croient que les mots NADIR et ZÉNITH viennent de l'arabe, et disent que le premier de ces mots s'écrit dans cette langue NADHARA, qui, selon eux, signifierait, entre autres choses : regarder, considérer, être situé vis-à-vis, et que le second s'écrit SEMI, qui signifierait : POINT, auquel l'astronome Alfargan aurait ajouté RAS et l'aurait appelé SEMI-EL-RAS : point d'en-haut.

Le fait est que les mots ZÉNITH et NADIR, comme tous les termes de l'astronomie, sont tout bonnement atlantiques, c'est-à-dire gallo-moriniens ou flamands.

Que veut dire, nous le demandons, le mot SEMI, point?... Quel point? Alfargan n'a pu s'en contenter, lui, et a dû y ajouter, pour le rendre intelligible et pour l'expliquer, EL RAS. Mais alors, ce n'est plus SEMI ; c'est SEMI-RAS ou SEMI-EL-RAS, ce qui est prodigieusement loin de ZENITH.

Si l'on trouve un terme qui désigne la chose clairement, logiquement, c'est celui qui dit : point visible du haut, ou le haut visible. Eh bien ! le morinien ZEN = voir, et HIHT = haut, hauteur, le dit suffisamment. En outre ZEN et ZÓN sont radicalement la même chose ; ils indiquent le foyer

de la lumière visible ; et c'est pourquoi les Moriniens donnent au soleil le nom de ZÔN.

Quant au mot NADIR, qui, dans son emploi astronomique, ne signifie absolument rien en arabe, il rend, en morinien, la chose tellement évidente, qu'il serait puéril de le développer ; car NADIR ou NÉDIR = point d'en-bas, point du dessous.

(Mots MORT et MORVE.) Les Flamands modcrnes, les Anglais et les Hollandais, ne se sont jamais servis du mot *mûr* ponr rendre l'idée que nous nous formons des qualités que les fruits acquièrent pendant l'acte que nous appelons maturation ; ils ont toujours employé un autre terme qui exprime à la fois l'idée et des qualités et des propriétés nouvelles que le suc des fruits contracte en mûrissant.

Lorsque les fruits ne reçoivent plus du tout, ou nc reçoivent qu'insuffisamment la nourriture qui leur convient ; qu'ils pendent même encore aux arbres ou autres plantes, une transformation s'opère de suite au sein des principes immédiats qui les constituent : ils sont alors livrés aux lois des affinités chimiques, modifiées néanmoins par un reste de vie présente encore actuellement. C'est ainsi, par exemple, que de verts, de fermes, serrés et acerbes, qu'ils sont, ils deviennent pâles, jaunâtres et tendres, et pleins d'un jus savoureux susceptible de se figer ni plus ni moins que la graisse fondue, le jus des olives. Ce moment de métamorphose dans les fruits, cet état intermédiaire entre la force ascensionnelle de la vie et leur état agonique — MURW — a été désigné sous le nom de RYP (1), titre qualificatif rappelant à l'esprit que les fruits deviennent doux, tendres et PURS (2), et qu'alors ils pourront avec avantage faire partie de notre nourriture.

Ainsi, l'état d'un fruit dit RYP est de faire acquérir au suc, au jus de ce fruit, une qualité agréable, sucrée, et la propriété de pouvoir se figer. C'est au résultat de cette dernière propriété que nous avons, par compa-

---

(1) Anglais : RIPe.
(2) PUR, métathèse de RYP ; $y = u$.

raison avec l'eau devenue solide par le refroidissement, donné le nom de gelée, de glace, au jus du fruit, figé en vertu du même principe. De là le nom de *gélatine* donné aux substances immédiates des végétaux comme aussi à celles des animaux qui sont susceptibles de se prendre en gelée.

Le nom de gélatine ne caractérise que la propriété de se figer, et non les qualités délicieuses qui surviennent pendant l'acte maturatif : RYP, au contraire, comporte les deux choses à la fois ; ce que nous allons démontrer.

Il est parfaitement avéré que RYP s'applique à l'état d'un fruit non arrivé à maturité ; il ne possède pas encore les qualités réclamées par le gourmet, il faut pour cela qu'il soit plus que RYP, il faut qu'il soit MURW (1). Mais RYP se dit également de toute condensation d'humidité sur les végétaux, produite par un froid médiocre : c'est ce que nous appelons gelée blanche, givre. Donc, ici, RYP a le sens d'une chose qui peut se solidifier, se figer. Qu'on le remarque bien, toutes les fois que les feuilles, les fruits, la pointe des herbes, les racines, les tubercules, sont atteints de RYP — gelée blanche — toutes ces substances acquièrent une saveur légèrement sucrée, qui est bien connue des jardiniers et des ménagères. Du reste c'est encore une espèce de maturité.

C'est en vertu des raisons qui précèdent que les Flamands ont appelé et appellent encore la gelée blanche, RYM, métathèse de *mûr* ; $y = u$.

Quand il s'agit de l'effet d'un froid intense sur des masses d'eaux — leur congélation — on ne dit plus ni RYP, ni RYM, on dit VRIEZen (à l'infinitif). Plus tard nous aurons occasion de divulguer la propriété de ce mot.

RYP, en tant que considéré comme une chose arrivée à maturité, est resté dans le langage vulgaire de notre pays pour exprimer diverses affections de la peau, qui se traduisent par de petites pustules qui laissent suinter une humeur mordicante et causent un certain PrURit. La gale légère, surtout chez les animaux, porte le nom de RIPE : c'est encore, du reste, une maturité de la peau. Tout individu qui a la RIPE se frotte, se

---

(1) Voir le mot MORVE.

gratte, afin d'obtenir quelque soulagement; c'est ainsi que SE RIPER est synonyme de SE GRATTER. De là RIPER, terme de maçonnerie et de sculpture, pour dire gratter, râtisser un objet, une muraille, par exemple : RIPE, alors, devient le nom du grattoir des maçons.

PUR (1), métathèse de RYP, est employé tantôt pour ce qui est sain, immaculé, etc., et tantôt pour ce qui est gâté, consommé — pourri.

Exemple : PURE-EAU, roussi, immondices.

Maintenant, voici la chose la plus curieuse. Après des milliers d'années qui nous séparent de l'époque où le mot RYP a été créé et employé pour désigner les modifications qui s'accomplissent et sont en partie accomplies dans l'économie des fruits pendant l'acte maturatif, ne voilà-t-il pas que nos savants chimistes modernes viennent nous révéler que la maturité des fruits est due à la transformation de leurs substances immédiates en d'autres substances visqueuses, gommeuses, sucrées et pouvant se prendre en gelée !

A merveille ! c'était déjà constaté. Mais il fallait, à l'imitation de nos aïeux, employer des termes qui rappelassent à la mémoire les qualités que les produits nouveaux comportent. C'est ce qui n'a pas été fait; et comme d'habitude, on est allé puiser dans le réservoir grec un mot — disons-le de suite — qui n'exprime que la moitié de la valeur du mot RYP. Ce terme grec n'a rapport qu'à la seule propriété qu'a le jus des fruits de pouvoir se figer : les qualités agréables acquises, qui font les délices des fines bouches, sont oubliées.

ΠΗ̄ΚΤΗ̄ est ce radical introduit dans le vocabulaire chimique: il a donné naissance à PECTOSE — substance immédiate des fruits, — et à PECTASE — ferment qu'ils contiennent. ΠΗ̄ΚΤΗ̄ = qui peut se coaguler, se cailler, se figer. Notons en passant que ce qui est gélatinisable ne produit pas toujours une saveur agréable au goût.

Or, voici ce qui arrive pendant l'acte maturatif. La *pectase*, de concert

---

(2) PUR, chez les Grecs, = froment et feu. Le premier est le sain par excellence, le second est le grand purificateur.

avec les acides malique et citrique qui existent également dans les fruits, convertit la *pectose* en *pectine*, en *parapectine*, en *acide pectique*, etc.; tous ces nouveaux produits rendent les fruits agréables à manger, et leur suc alors est susceptible de se figer. Il résulte de tout ceci que l'idée de nos savants modernes n'est que l'idée rajeunie de nos aïeux, quant aux qualités et propriétés nouvelles qu'acquièrent les substances immédiates des fruits pendant la maturation : seulement les savants anciens ne connaissaient pas aussi bien la succession des divers phénomènes qui se manifestent dans les fruits : ils savaient en bloc que la maturation les rendait fondants, succulents, sucrés et pleins d'un jus coagulable ; et, partant de cette idée générale, les Braconnot antiques ont appelé cet état de travail organique *ryp*, mot qui exprime et la bonté du jus des fruits et la faculté qu'ils possèdent de pouvoir se figer : nos savants, eux, n'ont, par leur radical ΠΗΚΤΗ, qu'exprimé la propriété qu'a le jus de se convertir en gélatine ; qu'elle soit sucrée ou amère, peu importe.

Toutefois il semble que le génie gaulois veut renaître de ses cendres en absorbant à son bénéfice toute la science du passé. Espérons ! un jour peut-être viendra, où, à l'exemple des peuples anciens, nous puiserons nos dénominations techniques à la source que nous considérons comme primitive. Alors la PECTOSE, la PECTASE, la PECTINE, etc., seront transformées en RIPOSE, RIPASE, RIPINE, etc.

A la page 31, ligne 11, nous disons que les Asouras sont les génies bienfaisants chez les Indiens, et cela, parce que, primitivement et linguistiquement, l'Asura des Védas est identique avec le nom AHURA des Naçkas. On retrouve Asura dans la liste des anciens mots sanscrits comme un des antiques noms de Brahma — le dispensateur de la vie ; — les Athornès le rattachent à la Personne divine, et, dans le *Rig-Véda*, Asura s'applique au dieu Varuna : « Nous écartons ta colère, ô Varuna, par nos offrandes » et nos sacrifices ; reste ici, ô Asura, sage roi, écarte de nous les péchés. » (H. XXIV.) Cette citation prouve clairement qu'Asura est pris en bonne part : c'est le principe du Bien. Mais il s'en faut que les Asouras aient toujours conservé leur pureté native et la saintcté de leurs attributs ;

ils sont parfois transformés en génies du Mal. Ces sortes d'antinomies, qui accusent une scission profonde entre les deux cultes — mazdéen et brahmanique — se rencontrent assez souvent. J. Reynaud en cite plusieurs exemples, dans son savant article de *l'Encyclopédie nouvelle*, sur Zoroastre : les Dêvas, qui dans les Védas sont les divinités bienfaisantes, deviennent, dans les *Naçkas*, sous la forme *Daévas*, les puissances ennemies de l'homme. Cet anathême réciproque entre les deux branches sorties pourtant d'un tronc unique, trouve son explication dans l'hostilité même des parties : « C'est ainsi » — ajoute ce profond penseur, que nous aimons toujours à citer — « que lorsque le christianisme vient frapper le polythéisme grec, »il y trouve les DÉMONS, il s'en empare et les jette dans son enfer. »

Nous avions omis de faire imprimer la note explicative qui précède au bas de la page indiquée plus haut. Le lecteur nous saura gré, du moins nous l'espérons, d'y avoir suppléé ici, et nous éviterons l'accusation d'avoir commis une bévue, en désignant les Asouras comme des Génies bienfaisants, seulement et uniquement. Peu nous importe à nous que tel ou tel mot ait été pris dans le sens opposé de sa signification radicale ; nous constatons sa valeur et son identité avec un autre mot : là se borne notre rôle.

(Pages 50 et 53.) Dupuis, dans son *Origine de tous les cultes*, tome II, »page 453, dit : « Le Boundesh (zend *Avesta*, tome II, page 400), contient »les principes d'une cosmogonie *faite* vers le 50e degré de latitude, puis»qu'elle suppose qu'en hiver le jour n'est que la moitié de ce qu'il est en »été. »

(Page 153, note 1re.) Non seulement Minos enferme le Minotaure dans un labyrinthe, mais c'est qu'encore cet être hybride est combattu et tué par Thésée, l'un des jeunes Grecs destinés à devenir sa proie, et qui, de plus, eut la gloire de sortir de ce labyrinthe au moyen d'un peloton de fil, qu'Ariane, fille de Minos, avait eu la sage précaution de lui donner.

Ce mythe célèbre n'est pas une fable inventée à plaisir ; ce n'est pas une broderie due à l'imagination du poète : le tribut annuel de douze jeunes gens exposés à la voracité du monstre est une allégorie qui ré-

sume un fait réel. Le labyrinthe a existé ; ce n'était autre chose que le sanctuaire ou plutôt la grande Ecole — l'école universitaire — qui, durant des siècles, a exercé sa puissance et tenu la haute main dans ce dédale presque inabordable et vénéré de l'antiquité, académie universelle dans laquelle on enseignait en même temps l'astronomie, la navigation, et surtout l'agriculture. C'était, en quelque sorte, le Prytanée ouvert en face de l'Orient par les missionnaires atlantes, succursalistes savants de la Gaule primitive. Les jeunes Grecs, réveillés, éblouis par l'éclat de la lumière qui les inondait tout-à-coup, émerveillés par la renommée qui vint bruire à leurs oreilles comme un lointain écho mystérieux ; surpris, étonnés des choses inconnues dont on les entretenait, et animés de l'amour de la science qui les conviait au banquet du progrès — ces jeunes gens, disons-nous, ardents, au cœur généreux, et séduits par cet appât auquel se laissent prendre ceux qui rêvent de grandes choses, ne purent résister à cette noble tentation, accoururent de toutes parts et se firent admettre dans ce cénacle spirituellement nourrissant. Le Minotaure, comme le Centaure, étaient — ainsi que leur nom l'indique — la science de *diriger*, de *conduire*, *d'instruire les* TAURIENS ; c'était une des branches de la science générale faisant partie du programme, c'est, comme dit le poète : le Minotaure enfermé dans le labyrinthe. Minos était ici le corps des savants, le Grand Institut général scientifique ; Ariane était une des branches de cet Institut : elle représentait l'industrie agricole figurée par un fil (1). Dans cette foule de jeunes hommes accourus pour s'instruire, quelques uns réussirent, nombre d'autres échouèrent. Il n'était guère facile d'obtenir *ses grades*. Il fallait, comme Thésée, vaincre d'abord le Minotaure ; il fallait ensuite, à travers les mille détours inextricables du monument — les arcanes de la science — retrouver la terrible entrée du labyrinthe, que l'on ne regagnait avec certitude et sécurité que lorsqu'on était muni du fil propitiatoire d'Ariane.

---

(1) Voir page 26. L'étymologie du mot *Ariane* est la même que celle d'*Arien* = agriculteur.

Or, ce fil célèbre n'était tout simplement que la méthode de l'enseignement qu'il fallait suivre, *sine quâ non*, pour réussir, c'est-à-dire pour vaincre les obstacles et sortir triomphant de ces épreuves aussi redoutables qu'ardues, de ces difficultés sans nombre qu'offre la sience en elle-même et sous lesquelles succombait la grande masse des adeptes, *que le Minotaure ne cessait de dévorer.*

Thésée, lui, le marin, *le navigateur*, *d'abord*, comme son nom l'indique, *venu d'au-delà des mers*, instruit d'avance, dans les premiers secrets, par Ariane, *personnification des sages de l'Arie*, apôtres de l'Atlantide, n'eut pas de peine à s'initier aux grands secrets de cette haute Ecole. Ayant reçu le baptême de l'initiation, le titre de savant, mérité surtout par les connaissances qu'il acquit en industrie agricole — la science des Tauriens — il vainquit le Minotaure (1) et sortit triomphant de ce dédale scientifique, emmenant avec lui Ariane, qui devint sa compagne; en d'autres termes, la Navigation, ou le commerce maritime, et l'Agriculture, se donnèrent la main pour concourir au bien-être général de la société.

Il n'est pas difficile de comprendre que l'héroïque Thésée, devenu maître lui-même dans toutes les sciences de Minos, transporta et propagea ses immenses et merveilleuses connaissances par toute la Grèce, où il créa de semblables écoles, et, par ce moyen, délivra ce pays du tribut qu'il payait à l'Académie crétoise. Le Minotaure était complétement vaincu par lui.

Ce thème, largement développé et justifié, sera, en temps et lieu, le sujet d'un chapitre spécial.

(Page 123, au mot DOOD). La composition de ce mot révèle avec quel admirable et profond sens philosophique nos aïeux procédaient en toutes choses. Le mot *dood*, lu de droite à gauche ou de gauche à droite, reste complétement le même! Est-ce le fait du hasard, est-ce le jeu de l'euphonie qui en est la cause? Nullement : nos aïeux ne procédaient jamais ainsi;

---

(1) Vaincre le Minotaure c'était acquérir et posséder la science dont il est le symbole.

ils étaient trop sérieux pour cela, et ne faisaient rien sans but. Le double D qui se trouve au commencement et à la fin du mot, et qui insère le double OO, signifie la bonté divine renfermant dans son sein l'immortalité et par conséquent l'éternité, car le *d* est le symbole de Dieu et l'*o* est l'emblême de l'éternité. De plus ce mot, tel qu'il est formé, signifie la SORTIE *de la vie actuelle*, et l'ENTRÉE, *sans interruption, dans la vie future;* c'est-à-dire *la continuation* (*au milieu du repos apparent*, qu'aujourd'hui nous appelons mort), de la vie manifestée dans la vie à l'état latent. C'est pourquoi le mot *dood* est formé de telle manière qu'en le renversant il représente toujours le même sens de *repos* de la vie et de *continuation* de la vie dans le sein de Dieu. C'est comme si on eût dit : « Le commencement »et la fin n'ont ni commencement ni fin; car ils renferment l'immortalité »ou la vie éternelle. » Peut-on, nous le demandons, peindre plus admirablement et plus logiquement l'idée philosophique de la doctrine des druides?

TABLE ANALYTIQUE.

A

B

C

D

E

F

G

H

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Z

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.



— Le Quesnoy. — Imp. de V. Préseau. —